

LE TOUR DU GLOBE

D'UN

BACHELIER

LA VIE DE COLLÈGE DANS TOUS LES PAYS



COLLECTION HETZEL



PAR

ANDRÉ LAURIE

ILLUSTRATIONS DE L. BENETT

NOUVELLE ÉDITION

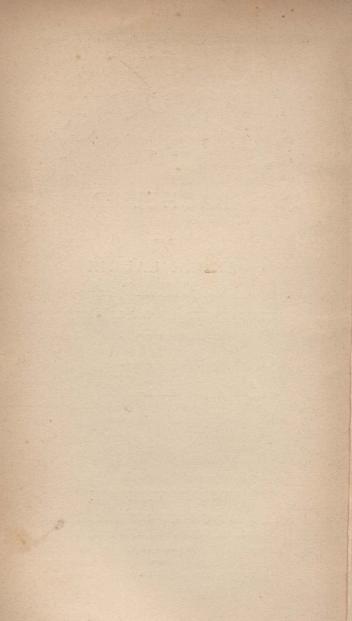


BIBLIOTHÈQUE

D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION J. HETZEL, 18, RUE JACOB PARIS (VI°)

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

110+18



LE TOUR DU GLOBE D'UN BACHELIER



CHAPITRE PREMIER

BACHELIER

Grande fête intime, rue de Trévise, dans la famille Bertoux. Jean-Charles vient d'atteindre du même coup ses dix-huit ans et son baccalauréat ès lettres. Quelques camarades de Condorcet ont été invités à célébrer cette double solennité

Sa grande sœur Marguerite a, elle aussi, convoqué plusieurs de ses jeunes amies : au premier rang, Henriette Forestier, à qui elle écrivait na-

guère ses impressions d'Amérique ¹. Et c'est, dans le grand salon parisien rempli de fleurs et de soleil, une aimable assemblée de frais visages, un tumulte de jeunes voix, un orage de félicitations joyeuses. On se presse autour de Jean-Charles; on se récrie, on s'exclame, on s'émerveille. Il tient tête, gaiement, à l'assaut amical.

« De grâce, épargnez ma modestie!... Ne m'é-

touffez pas sous les louanges!... »

Quoi! dira-t-on, tant de bruit pour un titre si mince?... Cette jeunesse n'avait donc jamais vu un bachelier?

Oh! que si fait. Elle en avait vu. Ce ne sont pas les bacheliers qui manquent, à Paris. Mais jamais encore un pareil à celui-ci. Rien que des boules blanches! Il n'en sort pas tous les jours de tels

des urnes sorboniques.

Ce qu'il y avait peut-être de plus extraordinaire, dans ce phénomène classique, c'est qu'il était le résultat d'une éducation française coupée pendant dix-huit mois d'une éducation transatlantique. Non seulement rien n'aurait pu le faire prévoir chez le sujet au cours de ses premières années de lycée, où il se montrait alors un élève plutôt médiocre; mais il était constant qu'en Amérique il avait suivi, de quatorze à seize ans, les classes d'une sorte de Collège commercial, Luttrell School, plus semblable à une école d'arts et métiers qu'à une académie d'humanistes. Cette interruption de ses études régulières était même devenue le thème habituel des plus vives critiques, dans toute la parenté des Bertoux. Divers cousins, les uns germains, les autres à la mode de Bretagne, ne s'étaient pas fait faute de prédire,

^{1.} Voir l'Oncle de Chicago, par André Laurie.

comme effet immanquable de cette audacieuse expérience, le plus lamentable échec aux examens du baccalauréat.

Et voici que l'événement démentait ces fâcheux pronostics! Non seulement Jean-Charles était revenu de Chicago dans un état physique des plus florissants et qu'attestaient ses triomphes répétés sur tous les champs de jeux et d'exercice; non seulement il parlait l'anglais comme sa langue maternelle et se montrait d'une adresse miraculeuse à tous les arts manuels, mais en latin, en grec, en histoire, en philosophie, en mathématiques, voire en chimie, il venait d'attester une excellence

devant laquelle il fallait baisser pavillon.

La parenté n'en revenait pas. Elle n'était même pas éloignée de trouver la chose quelque peu scandaleuse en soi et contraire à toutes les règles. Dans la rue du Sentier et ailleurs, à cinq cents mètres autour de la maison Jorel et Bertoux (Soieries de Lyon), des hommes graves hochaient la tête en disant que tout cela ne prouvait rien, au fond, sinon une facilité spéciale d'assimilation chez ce jeune homme. Fallait-il tirer des conclusions générales d'une expérience isolée? Et ne sait-on pas de reste qu'aucune éducation au monde ne vaut celle d'un collège parisien? Si le petit Bertoux a eu tant de boules blanches, en dépit de ses deux ans d'absence, — que n'aurait-il pas obtenu à ses examens après un cours d'études normal? disaient ces bonnes gens.

Leur méprise était, il faut bien le dire, assez naturelle. Ils n'avaient point, comme les parents de Jean-Charles, suivi au jour le jour les changements que sa transplantation même dans un milieu nouveau avait graduellement apportés en sa vie mentale. Ils ne pouvaient pas soupçonner la révolution profonde que les méthodes du maître américain, la variété des exercices scolaires appliqués à toutes les facultés morales, intellectuelles et physiques, et par-dessus tout la culture intensive de la volonté devaient nécessairement déterminer chez un élève bien doué comme l'était Jean-Charles. Ils ignoraient enfin l'ABC d'un système d'éducation qui consiste moins à enseigner directement qu'à développer en tout sens la puissance

d'apprendre.

Telle était pourtant la réalité. Jean-Charles rentrait d'Amérique aussi bien préparé qu'on peut l'être à profiter de toutes les leçons de la vie courante, en même temps que des leçons de Condorcet. Il avait, selon sa propre expression, appris aux bords du Michigan, « à se servir de son outillage naturel, depuis le cerveau jusqu'aux dix doigts de la main ». Et c'est précisément ce qui lui permettait de prendre, dès sa rentrée au lycée, et sans le moindre effort, un rang qu'il ne connaissait pas précédemment.

Ses professeurs en étaient tous frappés.

« Il sait les éléments! répétaient-ils à l'envi. Rien n'est si rare et rien n'est si indispensable. On nous amène chaque jour des élèves qui veulent apprendre la fin et qui ne savent pas le commencement... Aussi, quels efforts désespérés, que de surmenage, que de déboires, à l'heure critique des examens!... de ces examens qui sont un jeu, ou plutôt le couronnement normal des études, pour un candidat bien entraîné... »

De fait, Jean-Charles ayant consacré ses deux années de rhétorique et de philosophie, non pas à se gaver à la hâte des matières du programme, mais à se pénétrer de ce que l'enseignement de maîtres supérieurs pouvait ajouter de fini à une culture solide, — le résultat n'avait point trompé leur attente et faisait événement à la Faculté des lettres. Ce n'était donc pas sans raison que la bande joyeuse l'entourait de félicitations.

Pourtant, au milieu du concert de louanges,

une voix dolente se fait remarquer.

« On nous a changé notre Jean-Charles en Amérique! » répète mélancoliquement Léon Forestier, un grand garçon très élégant d'allures extérieures, mais beaucoup moins élégant au point de vue cérébral, car il a déjà échoué trois fois aux examens de la Sorbonne. « Je me rappelle le temps où lui et moi nous pouvions communier dans la haine du latin, et le voilà maintenant qui jette feu et flamme pour cette langue inutile et moisie!

— Que veux-tu? Cela m'amuse. Je n'y puis

rien! dit le bachelier en riant.

-- Et encore s'il se bornait au latin! reprend le noble blackboulé. Mais il aime le grec!... C'est positivement dénaturé, n'est-ce point votre avis, mademoiselle Marguerite?

— Bah! dit celle-ci, maligne. Pouvez-vous savoir si vous ne feriez pas comme lui... si seule-

ment vous preniez le parti d'essayer?

— Comment!... comment!... Est-ce que je n'ai pas, tout comme un autre, pâli sept ou huit ans sur l'*Iliade* et l'*Odyssée?*... N'ai-je pas eu à apprendre pour le moins un millier de leçons dans ces poèmes vénérables, mais surfaits?... N'en ai-je pas présenté au lycée des traductions innombrables?

- Religieusement copiées dans Pierron, s'il

faut en croire la chronique.

— C'est parfaitement exact, avoua Léon Forestier.

- Sans compter, fit observer sa sœur, que de

tes mille leçons, jamais une seule ne fut réellement sue.

— Ah! dit Jean-Charles, voilà ce qui n'était pas possible avec miss Philipps, notre répétiteur de Chicago! J'aurais voulu que vous vissiez sa physionomie, la première et dernière fois où il a fallu lui confesser que je n'avais pas sérieusement préparé ma tâche... J'en ai encore la chair de poule!... Elle prit la chose comme un manque d'égards, un procédé discourtois, presque une indélicatesse... De ma vie, je n'ai vu figure aussi scandalisée. Et je n'ai eu garde de recommencer, je vous jure!...

— Tu me donnes froid dans le dos! s'écria en raillant Léon Forestier, chez qui des dons excellents d'intelligence et de cœur seront probablement neutralisés à jamais par une éducation trop molle. Je vois d'ici ta miss Philipps! Cou de girafe, dents de requin, perruque de chanvre, lu-

nettes bleues... Brr!...

— Voilà ce qui s'appelle un portrait enlevé, quoique fait de « chic »! s'écria Marguerite en ouvrant un album... Tenez, voici miss Philipps. La ressemblance n'est-elle pas frappante? »

La photographie est celle d'une jeune femme mince et blonde, remarquablement belle dans sa

toilette d'une simplicité voulue.

« Cela, un professeur en us!... Vous m'en don-

nez à garder!... »

Marguerite fait glisser le carton et montre au revers ces mots d'une grande écriture ferme : Ada

Philipps à Marguerite Bertoux.

« Je savais par tes lettres que miss Philipps ne ressemblait en rien au portrait fantaisiste imaginé par Léon, dit Henriette, mais j'avoue que je ne l'aurais jamais crue si jolie... — Et vous disiez qu'à *Luttrell School* elle fait la classe à une assemblée de jeunes filles et de garçons?

- C'est ainsi.

- Vous en étiez, Marguerite?

— Hélas, non. Maman ne l'a pas permis. Elle dit que, dans la mesure du possible, une Française doit toujours être élevée à la française et que tout ce cosmopolitisme dont on mène si grand bruit ne sert le plus souvent qu'à couvrir la décadence des bonnes manières.

— Je puis vous assurer que ma pauvre Margot avait le cœur gros de ne venir à Luttrell que pour jouer au tennis, dit Jean-Charles. Aussi, pour la récompenser de sa bonne grâce à accepter leur décret, nos parents l'avaient-ils autorisée à partager avec moi les leçons particulières de miss Philipps.

— Du latin! s'écria Léon avec une horreur moitié réelle, moitié simulée. Vous savez du latin?

Je n'aurais jamais cru cela de vous!...

- Oh! si peu, fit Marguerite. Jean-Charles, tu

ne devrais pas me trahir ainsi...

- Tout cela ne m'explique pas, reprend le jeune Forestier, par quel maléfice ces bons Yankees ont pu t'inoculer une passion aussi inconcevable que celle des langues mortes. L'anglais, passe encore! Tu en avais besoin, là-bas, et c'est toujours bien porté. Mais que prétends-tu faire de tant de verbes déponents ou d'aoristes?... Tu n'as pas, j'imagine, l'intention de tourner au pédagogue?... Ah! je l'ai bien dit, quand tu es revenu de Chicago, qu'on m'avait changé mon Bertoux le meilleur camarade...
- Pour perdre le temps! acheva gaiement Jean-Charles. C'est vrai que je m'y entendais! Comment j'ai fait ainsi peau neuve? Je le sais à peine.

Nous sommes des cires molles qui subissons l'impression sans en analyser les motifs. J'imagine pourtant que le secret des maîtres américains est de faire sentir à leurs élèves le fond réel et pratique de tous les genres d'études. Par exemple, au temps où nous cultivions ensemble l'horreur des langues savantes, nous n'avions jamais pris la peine de penser que ces langues ont eu une vie propre, toute semblable à celle du français moderne, qui en est dérivé directement et par la pratique courante; qu'elles n'avaient pas été l'apanage exclusif des César et des Périclès, des tribuns et des rhéteurs; qu'elles servaient, au contraire, tous les jours et à toute heure, à la ménagère en train de faire son marché, comme à Caton demandant la destruction de Carthage, à la fillette achetant une aune de ruban, comme à Agrippine complotant pour le pouvoir...

— C'est drôle et vrai pourtant : acheter du ruban en latin, voilà une idée qui ne me serait ja-

mais venue! dit Henriette.

- A moi non plus, confessa Léon.

— Eh bien, cette notion si simple, que le latin a servi en son temps aux usages de tous les jours, après le grec et comme lui, avant le français et comme lui, en se rattachant à l'une et à l'autre langue par des gradations et transformations insensibles, — cette notion si simple suffit à en investir l'étude d'un intérêt ou, pour mieux dire, d'une poésie subtile. Je crois bien qu'elle a été décisive pour moi. Ajoutez qu'à Luttrell on s'applique systématiquement à faire voir, toucher ce qui est enseigné. Des cartes, des gravures, des bustes, médailles et reproductions en plâtre des choses disparues, l'outillage domestique de Rome et d'Athènes, tout cela forme un musée permanent autour des élè-

ves. Un mot ancien n'est pas un son banal; il répond à une réalité connue et tangible, il éveille un sens précis, non seulement pour la mémoire, mais pour les yeux. D'ailleurs, on ne procède pas à l'analyse des classiques en prenant un chant ou un chapitre séparé sur lequel on s'entête pendant des années, sans souci de ce qui suit ou de ce qui précède. On prend d'abord des vues d'ensemble, on se familiarise avec le cadre entier de l'œuvre avant de procéder à l'explication détaillée de tel ou tel passage célèbre. Encore n'y insiste-t-on pas comme dans nos classes. J'entendais dire ces jours-ci qu'en pays anglo-saxon on lit davantage et que chez nous on lit mieux. Peut-être. Ce que je puis dire, personnellement, c'est que notre méthode me faisait dormir ou m'exaspérait, et que l'autre m'a tout de suite intéressé. Le caractère de cet enseignement est l'animation, la vie de chaque détail, - sans parler de la variété... Je me vois toujours à notre première visite à Luttrell. Quelles nouveautés! quelle différence avec ce que je connaissais jusqu'alors!...

— Ah! comme je m'en souviens aussi! dit Marguerite. Nous avons cru tout d'abord nous trouver dans un magasin général, une sorte de marché, de halle ou d'exposition. De tous côtés on voyait des comptoirs, des guichets, des ballots de marchandise; c'était un va-et-vient de commis zélés, d'acheteurs affairés — acheteurs et vendeurs dont certains n'avaient pas dix ans : on disait des prix, on notait des emplettes, on délivrait des « bons de caisse », on échangeait des banknotes, des

monnaies de tous pays...

— Voilà un amusement bien digne de « Jonathan », ricana Forestier; il joue au dollar comme nous jouons à la paume!

— Que parles-tu de jouer? C'est bel et bien une classe de commerce où l'on apprend sur le vif le métier dans tous ses détails ; où l'élève est préparé de telle sorte que demain, s'il le faut, il sera prêt à entrer dans un comptoir véritable ; à gagner sa vie sans passer par le surnumérariat d'usage.

— Ah! dit le jeune snob, avec une surprise non exempte de dédain ; c'était une école profession-

nelle?

- Professionnelle, si l'on veut ; car on y prépare à toutes les professions. Mais aussi bien littéraire, scientifique, artistique même, quoique ce ne soit point là leur point fort, une école où l'on reçoit le plus admirable enseignement secondaire.
- Et quel est le but de ce mélange d'ouvriers et de lettrés?
- Mais, les uns et les autres ne font qu'un, le plus souvent! A mes heures de récréation, j'ai appris l'ébénisterie, moi qui te parle...

- L'ébénisterie! Et pour quoi faire?

— Quand ce ne serait que pour m'amuser! Trouves-tu que ce ne soit rien? Mais les directeurs de l'école ont un but plus sérieux. Ils tiennent qu'un homme doit tout voir, tout savoir, tout comprendre...

— Pour mettre la chose en raccourci, explique Marguerite, ils voudraient que tout homme, s'il se trouvait réduit à la condition de Robinson dans son île, fût préparé à reconstituer à lui seul les

principaux éléments d'une civilisation.

— Robinson! Mais c'est du roman, cela! dit Forestier ahuri. Est-ce que personne, de nos jours, se trouve dans la situation de Robinson?

— « De nos jours » est admirable! Vous avez

l'air de croire que les naufrages ont leur mode comme la perruque ou la crinoline! D'ailleurs Robinson n'est qu'une image. On peut tous les jours, sans qu'il soit nécessaire de se trouver jeté à la côte, avoir besoin de connaître les mille industries ou métiers qui aident à notre confort. Quand ce ne serait que pour mieux diriger les subordonnés... Tenez, Jean-Charles a appris làbas l'art du labourage. Personne, je vous assure, ne trace un sillon plus droit que lui...

— Tracer un sillon! Je me sens courbatu rien qu'à vous entendre parler!... Quelle idée est-ce là? N'y a-t-il pas des gens faits pour ce genre

d'ouvrage, sans qu'un homme cultivé...

— Faits pour ce genre d'ouvrage! répète Jean-Charles avec indignation. Peux-tu bien parler

ainsi? et en connais-tu de plus noble?

— Allons! allons! Ne vous chamaillez pas, interrompt Marguerite. Voici que le thé est servi. Venez plutôt goûter cette brioche milanaise et surtout n'en dites pas de mal, car c'est moi qui l'ai rédigée.

— Encore un autre talent! gémit Forestier, tout en expédiant avec beaucoup de résignation une énorme tranche de ladite brioche. Mais c'é-

taient donc des mille-pattes ces gens-là?

— Pour la pâtisserie, c'est maman qui me l'a enseignée; mais il y avait réellement à Luttrell une classe de cuisine où Jean-Charles a pris son tour comme un autre.

-- Comment? Tu as fait le marmiton! s'écrie le jeune élégant, sincèrement scandalisé cette fois.

- Parfaitement; et ce n'est pas ce qui m'a-

musait le moins.

— Mais enfin, qui diable avait bien pu te dénicher une pareille école?

- Mon oncle Cazaveilh, à ce que j'ai su plus tard.
- Ton oncle Cazaveilh?... Tu m'en diras tant!... Rien ne m'étonne plus! J'ai si souvent entendu parler de ses excentricités... C'est un homme qui ne fait rien comme les autres, n'est-ce pas? Un oncle météorique et légendaire, qui apparaît ou disparaît ainsi qu'un rêve; qui est toujours par voies et par chemins, et ne s'arrête un instant que pour édifier une fortune, puis la donner aussi aisément qu'il l'a gagnée! Voilà un oncle comme il m'en faudrait un!
- C'est un oncle rare, en effet; le meilleur et le plus admirable des hommes! dit Jean-Charles avec une pointe d'émotion dans la voix.
 - Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu?
 - Deux ans. Depuis notre départ d'Amérique.
 J'aimerais bien le connaître!... Le verrez-
- vous bientôt?

— Qui sait? C'est chose impossible à dire, car jamais il n'annonce son arrivée. »

A peine Marguerite avait articulé ces mots que la porte du salon s'ouvrit toute grande, et la bonne servante Lisbeth, souriant d'une oreille à l'autre, annonça:

« Monsieur Cazaveilh! »

CHAPITRE II

PROJETS

L'oncle Cazaveilh!...

Ce fut une joie générale.

Jean-Charles et Marguerite, leur mère, M. Bertoux qui rentrait, se pressaient à l'envi autour de lui, serrant ses mains, l'embrassant, l'accablant de questions tumultueuses; tandis que Léon, Henriette et la troupe des jeunes invités regardaient de tous leurs yeux cet oncle de Chicago qu'ils voyaient enfin en chair et en os, après avoir si souvent entendu parler de lui, et qui jusqu'à ce jour était demeuré pour eux un être de raison, — pour ne pas dire un personnage légendaire.

Mais bientôt on vint chercher toute cette jeunesse et les Bertoux se retrouvèrent en famille.

A sept heures sonnantes, Lisbeth tout épanouie ouvrait la porte pour annoncer : « Madame est servie! » Et l'oncle Cazaveilh, Jean-Charles suspendu à son bras droit et Marguerite à son bras gauche, au mépris de toutes les règles de l'étiquette, se laissa entraîner dans la salle à manger pendant que M. Bertoux y conduisait en riant la maîtresse de la maison.

On s'assit, et, tout en mangeant de bel appétit,

sans oublier d'adresser un mot aimable à la bonne Lisbeth sur la perfection de son consommé ou de sa « sauce hollandaise », l'oncle observait d'un œil scrutateur les changements apportés chez les enfants par deux années d'absence.

Jean-Charles était devenu jeune homme : une légère moustache (objet d'une juste fierté) ombrageait sa lèvre supérieure, et sa taille bien prise et élancée accusait autant de vigueur que d'élégance; pour Marguerite, grande et svelte, d'une tournure charmante, ses beaux cheveux simplement noués sur le haut de la tête lui donnaient tout à fait l'air « grande demoiselle ». Mais l'oncle Cazaveilh nota avec plaisir la candeur de son front et la limpidité enfantine de son regard. On sentait Marguerite encore petite fille pour la confiance en ses parents, la douceur et la soumission à leurs volontés. La liberté dont elle avait goûté aux États-Unis n'avait en rien altéré le respect qu'elle leur portait, et les craintes que M. et M^{me} Bertoux avaient pu entretenir un moment à cet égard s'étaient bien vite dissipées. Tout en lui apprenant à compter sur elle-même, à savoir prendre une décision et user de son jugement, la libre éducation d'outre-mer n'avait pu rien détruire des enseignements maternels, et cette charmante plante humaine semblait avoir puisé dans sa double culture française et américaine de nouveaux éléments de force et de beauté. Constatation qui ne laissa pas de causer un vif plaisir à l'encle Cazaveilh.

Cependant on avait débouché une bouteille de vin de Champagne, pour fêter à la fois le retour du voyageur et le succès de Jean-Charles. Quand le café fut servi, M. Cazaveilh, se renversant sur le dossier de son siège et croisant ses bras sur sa poitrine, fixa sans se gêner un long, très long et très sérieux regard sur la figure ouverte et franche de son petit-neveu.

« Eh bien?... » demanda enfin Jean-Charles, demi-riant, demi-embarrassé de cet examen muet.

- M. Cazaveilh demeura quelques instants encore silencieux et comme absorbé; cependant l'éclat de son regard montrait qu'il n'était nullement distrait et que, tout au contraire, il roulait dans sa tête une pensée des plus claires et des plus nettes.
- « ...Eh bien, mon garçon, dit-il enfin, te voilà donc bachelier?... Tu as franchi le premier pas, celui qui dans notre pays donne seul accès aux principales carrières. Tu peux à ton gré décider si tu entreras dans une école militaire ou civile. Toutes les portes te sont ouvertes. Sera-t-il dieu, table ou cuvette?... Il ne tient qu'à toi de le décider. Te sens-tu, dis-moi, un penchant irrésistible à devenir médecin, avocat, professeur, ingénieur?... Est-ce le casoar des saint-cyriens ou le bicorne des « taupins » qui t'attire? Tu as passé l'âge d'entrer à « Navale » ; mais tu peux encore, si le cœur t'en dit, embrasser la médecine maritime... Voyons, dis-nous un peu de quel côté t'entraînent tes rêves...

— Vous pensez bien, mon cher oncle, interposa ici M. Bertoux, que nous ne sommes pas sans nous en être inquiétés...

— Sans doute, mon neveu. Mais puis-je vous demander à quelle décision vous êtes arrivés? »

M. Bertoux se mit à tourmenter un des favoris qui encadraient son menton soigneusement rasé, ce qui était toujours chez lui un signe de préoccupation.

« A vous dire la vérité vraie, mon oncle, dit-il

enfin, nous n'avons jusqu'ici pris aucune résolu-

— Bon!... j'aime mieux cela... fit M. Cazaveilh à demi-voix. Mais Jean-Charles lui-même, repritif tout haut, n'a-t-il point ses préférences?

— Oh! moi, mon oncle, je sais bien ce que je

voudrais: être explorateur, tout simplement.

- Comment, explorateur?

— Oui; j'enrage de penser qu'il y a encore tant de parties de ce petit globe qui nous sont inconnues; que le centre de l'Afrique nous est fermé; que le Thibet reste un mystère et la Chine une terre quasi fabuleuse... Je rêve de voir tout cela de mes propres yeux, de planter le drapeau français dans tous les endroits où aucun Européen n'aura mis le pied... »

L'oncle Cazaveilh hochait la tête d'un air appro-

bateur.

« Mais on ne devient pas explorateur de but en blanc, comme tu parais le croire, interrompit M^{me} Bertoux, d'une voix un peu tremblante. Ce n'est pas une carrière, mon cher enfant. Ton oncle parlait sans doute du choix qui s'offre à toi entre les différentes Facultés; tu es en âge de devenir étudiant, et nous sommes prêts à te voir choisir entre l'étude du droit et celle de la médecine...

— Ma nièce, je le vois, laisse systématiquement de côté la carrière militaire, dit M. Cazaveilh en

souriant avec bonté.

— Il fera son service comme un autre!... et

mieux qu'un autre, j'en suis persuadée...

— Et le commerce? demanda l'oncle Cazaveilh. Tu n'as jamais pensé à devenir négociant?

- Ma foi non, mon oncle.

— Il y a pourtant dans la carrière commerciale de beaux services à rendre à son pays, bien des pays à explorer, et pas mal de dangers à courir... Je ne parle pas, bien entendu, des négociants qui restent cloués à leur bureau comme l'huître sur son rocher... Voyez les Anglais! Que sont leurs colonies si vantées, sinon un énorme marché, une maison de commerce colossale, un débouché adéquat à leur effrénée surproduction?... Croyez-vous que si nous entendions la colonisation à leur manière, notre pays ne serait pas plus fort et plus grand? Et n'est-ce donc pas servir sa patrie que d'imposer ses produits à tous les peuples du globe?...

— Mon oncle, dit vivement M^{mo} Bertoux, j'ai souvent entendu répéter que l'énorme richesse de l'Angleterre provient en grande partie de la vente de l'opium en extrême Orient... Et j'avoue que je ne lui envie pas cette manière de s'enrichir!...

— Bien dit, ma nièce, et je suis absolument d'accord avec vous. Jamais, soyez-en certaine, je ne conseillerai rien de pareil à Jean-Charles. Mais il n'y a pas que l'opium... Notre beau pays produit en abondance tout ce qui se vend et s'achète. On peut faire fortune honnêtement, croyez-en mon expérience...

— Ah! qui en doute?... Mais ne faut-il pas des aptitudes spéciales — sans compter des capi-

taux?...

— Moi qui vous parle, j'ai commencé sans un sou vaillant et j'ai fait, perdu et reconstitué de toutes pièces trois ou quatre fortunes...

- Oh! mais vous, mon oncle, vous êtes à

part...

— Et ma chère nièce a dressé l'oreille en entendant parler de dangers à courir et de pays à explorer, ajouta M. Cazaveilh en riant. Hein?... Gageons que je ne me trompe pas, et que pour

vous la carrière idéale — la carrière type — serait celle qui vous permettrait de garder votre poussin sous votre aile et ne l'éloignerait pas de Paris?...

— Je l'avoue, mon oncle, l'idée d'une séparation m'épouvante... et quand la nécessité ne s'en

impose pas...

- Vous raisonnez, malheureusement, comme trop de mères françaises, ma chère Marie, dit l'oncle Cazaveilh avec bonté, bien que sa physionomie prît une certaine gravité. Vous ne pouvez, ni les unes ni les autres, vous résoudre à considérer vos fils en hommes, en citoyens d'une grande nation qu'ils sont tenus de léguer plus grande et plus forte à ceux qui viendront après eux... Nos pères nous avaient fait une France qui tenait la tête des nations; toujours elle marchait la première, portant haut le flambeau de la civilisation et de la liberté; ce sont nos aïeux qui ont découvert, colonisé et défriché une bonne part de cette petite planète terrestre. Le nom français a retenti avec gloire des neiges du Canada aux torrides régions de l'Inde. Nos fautes et nos malheurs nous ont privés de ce magnifique héritage; mais il en est un auquel nous avons le droit et le devoir de prétendre encore : la lutte moderne et économique avant tout, ne l'oublions pas. De tous côtés se dressent des peuples jeunes, pauvres, ardents à la curée, décidés à tout pour nous arracher la suprématie. Trop longtemps nous nous sommes reposés sur notre réputation séculaire, sur l'excellence et la supériorité indiscutable de nos produits. La concurrence allemande devient chaque jour plus redoutable, non seulement pour nous, mais pour l'Angleterre : l'Allemand vient jusqu'à Manchester et à Liverpool offrir ses contrefaçons pour un prix dérisoire, et le consommateur s'habitue de plus en plus à se contenter d'un produit inférieur, pourvu qu'il l'obtienne à bon compte. Nos draps magnifiques, nos soieries somptueuses, nos vins exquis sont peu à peu délaissés. L'homme vraiment moderne doit comprendre ce fait brutal, chercher par tous les moyens honnêtes à regagner le terrain qui peu à peu se dérobe sous nos pas...

— Quoi! mon oncle, s'écria M. Bertoux, faire mauvais et bon marché?... Est-ce bien là ce que

vous prêchez?

— Non, neveu, non! répondit avec énergie M. Cazaveilh; faire bon, au plus juste prix, voilà le but que nous devons viser, si nous ne voulons être écrasés dans la lutte!

— Mais... commença M^{me} Bertoux.

- Mais, voulez-vous dire, en quoi ceci se rapporte-t-il à la discussion de tout à l'heure : Quelle sera la carrière de Jean-Charles?
 - En effet.

— J'y arrive. Et d'abord, votons : toi, garçon, tu veux être « explorateur ». Que dit le papa?

— Je verrais avec plaisir Jean-Charles étudier le droit, que tout homme doit connaître, s'il ne veut marcher en aveugle dans la vie.

— D'accord. Vous, ma chère Marie? » M^{me} Bertoux demeura un instant pensive :

« La médecine me plairait, fit-elle enfin en hésitant, s'il n'y avait les salles de dissection... et les épidémies... Oui, le droit me sourirait davantage... Je verrais avec satisfaction Jean-Charles se préparer au Conseil d'Etat..., ou bien, s'il a tant envie de courir le monde, pourquoi pas les consulats, la diplomatie?...

M. Cazaveilh fit une légère grimace.

- Et toi, Margot?

- Moi, si j'étais à sa place, j'entrerais à Saint-

Cyr.

— Le casoar!... fit l'oncle en secouant la tête. A mon tour de donner mon avis : si Jean-Charles m'écoutait, il commencerait tout simplement par être ouvrier...

Ouvrier?... se récria M^{me} Bertoux.
Après ses études? ajouta son mari.

- Maintenant qu'il est bachelier?... murmura

Marguerite.

— Eh oui! maintenant surtout qu'il a fini ses études et qu'il est bachelier!... Quel bon ouvrier il ferait!... Quel oiseau rare!... L'esprit ouvert par toutes les connaissances acquises par cette solide culture universitaire dont on peut médire, mais que rien ne remplace; ces connaissances appuyées sur la science pratique acquise à Luttrell..., on se l'arracherait!... Entendons-nous : ce ne serait pas dans une usine que je voudrais voir le garçon s'enrôler...

— Où donc, mon oncle? demanda M^{me} Bertoux presque offensée d'entendre parler sérieusement

d'une carrière pareille.

— Oui... une grande usine, je n'en veux pas dire de mal... Mais pour moi l'idéal, pour un gaillard comme lui, ce serait d'être ouvrier ambulant...»

Pour le coup, M^{me} Bertoux se sentit réellement

blessée et la rougeur lui monta au visage.

« Ouvrier ambulant?... réparateur d'automobiles?... pourquoi pas rétameur?... demanda-t-elle

un peu sèchement.

— Doucement, ma nièce. Permettez que je développe ma pensée... (quoique, à vrai dire, je ne voie pas que le métier de rétameur, déambulant librement sur la grande route, soit absolument

indigne d'un honnête homme!...) Mais je ne veux point trop choquer vos préjugés. Mon idée serait que Jean-Charles se mît en route pour courir le monde — ce pauvre monde si petit et si mal connu — pour courir le monde en travaillant de ses mains. Il possède plusieurs métiers, grâce à l'inappréciable éducation de Luttrell, et cette science pratique ne l'a point empêché de prendre avec succès son grade universitaire, vous en êtes témoins! Il peut à son gré gagner sa vie comme mécanicien, chauffeur, maréchal ferrant, serrurier, typographe, relieur..., tous métiers en général bien rétribués : il est adroit de ses mains, « débrouillard », comme on dit au régiment. Je ne verrais d'ailleurs aucun inconvénient à ce qu'il gagnât sa vie à l'occasion avec son cerveau aussi bien qu'avec ses doigts, enseignant ce qu'il sait, écrivant un article de journal, le récit d'un fait auquel il a assisté..., que sais-je!... Mais, sapristi!... je vous dis qu'il est capable de faire fortune en route!... Et de quelle agréable manière!... Quel délicieux voyage je lui propose!... Seul, libre, sans un sou en poche, ne dépendant que de soi, ne comptant que sur soi!... Ah! que n'ai-je dix-huit ans et que ne suis-je à sa place!... »

Le visage de Jean-Charles s'était animé peu à peu, et ses yeux brillaient comme deux escar-

boucles.

— Comme à Denver!... Mais encore plus!... s'écria-t-il elliptiquement.

— Mais encore plus!... fit l'oncle en riant de bon cœur. Tope là, garçon, nous nous comprenons...

— Si je vous entends bien, mon oncle, interrogea M^{me} Bertoux, se contenant avec peine, Jean-Charles ferait une sorte de tour de France pour lequel, à vrai dire, je ne vois pas trop l'utilité

préalable des études classiques...

— Un tour de France?... dites un tour du globe, ma nièce!... C'est un compagnon du tour du globe que je voudrais faire de ce garçon. Je voudrais qu'il poussât droit devant lui au gré de sa fantaisie, apprenant, étudiant, baguenaudant, même!... se formant l'esprit et le cœur au contact des peuples étrangers, sachant ouvrir l'œil, se dégager des préjugés nationaux, prendre son bien où il le trouve, en homme intelligent et moderne qu'il veut être, je l'espère bien!...

— Mais pourquoi voyager en ouvrier? demanda M^{me} Bertoux, presque les larmes aux yeux. Pourquoi, si vous jugez qu'un voyage — un très long voyage, même — est utile à son âge, ne pas le faire dans les conditions que justifient... son rang

social..., la fortune de son père...

— Ah! voilà donc le grand mot lâché!... s'écria M. Cazaveilh en riant de si bon cœur que personne n'aurait pu s'offusquer de sa gaieté. Le rang social!... la fortune!... Peste!... c'est sérieux!... que diraient, n'est-ce pas, M^{me} Ixe, et M^{me} Ygrec, et M^{me} Zède, si elles apprenaient que le fils Bertoux voyage en ouvrier!... N'y aurait-il pas là de quoi faire dresser leurs cheveux sur leur chef vénérable?... Ah! ma nièce, ma nièce!... est-ce bien vous qui pensez ainsi?...

— Mais, mon oncle, protesta Marguerite, venant vaillamment au secours de la place assiégée, je pense tout à fait comme maman, moi!... Pourquoi Jean-Charles voyagerait-il dans des condi-

tions si dures..., si... si peu...

— Si peu *smart*, si contraires aux habitudes d'un *jeune homme du monde*... acheva l'oncle en souriant. Parce que, mademoiselle la raisonneuse,

il apprendra ainsi une foule de choses qui ne s'enseignent ni en sleeping-car ni en voiture à huit ressorts; parce que, selon moi, il est indigne d'un homme en possession de tous ses membres, sain de corps et d'esprit, de se faire brouetter comme un infirme, alors que la bonne nature lui a donné bras et jambes pour s'en servir... Que dit notre vieux La Bruyère à ce sujet?... voyons, Margot, toi qui as de la lecture?...

« Tu te trompes, Philémon », déclama Marguerite en souriant, « si, avec ce brillant carrosse, ce grand nombre de coquins qui te suivent et ces six bêtes qui te traînent, tu penses qu'on t'en estimera davantage... » Est-ce bien cela, mon oncle?... Mais, pardon! je n'ai jamais demandé que Jean-Charles fût traîné par six, quatre ou même deux bêtes, ni qu'il fût suivi du moindre coquin... Un

modeste wagon me suffit...

— Pas à moi! dit l'oncle vivement. Si, en voyage, vous emportez votre milieu, vos habitudes, vos préjugés, vos petits conforts, autant rester chez vous! Pourquoi prendre la peine de vous déplacer? Vous ne verrez rien, vous n'apprendrez rien, et vous ressemblerez à ces bandes de Cook's tourists que vous avez tous vus au musée du Louvre le nez planté dans leur catalogue et lisant consciencieusement la description des tableaux, au lieu de profiter de ce qu'ils les ont sous les yeux pour se former un jugement personnel!

- Cela, je vous le concède, mon oncle, c'est

absurde!

— Absurde à plus forte raison de voyager dans les sentiers battus et de s'en rapporter aux opinions d'autrui pour former la sienne. A quoi sert d'avoir reçu une bonne éducation, d'avoir de bons bras, de bonnes jambes, une tête sur les épaules, si c'est pour demeurer en lisières toute sa vie?... Pour ma part, j'aimerais mieux être Papou tout de suite, manger de la terre glaise et adorer un repoussant fétiche, œuvre de mes propres mains!... Qu'en dis-tu, Jean-Charles?

— Moi, mon oncle, votre projet me va, je le dis franchement. Et, si mes parents y consentaient,

je m'estimerais fort heureux!...

— Mais ce voyage, demanda M^{me} Bertoux tout attristée, combien de temps durerait-il?

- Un an... dix-huit mois peut-être...

— Et il le ferait seul?

— Naturellement. Jean-Charles serait-il, par hasard, une demoiselle qui ne saurait faire trois pas dans la rue sans une escorte?...

- Assurément non!... Mais...

— Mais... Confiez-vous donc à moi, chère Marie... Pensez-vous que j'aie plus que vous envie qu'on nous mange notre Jean-Charles?... Il n'y en a qu'un, et j'entends bien le garder », ajouta-t-il avec un sourire qui illumina soudain sa belle figure.

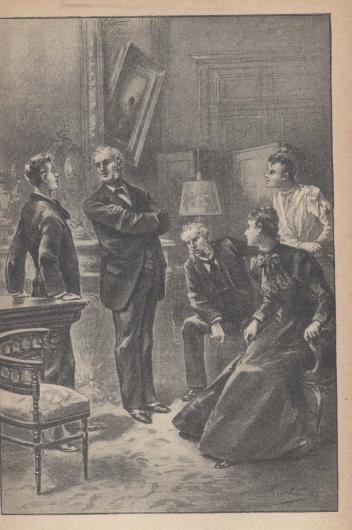
Prenant la main de Mme Bertoux, il la serra

affectueusement dans les siennes :

« Croyez-en ma vieille expérience, ce garçon ne tirera que bien et profit du voyage que je prétends lui faire faire; et, quand il en reviendra, vous tomberez tous d'accord avec moi que l'idée était bonne. »

Seul de son auditoire Jean-Charles semblait mordre au projet de l'oncle. Sur les figures de M. et M^{me} Bertoux, de Marguerite elle-même, ne se lisaient que doute, inquiétude et chagrin.

« Voyons, reprit M. Cazaveilh, sans se laisser démonter par la désapprobation générale, laissezmoi vous expliquer plus clairement mon projet. Jean-Charles, tú m'as dit, n'est-ce pas, que tu



L'ONCLE GAZAVEILH HOCHAIT LA TÊTE D'UN AIR APPROBATEUR $(\mathbf{p},\ 20).$

BIBLIOTECA NACIONAL

comptes déjà des amis et des correspondants dans plusieurs collèges ou universités de l'étranger?

— Oui, mon oncle; des associations amicales se sont fondées durant ces dernières années entre beaucoup d'établissements scolaires de divers pays. Je corresponds pour ma part avec un Hindou, élève de l'Université anglaise de Bombay; avec un Russe de mon âge, et avec un Espagnol; sans

compter mes camarades de Luttrell.

— Parfait... Eh bien, je voudrais que, d'étape en étape, Jean-Charles allât faire connaissance de visu avec la grande famille universitaire dont il est membre; que, chemin faisant, il s'efforçât de se faire une idée des différentes méthodes d'éducation, des mœurs des peuples nouveaux avec lesquels il entrera en contact. Mais, à côté de cela, je voudrais — j'exigerais même — qu'il gagnât son pain par le travail manuel ou intellectuel. Cela est bon; cela est sain à tous égards, parce que la véritable manière de connaître la vie, c'est de la pratiquer dans ses difficultés, dans sa condition essentielle et première, qui est le travail. »

Longtemps l'oncle Cazaveilh parla sur ce thème, avec sa verve et sa chaleur habituelles; et, quand il eut développé ses arguments, magnétisé son monde par son regard et son sourire, il se trouva que Jean-Charles brûlait de partir; que Marguerite n'avait qu'un regret, c'est de ne pouvoir l'accompagner, et que les parents eux-mêmes n'étaient

pas loin de se laisser convaincre.

Un nuage cependant persistait sur le front de M^{mo} Bertoux; et, le remarquant, le bon oncle eut tout à coup une idée géniale:

« Pourquoi, s'écria-t-il, ne pas accompagner

tous le garçon?...

- L'accompagner!

- Autour du monde? s'écria Marguerite ou-

vrant de grands yeux.

— Tu ne dirais pas non, n'est-ce pas, petite masque?... Mais nous sommes gens de poids et ne saurions nous transplanter ainsi à la légère!... Non; je propose simplement un bout de conduite au voyageur, un voyage en famille, jusqu'à Lyon, par exemple...

— A la bonne heure!... Cela, c'est possible, dit Mme Bertoux soulagée. Quoique... partir ainsi, au pied levé, abandonner mon ménage, ma maison...

— Hé! ma nièce, que voulez-vous qu'il leur arrive? La maison est solide; vous la retrouverez en place, croyez-moi, et un petit déplacement vous fera du bien à tous. D'ailleurs, je l'ai promis à Margot naguère...

- C'est exact, mon oncle, et je vois avec plaisir

que vous êtes homme de parole.

— En doutais-tu? Alors, c'est chose entendue : exode général par l'express de demain soir.

— Demain soir!... Y pensez-vous, mon oncle?...

Impossible!... Jamais nous ne serons prêts!

- Oh! petite mère!... petite mère!... Je vous en prie, ne dites pas non!... Laissez-moi faire et prouver à ces messieurs, si fiers de leurs habitudes viriles, que nous savons être Spartiates aussi à l'occasion, et abandonner derrière nous bien des superfluités pour être prêtes à l'heure!... Dites oui, maman, et chargez-moi de tout!... Vous verrez si rien vous manque...

- Mais... les ordres à donner... les fournisseurs... Et Lisbeth... que pensera-t-elle de tout ceci? dit M^{me} Bertoux, indécise.

- Lisbeth? J'en fais encore mon affaire! s'écria Jean-Charles. Viens, Margot, nous allons arranger les choses en trois mots. »

Le frère et la sœur sortirent en courant, enchantés de la perspective qui s'ouvrait devant eux et décidés à rapporter triomphalement l'adhésion de Lisbeth.

En sa qualité de vieille servante, « depuis plus longtemps qu'eux dans la maison », ainsi qu'elle le rappelait souvent, la brave femme s'attribuait volontiers voix au chapitre. Heureusement, chaque mot de Jean-Charles était un oracle pour elle, et c'est sans trop d'appréhension sur le résultat de leur ambassade que les deux plénipotentiaires couraient à l'office.

Ils y trouvèrent Lisbeth en train de régaler l'insatiable Sam, le domestique noir que l'oncle

Cazaveilh traînait partout avec lui.

CHAPITRE III

PREMIÈRES LEÇONS DE CHOSES

« Pourvu que Sam ne souffle pas des objections à la brave femme! disait cependant l'oncle Cazaveilh, moitié sérieux, moitié badin. Oh! ceci est grave!... Je sais trop par expérience ce que sont les caprices d'un tyran domestique. Croyez-vous vraiment que Lisbeth s'opposera à ce départ précipité?... Pour moi, je l'avoue sans détour, j'ai fait, à mes heures, de plus humiliantes concessions à mon sacripant de valet.

— Il ferait beau voir! » s'écria M. Bertoux légèrement agacé d'une supposition si extrava-

gante.

Mais la bonne M^{me} Bertoux se contenta de prendre la main de son oncle et de la presser affectueusement. Quoique le stoïque vieillard ne se plaignît jamais de la destinée cruelle qui jadis avait détruit d'un coup son foyer, elle avait compris, avec la profonde intuition du cœur, que la plaie était toujours vive, et deviné la raison qui l'attachait si fidèlement à son inutile domestique.

Le monde s'étonnait parfois de voir le grand voyageur se faire suivre en tous lieux par le moricaud qu'il appelait son valet, bien que ce nègre fût incapable, non seulement de le servir, mais encore de se servir lui-même. Paresseux, égoïste, gourmand, poltron, chapardeur, menteur, pleurnicheur, exigeant et encombrant au delà de toute mesure, tel était le compagnon peu désirable que M. Cazaveilh s'adjoignait invariablement, à la surprise permanente de ceux qui avaient pu rencontrer l'étrange couple errant sur la face du globe; et ils pouvaient s'émerveiller à bon droit : toutes les qualités dont l'absence se faisait si cruellement sentir chez le valet brillaient au plus haut point chez le maître.

L'oncle Francis était de ceux que les hommes font rois spontanément, à l'enfance des nations. Il avait la dignité extérieure, la prestance athlétique, la beauté du visage, l'œil dominateur qui suffisent à captiver les simples et à les jeter aux pieds d'un chef. Mais ces nobles attributs ne recouvraient point, comme il arrive souvent, une idole creuse; ils n'étaient que le signe d'une valeur morale autrement importante et digne de respect. Chez lui, l'intelligence, le courage et la bonté marchaient de pair, formaient l'essence même du caractère; et sur ces grands traits généraux venaient se greffer une foule de moindres vertus : sobriété, endurance, désintéressement, présence d'esprit, belle humeur inaltérable... qui auraient fait de lui le compagnon de voyage idéal, qui en faisaient en toute circonstance un homme rare et exceptionnel, mais que le pauvre Sam était bien incapable d'apprécier ou de comprendre. Pourquoi donc M. Cazaveilh s'était-il affublé de ce camarade inférieur et ignorant?

Il eût été embarrassé de le dire lui-même : grandeur d'âme, pitié, religion des vieux souvenirs, culte d'un passé vivant au fond de son cœur

et dont l'esclave affranchi était le seul et visible représentant. Sam avait connu son maître aux jours heureux d'autrefois : brève période dans sa vie nomade, où, s'arrêtant un instant, il avait goûté les joies du foyer, avait cru se fixer, pouvoir se contenter comme les autres hommes de se voir revivre dans ses enfants. Et lorsqu'un fléau soudain s'était abattu sur ce foyer, saccageant tout sur son passage, Sam avait pleuré « bons petits maîtres à moi » avec toute la violence, la sincérité, l'abandon d'un brave chien qui hurle dans les heures noires, sans trop savoir pourquoi, mais dont la bonne foi ne saurait du moins être suspectée. C'était là le mérite suprême qui en tout temps lui assurait l'indulgence de son maître et le rendait précieux à ses yeux. Sam, en tout cas, était fort loin de s'étonner de l'association et de troubler sa tête crêpue à en vouloir résoudre l'énigme. Plutôt eût-il été porté à penser qu'il n'était pas traité selon ses mérites! Et ses clameurs, ses exigences, ses doléances perpétuelles étaient, avec les difficultés que sa sottise suscitait à chaque pas, l'accompagnement que l'oncle Cazaveilh avait pris de longue date l'habitude de considérer comme un mal nécessaire.

Au départ, quand il fallut se « mobiliser », et que chacun, comme il convient dans toute maison bien disciplinée, se tint prêt à l'heure dite à répondre au signal, M. Sam, naturellement, manquait à l'appel. Lisbeth, indignée, assurait qu'elle l'avait appelé avec insistance sans pouvoir réussir à le déranger de sa sieste; M. Bertoux, impatienté, proposait de laisser en arrière ce colis inutile, pour lui apprendre à se débrouiller tout seul; mais on ne renonce pas en un moment aux manies de toute une vie, et l'oncle Francis, escaladant les

cinq étages, s'en vint frapper à la porte de son serviteur non sans une curieuse sensation d'angoisse.

« Après tout, se disait-il, le pauvre diable peut être malade (il se livre à de tels excès de table!)

et mourir comme un autre... »

Et cette catastrophe, qui aurait laissé le monde profondément indifférent, eût été pour le digne homme une calamité véritable. Or, maître Sam n'était pas du tout mort, ni même malade, ni même souffrant de « fausse digestion », son plus habituel fléau. Il dormait à poings fermés, ronflait ainsi que plusieurs poêles; les appels réitérés de Lisbeth n'avaient eu d'autre effet que de lui donner conscience de son sommeil, ce paradis du sybarite, et il n'avait garde de songer à s'en arracher. Suivit une scène orageuse. Grâce à l'assistance de son maître et de quelques bourrades, Sam s'insinua en geignant dans ses habits, et, à force de pourboires aux cochers, on finit par accrocher le train avant le signal du départ. Marguerite et Jean-Charles s'amusaient en véritables enfants de cette comédie toujours renouvelée, toujours fertile en épisodes imprévus. Quant à M. et Mme Bertoux, ils s'efforcaient de prendre le nègre en patience, ou plutôt de l'oublier en donnant toute leur attention à l'oncle Cazaveilh : son inépuisable mémoire allait couper la monotonie du voyage avec toutes sortes de récits.

Il leur parlait de la grande cité lyonnaise, dont leur famille était originaire et qu'il aimait tou-

jours d'un amour filial.

« Savez-vous bien, disait-il, qu'on est deux fois Français quand on est Lyonnais et soyeux?... Savez-vous bien qu'il n'y a pas dans l'univers une aussi belle industrie que celle de la soie, et dans

laquelle toutes les puissances associées du génie agricole, industriel, artistique et commercial brillent d'un éclat pareil?... Savez-vous que l'histoire même de cette industrie, de ses premiers essais, de son développement, de ses triomphes, de ses luttes, de son éclipse au milieu de nos révolutions, puis de sa renaissance et de sa supériorité reconquise, est la plus dramatique qui fut jamais?... Elles ne se doutent guère, les belles dames, quand elles choisissent négligemment l'étoffe d'une robe de gala, de ce que cette étoffe représente d'efforts séculaires et de traditions vraiment nationales!... Pour le savoir, il faut, comme feu votre grandpère Bertoux et moi, avoir vécu enfant dans les rues de Lyon, il faut avoir eu pour compagnon de jeu un homme comme mon vieil Irénée, que je vais retrouver à son poste de combat et d'honneur, je l'espère bien...

- Irénée?... qui cela?... demandaient Mar-

guerite et Jean-Charles.

— Un « canut », un ouvrier tisseur, un de ces artistes modestes qui ne signent pas leurs chefsd'œuvre et qui portent en eux, on peut le dire, l'âme propre de notre race... Vous verrez Irénée... nous irons le voir!... »

Et, de fait, on n'y manqua point. A peine les voyageurs avaient-ils pris langue dans un grand hôtel de la place Bellecour, qu'il fallut courir à la Croix-Rousse et s'informer d'Irénée. Vivait-il encore, seulement?...

Il vivait. Et, comme de juste, on le trouva à l'ouvrage sur son vieux métier à la Jacquart, dans

une grande chambre claire et nue.

Irénée pouvait avoir soixante ans. Rien qu'à sa barbiche grise et à la manière d'effacer les épaules sous sa veste de travail, on devinait en lui un ancien soldat. Il s'était redressé en reconnaissant l'oncle Cazaveilh et venait à lui la main ouverte,

un rayon de joie dans ses yeux gris :

« Toi, mon Francis!... Toi ici?... disait-il avec le franc tutoiement des jours d'enfance. Tu m'a-vais promis, il y a trois ans, de revenir. Mais le temps se faisait long et je commençais à perdre espoir!...

- Tu vois qu'il ne faut jamais désespérer »,

disait l'oncle Cazaveilh en riant.

Les présentations se firent et les nouvelles furent échangées. L'oncle Cazaveilh s'informait des enfants mariés, des camarades disparus. Cependant, Jean-Charles et sa sœur admiraient au métier l'œuvre de fée que le canut venait d'interrompre.

Sur le fond blanc de perle d'une bande de soie, épaisse et douce à l'œil comme au toucher, un semis de violettes et de myosotis s'entremêlait de lacs d'un jaune d'or. C'était, parmi les tons gris vert du feuillage, une harmonie de couleur exquise et tendre.

Marguerite en resta saisie d'admiration :

« Je n'ai jamais rien vu de plus élégant! s'écria-t-elle. Le délicieux métier que le vôtre, monsieur Irénée!...

- Oui, certes, c'est un beau métier et je n'en voudrais point exercer d'autre! fit le canut. Et pourtant, tout n'est pas rose dans notre vie, croyez-le, mademoiselle!...
- Je le crois volontiers, comprenant ce que représente d'études et d'art consommé un mètre de soie pareille! dit Marguerite, pensive. Mais puisque tous les êtres humains sont soumis à la loi du travail, laissez-moi envier le vôtre, monsieur!... Assurer le pain des siens en créant de la beauté!

n'est-ce pas là le bonheur? Quand on songe à ceux qui passent leurs jours au fond d'une mine, tou-jours loin du soleil, des arbres, du ciel bleu!... Ah! les malheureux!... Et les bouchers!... condamnés à massacrer les pauvres bêtes pour vivre!... La dure, l'horrible condition...

- Vous avez raison, mademoiselle!

- Comment êtes-vous devenu si habile, mon-

sieur Irénée, contez-nous cela!

— Irénée est venu au monde avec ce qui ne s'acquiert pas, dit l'oncle Cazaveilh. Les bonnes fées lui ont donné le goût, inné chez nos ouvriers d'art français et que toute la concurrence étran-

gère du monde ne pourra leur ôter.

— Cela est vrai, ami Cazaveilh. L'ouvrier français est admirablement doué par la nature; à ceux qui gouvernent de développer ses dons merveilleux de manière à laisser loin derrière lui les rivaux qui n'ont pour eux que le travail et la persévérance, — deux grandes forces assurément, mais qui ne les rendront jamais aptes qu'à copier

ce que, nous autres, nous créons!

— Oui, ce sont des écoles d'art, la préparation systématique de l'ouvrier-artiste qui nous feront seules conserver notre supériorité, par ce temps de machines chaque jour plus perfectionnées, reprit M. Cazaveilh. L'outillage se modifie incessamment et se substitue partout au travail manuel, annihilant la valeur personnelle de l'ouvrier. Bien restreinte est la demande des étoffes à l'habileté des tisseurs. Partout pénètrent, à peine inventées, toutes les améliorations dont le secret ne peut être gardé, ni le bénéfice monopolisé. Partout le télégraphe met à la disposition immédiate du manufacturier, sur quelque marché qu'elles se trouvent, les matières premières dont il prévoit

l'emploi. Des services maritimes multiples et réguliers mettent en présence sur tous les points du globe la production avec les consommateurs dont

elle sollicite les inspirations.

« Favorisées par de semblables conditions, les manufactures asiatiques sont appelées à entrer bientôt en lice. Redoutable sera leur concurrence, s'il faut la juger sur celle que les filatures japonaises, munies des procédés européens, font par leurs produits aux plus belles soies de l'Occident! Auprès du Japon, la Chine et l'Inde prendront bientôt leur place. Les industries asiatiques ne montrent-elles pas chaque jour combien est grande leur puissance d'assimilation et n'ont-elles pas de prime abord une arme terrible dans le prix si bas de leur main-d'œuvre?

— Le bas prix de la concurrence, voilà le danger! s'écria Irénée. Pour des étoffes comme celleci, des soies à vingt-cinq, trente et quarante francs le mètre, nous ne craignons personne, car nul ne saura comme nous les dessiner d'abord, les tisser ensuite... Mais qui porte des tissus semblables aujourd'hui? Vous-même, ma chère demoiselle, ne vous vois-je pas habillée ce matin d'une robe de cheviotte, dont le nom seul dénote l'origine?...

— Je vous demande pardon, monsieur Irénée, dit M^{me} Bertoux, le costume de ma fille n'a d'anglais que le nom, car j'exige toujours de tous mes fournisseurs des produits *français*. L'expérience m'a convaincue que nos étoffes durent deux fois plus et qu'elles sont dix fois meilleur teint que

les étoffes anglaises.

— Bravo, madame! Vous avez parfaitement raison, et nos tissus n'ont, en effet, que le défaut d'être trop beaux... C'est pour cette raison qu'on ne peut les donner au même prix que leurs gros-

sières imitations. Et le consommateur ignorant se laisse prendre au bon marché apparent et accepte sans protester la marchandise inférieure à un prix inférieur. Qu'importe à la petite bourgeoise, à l'ouvrière, à la domestique, qui veut absolument se parer d'un corsage de soie pour les jours de fête, que le tissu qu'on lui donne sous ce nom soit trois quarts de coton? Pourvu qu'il ait vaguement l'aspect de la soie et qu'il ne lui coûte que deux francs cinquante le mètre, elle s'inquiète peu de le voir élimé au bout de la saison!... Si la soie italienne lui est livrée à ce prix, elle prendra la soie italienne de préférence à la nôtre.

— Mais les femmes élégantes, les belles dames qui vont au bal ou aux courses, les jeunes filles de tous les pays qui choisissent leur « corbeille de mariage », continueront à se fournir chez nous, s'écria Marguerite. Oh! monsieur Irénée, je voudrais que vous pussiez entendre le ton de vénération d'une Américaine parlant de my Lyon's silk (mes soies de Lyon). Que sont auprès toutes les

cheviottes de la Grande-Bretagne?

— Oui, mademoiselle, on vient encore à nous, de tous les pays, quand on a besoin d'une étoffe somptueuse, soit pour meubler un appartement, soit pour habiller une belle personne... Mais le goût se perd chaque jour... On se laisse envahir par les modes étrangères; nos dames consentent à s'habiller d'une façon aussi terne, aussi rude que leurs frères ou leurs maris... Bientôt on sera aussi surpris de les voir porter dehors une robe de soie qu'on le serait si monsieur Jean-Charles prenait pour se promener un habit de velours rose et une culotte de satin blanc.

— Il est vrai que, pour aller jouer au tennis ou faire une partie de canot, l'admirable étoffe à la-

quelle vous travaillez serait assez déplacée, dit Marguerite. Et pourtant quel plaisir ce doit être de se voir drapée d'une telle merveille!

- Petite coquette! dit l'oncle en riant, voilà la

morale que tu tires de ta visite à Irénée?

- Au point de vue de l'art, mon oncle!... Je

parlais au point de vue de l'art seulement...

— Et une jolie soie siérait un peu mieux à M^{ne} Marguerite qu'à n'importe quel échalas d'étrangère!... s'écria Irénée avec conviction. Mais, patience, il faudra bien que la mode tourne un de ces jours et revienne aux belles étoffes... quand les dames en auront assez de s'enlaidir à plaisir!...

— Ainsi la mode, cette chose en apparence si frivole et si capricieuse, joue un rôle dans les préoccupations des hommes les plus graves! dit

Marguerite. Je ne l'aurais pas cru.

— Mademoiselle, un an, deux ans avant que vous alliez « courir les boutiques », comme disent les dames, et faire dérouler devant vous trente pièces d'étoffe pour finir en choisissant cinquante centimètres de ruban...

- Je proteste, monsieur Irénée!... Jamais je

ne fais cela!...

— Non?... J'avais entendu dire, pourtant, que c'était là l'occupation favorite des dames qui ont du temps à perdre. Eh bien, donc, longtemps avant que vous n'alliez pas courir les boutiques, les fabricants s'assemblent; ils s'inquiètent de vos goûts futurs, ils cherchent de quel côté souffle le vent, et ils préparent d'immenses quantités de tel tissu, de tel coloris, de tel mélange; ils décrètent que vous porterez de l'uni ou du façonné, du « changeant » ou des étoffes brochées. Et quand vous dites : On ne porte plus de taffetas; le rose

est la nuance à la mode cette année; on ne voit plus que des rayures, vous ne vous doutez pas que ce sont de vieux bonshommes noirs, tapis au fond de leur usine ou de leur comptoir, qui ont orienté votre goût à votre insu et vous ont imposé leurs produits.

— Vraiment!... dit Marguerite toute surprise. Et c'est la France qui impose son goût au monde entier, n'est-ce pas, en dépit des étoffes dites an-

glaises?

— C'est en France du moins que les efforts sont le plus multipliés et que tout est mis en œuvre pour trouver de l'inédit, répliqua M. Cazaveilh. Mélanges raisonnés des matières textiles, combinaisons des « armures », multiplications des dessins, recherches pour la couleur et pour les apprêts, améliorations incessantes dans les machines qui servent au tirage, au moulinage et au tissage de la soie; transformations d'outillage acceptées sans hésitation et rapidement exécutées, même au prix de grandes souffrances...

— A qui le dites-vous! s'écria Irénée en secouant la tête, et de combien d'entraves n'est pas entourée l'industrie française!... Malgré les droits élevés qui frappent ses produits à leur entrée dans certains pays, malgré les crises qui se succèdent en lui imposant de si dures épreuves, malgré les conditions économiques défavorables où la placent des mesures désastreuses édictées chez nous, elle tient son rang, notre vieille France, et sait toujours donner l'exemple aux autres!...

— Au moins en fait de soieries, reprit M. Cazaveilh. Et, pour parler en chiffres, la manufacture lyonnaise représente le quart de la production totale des soies ouvrées à la surface du globe. C'est beaucoup. Mais ce n'est pas assez. Je vou-

drais mieux, quand je songe aux causes profondes de cette supériorité. Car elle s'explique surtout par la collaboration constante de deux individualités urbaines qui sont uniques au monde, Lyon et Paris. Lyon, avec sa merveilleuse habileté technique et sa connaissance approfondie de l'emploi des matières premières; Paris, avec sa maîtrise dans tout ce qui touche aux arts décoratise et son influence décisive sur la mode. Quand on songe à la puissance de rayonnement que représente l'union de deux foyers pareils, on s'étonne moins de leur suprématie qu'on ne gémit de ne pas la voir plus triomphante encore.

— Evidemment, si notre initiative commerciale était à la hauteur de notre science technique, les résultats seraient bien plus satisfaisants, dit M. Bertoux. Nous en avons fait l'expérience à Chicago, sous vos auspices, mon cher oncle.

— C'est certain. La maladie de notre pays est de ne pas aller trouver l'acheteur étranger pour lui démontrer la supériorité du produit français. Supériorité incontestable et qu'il faut maintenir avec un soin farouche, car ce n'est jamais par le bon marché de la camelote que nous pourrons soutenir la concurrence des rivaux présents ou à venir. Laissons le bas produit aux barbares! Et pour ne parler que de la soie, fabriquons toujours plus de soie et plus belle, pour l'apporter à ceux qui peuvent la payer! Perfectionner sans cesse notre outillage, multiplier les écoles d'art, développer la production indigène des meilleurs cocons, voilà la vérité. Je rêve à cet égard, je caresse depuis des années un plan auquel je veux associer Jean-Charles. Je vous en ai touché un mot et j'en puis parler sans crainte devant Irénée, car souvent nous en avons causé ensemble... Le

voyage que l'enfant va entreprendre peut se rattacher à ce projet. Mais le moment n'est pas venu encore. Quand l'heure aura sonné, il recevra le signal...

- C'est pourquoi, garçon, ajouta M. Cazaveilh en se tournant vers Jean-Charles, il faudra toujours rester en communication télégraphique avec moi, en quelque point du globe que tu te trouves...
- Je serai toujours à vos ordres, mon cher oncle!
- Et, si vous réussissez, vous rendrez un fier service à la France! » dit Irénée.

CHAPITRE IV

EN PLEINE EAU

Cette visite au canut Irénée n'avait pas ouvert des horizons nouveaux seulement aux yeux de Jean-Charles et de Marguerite : elle avait démontré à M^{me} Bertoux elle-même ce que pouvaient fournir d'enseignements précieux de telles leçons de choses, prises à l'atelier ; elle lui expliquait pourquoi l'oncle Cazaveilh trouvait si nécessaire de donner pour couronnement, à l'éducation de son petit-neveu, un grand voyage d'études et de comparaisons saisies sur le vif ; elle lui faisait voir la grandeur du rôle de cet humble soldat de la civilisation qu'est un simple ouvrier en pleine possession de son art. Et, par une conséquence naturelle, elle était mieux préparée désormais à accepter la nécessité d'une séparation temporaire.

C'était bien ainsi que l'oncle Cazaveilh l'entendait, et c'est ce qui lui avait fait désirer d'amener à Lyon la famille entière. Pendant les quatre ou cinq jours qui suivirent, il ne perdit pas une occasion de plaider sa thèse et de l'imposer peu à peu, par les conclusions mêmes qui se dégageaient des faits. Car les après-midi étaient bien employés. On visitait tour à tour les manufactures, les musées, les usines, les écoles professionnelles. On ins-

pectait les monuments, les promenades, le superbe hôtel de ville, la colline fameuse qui fut tour à tour le Forum Trajani, le Forum vetus, puis le Fort vieil et par corruptions successives le Fourvières de nos jours, et l'Antiquaille, cet hospice de fous, au nom singulier, qui s'élève sur les ruines du palais où naquirent Claude et Germanicus; ou bien on allait voir marcher les colossales turbines de la grande usine qui capte le courant du Rhône impétueux, pour le transformer en force électrique et l'envoyer, subdivisé à l'infini, porter le mouvement, la chaleur et la lumière aux plus petits ateliers comme aux plus vastes. Et chacune de ces choses était prétexte à un curieux retour historique ou à un développement instructif sur la physiologie de l'industrie et du commerce humains.

M^{me} Bertoux sentait son intelligence s'ouvrir à mille notions qui lui étaient restées fermées jusqu'à ce jour. De même qu'à Chicago elle s'était promptement laissé gagner à des idées toutes neuves en matière d'éducation, ici elle se rendait compte qu'un jeune homme ne peut plus aujourd'hui choisir sa carrière, en connaissance de cause, sans avoir vu de près les mœurs et les institutions des peuples étrangers, pour embrasser d'un coup d'œil d'ensemble ce monde terrestre qui s'offre à son activité.

Elle cédait donc peu à peu et, avec sa loyauté coutumière, s'avouait convertie. Oui, elle le reconnaissait utile et elle le voulait bien : Jean-Charles partirait et il partirait seul pour ce terrible voyage. Sur un dernier point elle demeurait irréductible : que ce ne fût pas sans ressources liquides et sans crédit assuré partout où il passerait!

Il fallut bien lui concéder ce point et trouver un terrain de conciliation. L'oncle Cazaveilh restait fidèle à son idée et Jean-Charles aussi. Le garçon devait gagner sa vie lui-même, en tous pays. Mais rien ne s'opposait à ce qu'il pût à l'occasion, et en cas d'urgente nécessité, compter sur les banques locales pour lesquelles il serait muni de lettres de crédit.

Les choses, ainsi convenues, furent aisément arrangées. Les banques lyonnaises ont des correspondants en tous lieux. Jean-Charles en reçut la liste avec les documents nécessaires pour pouvoir en toute sécurité s'adresser à eux, s'il était utile.

Ce point acquis, la bonne mère se sentit plus rassurée. Pourtant, il lui restait un scrupule douloureux. On osait parler de faire partir l'enfant en troisième classe! Cela lui semblait barbare et humiliant. Elle se refusait à le voir, et prétendait pourtant embrasser son fils bien-aimé, sur le quai de la gare...

On transigea encore. Jean-Charles aurait un billet de première classe de Lyon à Marseille, après quoi il se comporterait à sa guise et selon ses moyens pécuniaires. Mais l'oncle insistait positivement pour que ses moyens fussent réduits au strict nécessaire, et quant à Jean-Charles lui-

même, il disait :

« Pas un centime! Est-ce que je ne trouverai pas, à Marseille, dix façons pour une de gagner ma vie et mon passage jusqu'au Levant? »

Son père le supplia d'emporter au moins dix louis pour ses premiers frais. Il ne voulut en garder qu'un et remit secrètement le surplus à l'oncle Cazaveilh.

Autre sujet de chagrin : il ne voulait pas de bagages! La théorie avunculaire n'était-elle pas opposée à tous les impedimenta? Un « compagnon du tour du globe » devait tout au plus, comme jadis les compagnons du tour de France, emporter un peu de linge de rechange noué dans un mouchoir à carreaux!

« Maman, je vous fais grâce du mouchoir à carreaux! disait-il noblement. Mais point de malle!...»

Il fallut bien pourtant accepter une valise. Et quelle valise! La pauvre M^{me} Bertoux avait choisi la plus vaste qu'il fût possible de se procurer. Une sorte de malle portative, à deux compartiments, où elle entassa, de complicité avec Marguerite, tout ce qui lui semblait indispensable en voyage.

« A droite, mon chéri, expliquait-elle, j'ai mis les chemises de jour; dessous, les chemises de flanelle et les chemises de nuit; les mouchoirs dans ce coin et les chaussettes dans l'autre...; à gauche, ton costume gris et tes vêtements du soir... Tu sais qu'à bord on organise souvent un concert ou une sauterie... Des souliers fins, une casquette de drap... Dans la poche du milieu quelques cachets de quinine, un flacon d'antipyrine, un gargarisme sec, un pot d'opiat pour les dents, de l'eau de Cologne, tes brosses et peignes...

— Toute une pharmacie, avec une boutique de parfumeur! Mais, chère maman, c'est inutile!... Je me porte fort bien et l'on trouve partout de la quinine, du savon et des brosses!... Quant aux vêtements du soir, vous pensez bien que je vais leur dire adieu, en voyage, et les vêtements de jour, il n'y a rien de plus facile que de les acheter

dans la première ville venue!...

— Mais cela te ruinera!...

— Pas plus que de pareils excédents de bagages, sans parler des formalités de douane!... Je vous en prie, petite mère, laissez-moi faire mon paquet moi-même...

— Non. C'est une affaire entendue : tu emporteras cela... Dans cette couverture, j'ai roulé ton pardessus, avec ta canne et ton parapluie.

- Un parapluie!... à quoi bon?...

— A quoi bon un parapluie?... Crois-tu donc qu'il ne pleuvra jamais?

- S'il pleut, je recevrai la pluie. Je ne suis pas

en sucre et je ne fondrai pas... »

Au milieu de ces débats intestins, l'heure du départ arriva. Jean-Charles finit par emporter tout ce que voulait sa mère ; l'omnibus de l'hôtel transporta la famille à la gare et, après de tendres adieux, le voyageur se vit confortablement installé, avec la glorieuse valise, dans un wagon flambant neuf.

- « Mon chéri, ne fais pas d'imprudences, songe toujours à mon chagrin et reviens-moi bien vite, disait sa mère en larmes.
- Cher frère, je compte sur ta promesse : un mot chaque jour à la poste, ne fût-ce qu'un mot!...
- Mon enfant, je ne comprends pas comment j'ai pu me décider à ce départ! murmurait M. Bertoux.
- Tu n'oublies pas, garçon, que tu dois me communiquer télégraphiquement tous tes changements d'adresse et, au premier signe, accourir à mon appel, répétait l'oncle Cazaveilh, plus ému, lui aussi, qu'il ne voulait le montrer.

— C'est dit, mon oncle!... Adieu, maman!... adieu, Margot!... adieu, cher père!... adieu

tous!... »

Le sifflet retentit et le train s'ébranla... Penché à la portière, Jean-Charles échangea des tendresses et des signaux avec les siens jusqu'au mo-

ment où il les perdit de vue.

En dépit de son stoïcisme, il ne quittait pas sans stupeur et sans peine ceux qu'il aimait. Une sorte de nuage humide montait à ses yeux.

Il porta machinalement la main à la poche de sa veste, pour prendre son mouchoir, et ramena une liasse de papiers soyeux qu'il n'y savait pas.

Des billets de banque, glissés là par M^{me} Ber-

toux à la dernière minute.

« Chère maman, elle ne peut pas se faire à l'idée de me voir voyager sans argent! » dit-il à demivoix, dans la surprise que lui causait la trouvaille.

Et, presque aussitôt, levant les yeux, il s'aperçut qu'il n'était pas seul. Deux voyageurs, assis face à face, le considéraient avec curiosité.

« L'argent est le meilleur des passeports, en

tout pays!... » dit l'un d'eux en riant.

Jean-Charles ne songea pas à s'étonner de la remarque; il crut même qu'il ne devait pas la laisser sans réponse et qu'il convenait d'expliquer son monologue. En deux mots, il conta donc qu'il croyait partir sans le sou, par principe : d'où l'étonnement qu'il venait d'éprouver à se trouver nanti de fonds par la sollicitude maternelle.

Les deux étrangers semblent vivement intéressés et même frappés d'admiration par l'idée qu'un jeune homme doit savoir se tirer d'affaire, en tout lieu, par son travail personnel. Ils s'extasient sur un si beau principe, déclarent qu'un « homme du monde » ne doit jamais, en effet, être embarrassé en aucune circonstance, et qu'on est bien fort, dans la vie, avec une règle pareille.

Cependant, la nuit tombe. Le train marche à toute vapeur, grondant dans l'obscurité comme un

monstre mythologique. Il ne s'arrêtera pas avant deux heures. La lampe est allumée. Dehors on entrevoit, défilant dans la brume du soir, des fantômes d'arbres, fantômes de villes, fantômes de rivières réfléchissant la lumière des quais dans leurs eaux noires. Les voyageurs, confortablement roulés dans leurs couvertures, ont exhibé une lanterne de poche, un paquet de cartes et entamé une partie d'écarté. Obligeamment, ils offrent à Jean-Charles de se joindre à eux, assurant que ce jeu est très facile et très amusant. Mais celui-ci se rappelle à temps qu'il a promis à sa mère de ne jamais toucher une carte, et il décline l'offre. Néanmoins, il se rapproche et suit des yeux, non sans intérêt, la marche de la partie.

Il est frappé de la dextérité avec laquelle les deux « hommes du monde » manient les cartes; elles volent, entre leurs doigts, littéralement et il est encore plus surpris de l'égalité des chances à ce jeu : à peine l'un des deux joueurs a-t-il perdu une partie que l'autre perd le coup suivant... et Jean-Charles ne peut s'empêcher de faire la réflexion qu'à ce compte, ce n'est guère la peine de

jouer ...

« Aussi est-ce plutôt pour le plaisir que pour le gain... fait l'un d'eux d'un air détaché. Voyons, ne voulez-vous pas essayer?...

- Je vous remercie. Je vous ai déjà expliqué

que j'ai donné ma parole de ne pas jouer.

— Fort bien alors, un petit verre à notre santé?... Vous ne pouvez pas refuser cela... » ajoute l'aimable compagnon en tirant de la poche de son ulster jaune un flacon couvert d'osier et nanti d'une coupe en nickel. Jean-Charles a bien envie de décliner cette offre, mais il craint de désobliger des gens si aimables et accepte de trem-

per ses lèvres dans la coupe. Mais la liqueur est si forte qu'il a peine à en avaler une gorgée. Après lui, cependant, les deux autres ingurgitent cha-

cun une rasade et se remettent à jouer.

La quantité minime d'eau-de-vie qu'il a avalée appesantit de sommeil les paupières de Jean-Charles; malgré lui il s'assoupit et, tandis que sa tête ballotte contre le dossier du wagon, il a la singulière impression qu'on se penche avec sollicitude au-dessus de sa tête, qu'on tient sous ses narines un mouchoir... pourquoi donc?... dans quel but?... l'étrange odeur, sucrée, fadasse!... Jean-Charles la reconnaît vaguement... il l'a sentie une fois... chez le dentiste... on dirait... oui, on dirait du chlo...ro...for...me...

Il fait un effort pour repousser le mouchoir, mais il retombe et s'endort profondément, pesamment, comme il n'a jamais dormi jusqu'à ce

jour...

Le soleil brille lorsqu'il se réveille, et il est seul

dans le wagon.

Bien seul, car tout d'abord il s'aperçoit de la disparition de sa valise... Elle était là à côté de lui, sur les coussins, et même il s'y était appuyé pour dormir... Serait-elle tombée?... Il regarde sous les sièges — rien; il lève les yeux sur le filet: pas davantage... Et le souvenir de l'incident du mouchoir lui revenant tout à coup, il comprend! Ses compagnons étaient deux escrocs qui l'ont dévalisé après l'avoir endormi... La pauvre valise, préparée avec tant de soin par maman et Marguerite!... Ses jolis mouchoirs, son linge fleurant l'iris, ses brosses d'ivoire, ses peignes, son eau de Cologne, tout cela parti, emporté par ces bandits!... Lui ont-ils laissé quelques espèces, au moins?... Il se fouille vivement et s'aperçoit que

les billets de banque ont disparu, ainsi que le portefeuille contenant les adresses de maisons de banque étrangères!...

Pour le coup, le voilà bien réduit à ses propres

ressources...

Mais n'est-ce pas justement ce qu'il souhaitait? Et Jean-Charles ne peut s'empêcher de rire en pensant que le hasard et sa propre sottise ont déjoué les plans de ses bons parents et qu'il sera réellement forcé de se tirer d'affaire tout seul; car il se promet à lui-même de ne pas raconter sa mésaventure dans ses lettres, afin d'avoir tout le mérite de son entreprise : sans cela on se hâterait de lui envoyer des fonds; ce mot lui rappelle le plus grand des deux escogriffes, et malgré lui il rit encore en se rappelant l'air de componction avec lequel il lui proposait une petite partie!... Ah! les gaillards! voilà donc leurs procédés!... Si jamais il les repince, par exemple!... Mais ils ont eu soin de descendre à la première station, le voyant dûment endormi, et bien fin qui retrouverait leurs traces!... Heureusement ils ont eu la conscience de lui laisser son billet, passé dans le ruban de son chapeau, et, à force de retourner ses poches, il y découvre une pièce d'or, le louis unique... de quoi ne pas mourir de faim en arrivant à Marseille ...

Le train entre en gare, Jean-Charles saute sur le quai et se voit, selon le précepte de l'oncle Cazaveilh, libre de sortir fièrement, les mains dans

ses poches, narguant octroi et cochers.

Le voyageur descend à travers la ville, qu'il trouve curieuse et charmante, parcourt la fameuse Canebière, presque orientale avec ses bazars, ses cafés débordant de monde, ses vendeurs de tapis nègres et arabes, son café Maure, dont Jean-

Charles ne peut résister au désir de déguster une tasse et qu'il juge beaucoup trop sucré, ses marchandes de poissons, de pastèques, de fruits, s'écroulant de tous côtés en amoncellements pittoresques. Sans vergogne, il déjeune sur le vieux port d'une poignée de clovisses, d'une moitié de melon d'eau et d'un quignon de pain, le tout pour la somme de quatre ou cinq sols. Émerveillé du bon marché de la vie dans la vieille cité phocéenne, il descend en flânant vers la Joliette, amusé de l'exubérance méridionale de cette population rieuse et bavarde. Il regarde avec curiosité les robustes commères qui, debout, les poings sur les hanches au milieu de leurs paniers de poissons et de fruits, interpellent sans façon la pratique : « Té! mon petit, tu es gentil, toi!... Et achètemoi, voir!... » Il leur trouve un profil de médaille romaine, approuve les larges anneaux d'or qui se balancent à leurs oreilles, faisant ressortir le ton ambré de leurs faces énergiques ; il remarque qu'elles portent des jupons fort courts et ont les pieds nus dans des souliers à talons légèrement éculés; il juge encore qu'elles se ressemblent toutes, le nez court, les dents admirables, le menton un peu lourd, et que leurs yeux noirs sont scintillants, mais sans profondeur. Après avoir dûment flané sur les deux ports, l'ancien et le nouveau, il grimpe la pente escarpée qui conduit à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, sentinelle blanche dominant la ville.

L'admirable panorama!... Devant lui, à perte de vue, la mer étincelante et bleue paraît convier les voyageurs à partir au plus vite; à ses pieds la ville, avec le délicieux ton d'amadou de ses vieilles murailles et l'exquise couleur d'un rose éteint que le temps donne aux toits de brique; çà et là un

pan de mur fraîchement crépi éclate comme une fanfare dans la symphonie assourdie des tons roux; cette ancienne cité semble rôtie, calcinée par les siècles de soleil et de temps radieux qui ont passé sur elle, et les collines crayeuses, l'azur profond de la mer, le bleu de pastel du ciel font une gamme d'une douceur, d'une légèreté féeriques.

Une forêt de mâts marquait l'emplacement des deux ports, et Jean-Charles ne tarda pas à fixer son attention sur un magnifique transatlantique, se dessinant sous ses yeux grand comme un modèle de musée, à cette distance, et manifestement en

train de mettre sous vapeur.

« Voilà mon affaire! se dit-il soudain en sautant sur ses pieds et en s'arrachant à la contemplation de toute cette beauté. Il faut que je trouve moyen de me faire engager à un titre quelconque sur ce paquebot et que je parvienne ainsi, non seulement à effectuer mon passage pour rien, mais encore à me faire payer mes services!... »

Sans perdre une seconde, il quitte son observatoire, et descendant la pente beaucoup plus vite qu'il ne l'avait montée (symbole de ce qui arrive trop souvent dans l'existence humaine), il atteint le port sans encombre. Franchissant la passerelle qui aboutit au *Dupleix*, il se présente au second du navire et lui expose sa requête : n'aurait-il point, d'aventure, besoin d'un chauffeur?...

« Té! vous tombez à pic, mon petit... justement il m'en manque un... et nous dérapons dans trois minutes!...

- Où allons-nous?

- A Alexandrie d'Égypte. »

CHAPITRE V

DE MARSEILLE A ALEXANDRIE D'ÉGYPTE

Jean-Charles Bertoux à sa sœur.

Alexandrie.

Ma chère Marguerite, j'ai reçu en débarquant vos télégrammes, m'assurant que tout va bien dans la chère maison. Par bonheur, vous n'avez pas jugé à propos les uns ou les autres d'employer la langue nègre pour me dire ce que j'ai le plus à cœur d'entendre en détail, à savoir : que vous êtes tous heureux, dispos, joyeux même, en dépit d'une séparation qui n'aura qu'un temps et qui n'a pas été résolue sans de bons motifs. La dépêche de maman, en particulier, m'a été un véritable réconfort. Elle me dit qu'elle a accepté moralement l'idée d'une entreprise qui ne lui avait causé d'abord que craintes et répugnances ; qu'elle n'en veut voir désormais que les beaux côtés. Et elle m'encourage à marcher hardiment, sans me laisser décourager par le tourment de penser qu'une famille larmoyante s'alarme et se chagrine à chacun des pas que je fais dans l'inconnu.

Chère mère! Y en a-t-il sur terre une plus brave et généreuse? Je veux conserver toujours, comme un talisman, ce papier bleu qui la réfléchit tout entière ; et je veux faire comme elle dit : regarder résolument le beau côté des choses et fermer la porte aux mille soucis qui viennent vous assaillir aussitôt qu'on a mis la terre et la mer entre soi et tout ce qu'on aime. Ne négligeons pas cependant de câbler toutes les fois que ce sera possible. La belle invention que le télégraphe! On ne s'émerveille pas assez de ce miracle permanent qui abolit le temps, l'espace, l'incertitude, les obstacles... Est-ce là ce qu'on appelle la banqueroute de la science? Je n'en revenais pas tout à l'heure de penser que ces chères lignes avaient été dictées il y a à peine quelques heures. Il me semblait déjà que ces cinq jours de vie nouvelle avaient mis entre nous une éternité! C'est qu'aussi ils ont été assez remplis, et, contrairement à l'opinion courante, j'ai toujours trouvé que ce ne sont pas les jours uniformes qui paraissent plus longs que les autres, mais bien au contraire ceux qui sont riches en impressions inédites ou en expériences inattendues.

Ma traversée n'a pas été tout unie. J'avais résolu, sans attendre, de mettre à exécution dès le premier pas l'idée géniale du cher oncle, et au lieu de voyager, selon son expression, « comme un infirme, en me croisant les pattes », j'ai été tout de go proposer au capitaine du Dupleix mes services comme chauffeur. Les astres étaient propices; il se trouvait justement qu'un des hommes manquait à l'appel, et, après m'avoir examiné et interrogé à sa satisfaction, le commandant Fragonard m'a admis dans son équipage à la solde de quarante francs pour la traversée, plus la nourriture et l'entretien : c'était fastueux. Je tope là, et me rends sans tarder où mes fonctions m'ap-

pellent, montrant, j'ose le dire, que je sais de quoi je me mêle, et que je ne boude pas devant l'ouvrage. Je n'avais négligé qu'un point; on ne pense pas à tout! Je n'avais pas songé à la question du costume : j'étais vêtu (fort simplement) du complet de cheviotte bleue que tu connais ; le bourgeron d'ordonnance, la livrée du travail, me faisait défaut. Fatale erreur! mes compagnons de chauffe ne me l'ont pas pardonnée. Non qu'ils m'aient témoigné la moindre hostilité, mais ils ne me traitaient pas en égal : dès lors ma petite expérience demeurait incomplète. Car le but de mon expédition, n'est-ce pas? c'est de ramasser, comme on dit aujourd'hui, des « documents humains » ; de voir, de comprendre par l'expérience personnelle la nature et la raison des choses ; de m'informer par la pratique de ce qu'est réellement la condition du travailleur et comment elle pourrait devenir le partage de tous; de pouvoir enfin dire un jour avec Térence : Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. (A une savante comme toi j'aurais dû parler latin.)

Depuis que nous connaissons le cher oncle Cazaveilh, ne t'est-il pas venu parfois en pensée que

cette formule le peint tout entier?

Quoi qu'il en soit, ce malheureux appareil bourgeois m'a mis tout d'abord en suspicion auprès de mes camarades, et aucun effort, aucune preuve de bonne volonté n'a pu les faire démordre de l'idée que je travaillais « pour de rire », et que, par conséquent, mon ouvrage ne comptait pas. Ils ne refusaient nullement, au surplus, d'accepter la « goutte », si je leur offrais ce rafraîchissement pour faire tolérer ma présence, et leurs intentions étaient certainement amicales; je pouvais même

discerner, à l'occasion, comme une tentative de me prendre la pelle des mains et de la manier à ma place, ce qui d'ailleurs avait le don de m'échauffer la bile. Est-ce que je me montrais, par hasard, incapable? Et aucun d'eux avait-il le droit de me supposer feignant? N'empêche qu'ils ont refusé jusqu'au bout de me prendre au sérieux. Un sourire goguenard, un branlement de tête sagace, un haussement d'épaules sceptique, me donnaient à entendre qu'ils n'étaient pas dupes. J'ai entendu une fois le chef d'équipe, un vieux tout tanné, qui devrait pourtant, à son âge, savoir reconnaître et apprécier la bonne volonté, remarquer d'un air profond, après m'avoir observé quelques instants:

« Pour de la bonne ouvrage, c'est de la bonne ouvrage! Mais tout ça, au fond, c'est de la frime! On ne me met pas dedans, moi! Savoir ce qu'il

vient faire ici, ce jeune freluquet?... »

C'est agaçant, n'est-ce pas?... Enfin, je me rat-

traperai...

Mais croirais-tu que, de la chambre de chauffe, la curiosité, sinon la méfiance, a fait voyage, a pénétré dans les diverses parties du steamer, et que bientôt les premières, aussi bien que les secondes et les troisièmes classes, se sont demandé avec anxiété:

« Que peut bien être ce gentleman-chauffeur? Quel peut bien être son but en venant faire ici

ce métier? »

Insoluble énigme! Eh! mon Dieu, c'est bien simple : je viens apprendre, mettre la main à la pâte, tâcher de me rendre capable de vous aider et de m'aider moi-même, s'il en était besoin ; de donner, le cas échéant, un coup d'épaule pour notre salut commun.

Mais des explications aussi plates et aussi banales ne sont pas pour plaire à la foule. Cent histoires à dormir debout, improvisées en un rien de temps sur votre serviteur, sont venues varier la monotonie de la traversée. Celle qui a été accueillie avec le plus de faveur me fait le héros d'un pari aventureux. Fils d'une maison opulente et las du luxe héréditaire, j'aurais gagé, comme certain jeune Américain dont l'aventure fit du bruit il y a quelques années, de faire le tour du monde sans un sou. Je ne suis pas d'une maison opulente et je n'ai rien parié du tout; mais enfin il y a un peu de vrai dans la supposition, et je n'aurais eu rien à y redire, si l'oisiveté des passagers s'était contentée de bavardages, sans en venir aux voies de fait. Peu à peu je me sentais passer au rang de bête curieuse. Je ne pouvais monter dans l'entrepont sans me heurter à quelque badaud qui voulait me dévisager, et, sitôt que je prenais une pelletée de houille pour la jeter dans le foyer, je voyais poindre de toutes parts des têtes avides de regarder ce spectacle surprenant. On se disputait les places, quoi!

La chose a failli devenir tragique.

J'étais justement en train de remplir la fournaise, tâchant d'oublier les vingt paires d'yeux qui suivaient chacun de mes mouvements, quand j'entends au-dessus de ma tête une vive altercation:

« Laisse donc un peu de place aux autres pour regarder, toi!...

— C'est ma place. Je la garde depuis un quart d'heure.

— Tu as assez vu, alors...

— Non!... Je n'ai pas assez vu.

- Veux-tu bien te pousser?

— Je ne veux pas! Je ne veux pas!... C'est ma place... »

Un bruit de lutte et soudain, par-dessus la balustrade, une forme fluette passe, vient tomber en

plein brasier...

Je frissonne encore d'y penser. Toutes les mains se tendent, nous arrachons l'enfant à une mort affreuse (c'était un garçonnet d'une dizaine d'années), mais non sans quelques brûlures. Aucune, heureusement, n'avait atteint le visage, et, grâce à l'acide picrique, le médecin du bord a pu conjurer dans une bonne mesure les terribles effets du feu.

Le triple résultat de cet incident a été : 1° de me faire connaître Lanfranchi, le père du petit brûlé, une figure intéressante ; 2° de détourner sur lui pour un temps l'attention qui s'attachait à ma modeste personne ; 3° de l'y ramener avec une fureur redoublée.

Je vais te conter comment.

Au premier bruit de l'accident, un pauvre homme s'était précipité tout en larmes, suivi d'une femme échevelée et d'une tumultueuse marmaille, également dépeignée et gémissante. Toute la bande avait la peau brune, les yeux de charbon dans l'orbite profonde, le visage carré, les grands traits réguliers de la race italienne. C'était la famille Lanfranchi — douze personnes, ni plus ni moins - qui, roulée pêle-mêle sur le pont dans quelques misérables couvertures, émigrait de Marseille à Alexandrie, avec l'espoir sans doute chimérique de trouver le sort plus favorable sous d'autres cieux. Car il était aisé de le voir dès le premier coup d'œil, si ces pauvres gens étaient misérables, la faute en était à leur être même qu'ils emportaient avec eux, qu'ils retrouveraient à Alexandrie aussi bien que dans la cité phocéenne : la pauvre mère, désordonnée, incohérente, faisait plus de bruit que de besogne, et d'ailleurs écrasée par cette innombrable couvée ; le père, rêveur, absent, dépourvu d'esprit pratique, l'œil fixé sur quelque chimère, incapable même de surveiller ses mioches, ainsi que le lui reprochait copieusement la signora Violenta, tandis que nous pansions les blessures du jeune Tancrède.

Tous ces cris, au surplus, ne paraissaient pas l'atteindre. Absorbé et douloureux, le chef de famille n'y prêtait pas plus d'attention qu'au bourdonnement d'une mouche, sachant bien, sans doute, que la brave femme n'avait nulle intention de l'offenser, et philosophiquement résigné de longue date — la chose sautait aux yeux — à laisser passer la bourrasque sans y répondre autrement que par le silence. J'eus bientôt la preuve, en effet, qu'en dépit des reproches dont elle l'accablait, personne plus que M^{me} Lanfranchi ne faisait cas de la valeur de son mari.

Quelqu'un parmi les assistants s'étant avisé de faire chorus avec elle, de reprocher au père son manque de surveillance comme une négligence criminelle, le torrent tourna brusquement, et l'officieux personnage, criblé d'invectives et même un peu menacé de se voir arracher les yeux, fut obligé de quitter la place assez ignominieusement.

« Eh, va donc! répétait la femme en grondant; eh, va donc! Il n'y en a pas un ici — non, il n'y en a pas un qui soit capable de dénouer les cordons de ses souliers!... »

J'examinai avec intérêt l'objet de cette hyperbolique louange : le signor Lanfranchi n'était pas une figure ordinaire. Le front énorme et très noble, l'œil profond, étonnamment brillant, la bouche triste, découragée, mais sans aucune amertume, toute la tête pâle, ascétique, révélait l'enthousiaste, le chercheur, peut-être le chercheur d'élite; mais la pauvreté de son vêtement disait assez que, quoi qu'il cherchât, il n'avait pas en-

core trouvé la pierre philosophale.

Ses mains surtout attirèrent mon attention; longues, souples, diaphanes, extrêmement belles de forme, je leur trouvai une qualité singulière : elles paraissaient animées d'une vie propre, presque douées de pensée; et tout en causant avec ces pauvres gens, et tâchant de mon mieux de les réconforter (tous les autres s'étant retirés, j'étais demeuré seul avec eux), je ne pouvais m'empêcher de faire des conjectures sur ces mains, pensant que de tels instruments avaient sûrement été formés pour faire œuvre délicate et supérieure.

« Vous regardez ses mains! s'écria la signora Violenta qui, ayant réussi à apaiser son dernier né, se trouvait plus libre de promener autour d'elle un regard noir et flamboyant; elles vous frappent, n'est-ce pas? Bien, vous pouvez les regarder! Il n'y en a pas une autre paire pareille dans le monde! Il y en a eu peut-être, mais il

n'y en a pas à cette heure, je l'affirme! »

Puis, vovant mon air surpris, elle ajouta, so-

lennelle:

« Mon mari est Sigismondo Lanfranchi lui-

C'était, je regrette de le dire, la première fois que j'entendais ce nom ; la femme, qui avait attendu de la surprise, de l'admiration peut-être, ne fut pas longue à découvrir, en dépit d'un « ah! » poli, qu'il ne me disait rien. Instantanément elle passa du ton solennel à celui du plus amer désespoir.

« Voilà!... Voilà la vie!... Voilà la gloire!...

Ayez du talent!... Ayez du génie!... Passez une vie entière à poursuivre un idéal de perfection!... Mettez votre femme sur la paille!... Laissez brûler vos enfants!... Sacrifiez tout pour faire des chefs-d'œuvre!... Et voilà votre récompense. Le monde ne connaît même pas votre nom!... Oh! sort misérable!... sort cruel!... sort ennemi!... »

Et mêlant l'italien au français, brandissant le bébé d'une main, de l'autre s'arrachant les cheveux, elle maudissait sa destinée, allant et venant

sur le pont comme une ménade.

« Laissez-la dire! fit Lanfranchi, voyant ma stupeur, ça lui fait du bien, et ça ne fait de mal à personne!... »

Un sourire très doux et très spirituel était venu

éclairer son visage triste.

- « Si vous ignorez mon nom, il n'y a rien là de surprenant, ajouta-t-il d'un ton de courtoisie qui jurait avec ses vêtements délabrés. Je ne suis pas le phénix que ma pauvre femme imagine... Si le monde me laisse dans l'obscurité, c'est que j'ai failli sans doute à atteindre cet idéal de perfection dont elle parle et que je poursuis depuis tant d'années.
- Failli! répéta-t-elle avec un redoublement d'indignation qui se tourna cette fois sur son mari. Failli! C'est lui qui ose prononcer ce mot odieux! Le voilà tout entier, monsieur! Un homme que le ciel a doué de génie oui, de génie! et qui n'a pas d'orgueil! Qui se laisse piétiner, maltraiter! Qui ne lutte pas pour garder la place qui lui revient de droit! Que dis-je? Qui se laisse détrousser par de vils intrigants! Qui subit patiemment qu'on lui vole sa gloire, et puis s'en vient dire comme un mouton que peut-être il a failli! Oh! misère de moi!... »

Nouvelles objurgations; nouvelles poignées de cheveux arrachées. Lorsque le calme fut rétabli, je tâchai de découvrir diplomatiquement quelle était la nature de ce génie méconnu, et je fus informé que le signor Lanfranchi était luthier de profession et avait produit son chef-d'œuvre à la

grande exposition de Chicago.

Ceci rafraîchit à l'instant ma mémoire; je me rappelai avoir lu, à l'époque de cette exposition, un article intéressant dans le New-York Herald qui célébrait l'extraordinaire mérite de certain luthier dont le merveilleux violon était digne, disait-on, de rivaliser avec ceux du célèbre Stradivarius. « Aucun de ces anciens maîtres à la fois ouvriers et artisans qui illustrèrent autrefois l'Italie, disait l'article, ne produisit jamais instrument plus sonore et plus puissant, plus grave et plus insinuant, plus maniable et plus docile... »

Je me hâtai de réparer ma méprise et de citer au couple malheureux les souvenirs qui me reve-

naient un à un.

Le journaliste s'étendait sur la perfection absolue de ce violon, parlait de la surprise des connaisseurs, du ravissement des experts; Lanfranchi et sa femme écoutaient avidement. Mais soudain mes souvenirs se précisèrent et, me rappelant que non seulement le critique musical ne nommait pas mon homme, mais encore qu'il lui contestait l'authenticité de son œuvre, je m'arrêtai, craignant de toucher à une plaie vive.

. « Ah! vous aurez beau vous taire! s'écria la dame avec pétulance : si vous croyez que nous ne savons pas le reste!... On a traîné mon pauvre mari dans la boue!... On a prétendu que l'instrument n'était pas de lui!... qu'il n'y avait point, de nos jours, de luthier capable d'en construire

un pareil... que, par conséquent, il avait agi frauduleusement; exposé non pas son propre ouvrage, mais celui de quelque ancien maître luthier!... Et, sous ce mauvais prétexte, on lui en a donné un prix dérisoire! Et il est tombé màlade, le pauvre, et tout l'argent y a passé! Mais cela ne serait rien... Ce qui le désole, ce qui nous ronge, c'est de le voir méconnu, tenu exprès dans l'ombre par des compétiteurs jaloux... Car ceux-là ne s'y trompent pas, allez!... Ils savent bien que les instruments qu'ils achètent pour un morceau de pain et revendent comme des Giuseppe-Antonio Garnerius, ou même comme des Stradivarius, sont bel et bien des Lanfranchi! Mais allez lutter avec ces aigrefins... Et d'ailleurs, je l'ai toujours dit, Lanfranchi manque de caractère; il n'a pas pour deux sous de méchanceté. C'est là ce qui fait notre malheur!... »

Vivement touché par cette triste histoire, je leur marquai la sympathie que j'éprouvais, et, voyant que j'étais réellement intéressé, ils se répandirent en détails. La femme racontait avec volubilité les débuts de son mari. Sa jeunesse studieuse, sa vocation irrésistible, son goût passionné pour les choses belles, l'acuité de son ouïe musicale. Né à Crémone, le berceau de son art, il avait ambitionné, tout enfant, d'égaler les anciens maîtres luthiers, essayé ses petites mains à construire des instruments musicaux. Mais une malchance

l'avait poursuivi partout.

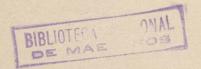
D'abord l'opposition de sa famille, qui voulait à tout prix le voir employé du gouvernement, puis l'incrédulité ou la mauvaise foi de ses contemporains.

« Et si vous saviez, monsieur, disait-elle, les larmes aux yeux, comme il est patient, conscien-

DE MAESTAGS



SOUDAIN, PAR-DESSUS LA BALUSTRADE, UNE FORME FLUETTE PASSE, VIENT TOMBER EN PLEIN BRASIER (P. 63).



cieux!... Comme le travail de ses mains est toujours irréprochable... Il erre parfois des semaines, des mois entiers, furetant dans les fermes, les vieilles maisons abandonnées, suivant toutes les ventes, se penchant, le crochet en main, sur des monceaux de débris, tournant, fouillant jusqu'à ce qu'il ait trouvé le morceau de bois ou de métal dont les virtuoses tireront plus tard des accents divins... Et nous, cependant, nous mourons de misère!...»

Tu peux croire, ma chère Marguerite, que je n'entendis pas le récit d'une pareille infortune sans en être remué jusqu'au fond de l'âme. Tandis que la pauvre femme parlait, diminuant ses chagrins à les raconter, un projet s'ébauchait dans ma tête. Elle avait répondu à une question de musique. Lanfranchi n'était pas un exécutant, mais tous les enfants, sauf le bébé, qui ne sait encore que brailler, tous jusqu'au jeune Italo, âgé de quatre ans seulement, marquaient des dispositions extraordinaires pour le violon et avaient de petites voix aussi justes que celles des oiseaux.

Le steamer qui nous emportait vers la côte africaine était un monde véritable : huit cents passagers au moins, sans compter le personnel, et, dans cette foule, force bourses bien garnies, certainement. Je résolus d'en faire délier les cordons au profit de mes humbles amis. Dans son pauvre bagage, Lanfranchi avait, bien entendu, plusieurs violons de diverses tailles et de sonorités variées. Je fis part aux parents de mon plan, qui était d'organiser un concert où chacun de leurs enfants jouerait sa partie vocale et instrumentale. La mère entra dans mes vues avec ardeur, les petits avec enthousiasme, le père avec plus de lenteur; mais son adhésion fut la plus efficace, puisque le seul

chef d'orchestre possible, après tout, c'était lui. Tandis qu'en un tour de main il préparait son petit monde, faisait répéter, sotto voce, les duos, les solos, les ensembles, je m'en allai parler d'abord au capitaine (un excellent homme), l'intéresser à la pauvre famille, puis, résolument, faire de la propagande parmi les passagers.

L'affaire a pris avec une vitesse prodigieuse.

Il n'y avait pas de temps à perdre d'ailleurs; nous étions déjà au troisième jour de notre traversée : un comité de dames s'est formé spontanément, qui se sont chargées d'habiller décemment les petits Lanfranchi, de payer les frais d'une estrade pour les exécutants, et surtout de dépenser sans compter leurs grâces et leurs sourires pour extorquer aux souscripteurs la plus grosse somme possible. Elles ont admirablement travaillé. Dès le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, tout était prêt. Un immense velum tendu à l'arrière du Dupleix couvrait l'espace où on avait disposé en rangs pressés tout ce que le steamer contenait de sièges volants ; car chacun s'était piqué d'honneur, et, du plus riche au plus pauvre, tous voulaient payer leur impôt à la bande de petits rossignols.

Ils étaient charmants, nos artistes juvéniles, et, lorsque le rideau s'est levé, découvrant les neuf petites têtes éveillées — l'aîné a à peine plus de douze ans — rangées en ligne comme une brochette d'oiseaux des îles, il n'y eut qu'un cri de sympathie dans l'auditoire. Cependant le luthier, sérieux et absorbé comme toujours, attendait que les battements de mains eussent cessé. Aussitôt le silence rétabli, il lève son bâton de commandement et, sans une hésitation, sans une fausse note, la petite bande entonne un chœur du Messie de

Hændel. C'était véritablement exquis. Parmi les voix de ces enfants, toutes justes et belles, il y en avait une, celle du héros de la fournaise, un enfant de dix ans, qui était une absolue merveille, s'élançant droite et hardie, avec cette sûreté d'intonation, cette fermeté d'envolée, cette pureté de cristal qui n'appartient qu'à son âge et avec laquelle le traditionnel rossignol peut seul rivaliser.

Ç'a été un enchantement général. On a bissé le chœur, on a voulu qu'ils le redisent une troisième fois. Puis, quand les petits violonistes ont fait entendre ensemble ou séparément leur naïve exécution, — naïve, mais rare de justesse et de sentiment, — on se les est passés de main en main, on les embrassait, on se les arrachait. Bref, le succès a été éclatant. Ce qui me fait le plus de plaisir au milieu de tout cela, c'est, comme me le disait la pauvre mère avec un torrent de larmes et de paroles reconnaissantes, que la famille a trouvé du coup son moyen d'existence.

Au lieu de s'arrêter à Alexandrie, comme c'était leur projet, sur l'offre d'un emploi assez mal rétribué chez un constructeur local d'instruments de musique (compatriote de Lanfranchi), ils vont organiser sérieusement le petit orchestre, voyager de ville en ville, et, si j'en crois le succès d'avanthier, ils trouveront enfin dans le joli ramage de l'intéressante couvée cette fortune que le génie du luthier n'a pu lui obtenir : rien que la séance du

Dupleix leur a valu cinq mille francs.

Tout cela était parfait, n'est-ce pas? et je me réjouis grandement du succès de notre concert. Mais, en attendant, la curiosité que j'avais eu le malheur de susciter est devenue tellement gênante, je me suis vu la proie d'un tel redoublement de questions, que j'ai été bien aise, ma foi, quand nous avons abordé à Alexandrie; et, après avoir touché ma solde et reçu une bonne poignée de main du brave commandant Fragonard, j'ai dit adieu au *Dupleix* et à son personnel avec un vrai sentiment de soulagement, me jurant bien de mieux prendre mes mesures à l'avenir pour ne pas jouer le personnage ridicule de héros de roman.

CHAPITRE VI

LA MAISON DAMIROL

Enchanté d'avoir recouvré sa liberté, enchanté de fouler de nouveau le « plancher des vaches », enchanté de toutes choses, comme il est naturel à son âge quand le ciel est bleu, le soleil éclatant, et que le monde s'ouvre tout grand devant vous, Jean-Charles, après avoir télégraphié à sa famille, se mit allègrement en devoir de visiter la ville d'Alexandrie.

Il fut étonné tout d'abord de sa splendeur, avec son port tumultueux, sa population bigarrée, ses palais, ses jardins en amphithéâtre, s'étant presque attendu à trouver toutes vives les traces du bombardement de 1882, et ne sachant guère avec quelle activité une ville commerciale peut réparer ses ruines. Mais, à l'examiner de plus près, il dut reconnaître qu'il ne rencontrerait que peu de chose à admirer. Les mosquées qu'il visita pour débuter lui semblèrent fort au-dessous de ce qu'il avait attendu : bâties en briques, blanchies à la chaux, ornées de moulures en stuc, flanquées de minarets uniformes, et toutes conçues sur le même plan monotone, il les jugea mesquines, banales, sans la moindre beauté architecturale.

Les places publiques n'étaient pour la plupart que des carrefours encombrés de marchands ambulants; les rues mal alignées et médiocrement propres; quant aux monuments modernes dont la ville pouvait s'enorgueillir, le canon anglais en a fait justice. Seule, la place Méhémet-Ali, où s'élève la statue équestre du fondateur de la dynastie régnante, lui parut assez imposante avec ses jets d'eau, ses larges trottoirs et sa double rangée de beaux acacias. C'est là que viennent aboutir les principales rues et que se concentre le commerce européen. Mais ce n'était pas, pour l'heure, de choses européennes que se souciait notre voyageur; et, après information, il se dirigea vers le Bazar oriental, où il espérait contempler le spectacle de la vie indigène avec sa couleur propre, sa physionomie mercantile, telle que les livres la lui avaient si souvent décrite. Or, les bazars d'Alexandrie ont vécu. L'air d'outre-mer a pénétré jusqu'au cœur de la ville arabe et lui a fait perdre son caractère original. Le Turc, l'Arménien, le Persan ont quitté leur échoppe ; à l'exemple des marchands européens, ils ont des « magasins », et, lorsqu'on examine l'étalage, on y voit plus souvent des objets fabriqués à l'étranger que les curiosités du pays.

Assez désappointé, en somme, après deux ou trois heures d'excursion rapide, le jeune Bertoux, constatant que la cité vivante manquait d'intérêt, résolut de se consacrer à la ville morte, de se tourner vers les ruines d'une capitale qui a vu les Pharaons, les Ptolémées, le Croissant au plus haut de leur gloire, et qui a occupé dans le monde la première place après Rome. Mais avant d'entreprendre l'examen de ces antiquités fameuses, il fallait songer au solide, c'est-à-dire s'assurer un

gagne-pain. Non que le pain lui fît défaut, littéralement. Il portait fièrement les deux louis gagnés à bord du Dupleix, à peine entamés pour payer son télégramme; mais Jean-Charles était bien le neveu de son oncle; il avait à cœur de suivre de près son modèle, et n'avait jamais oublié la réponse de l'aimable sexagénaire à M. Bertoux lui demandant son secret pour garder, comme il faisait, la force et la verdeur de la vingtième année : Vivre à dix sous par jour et les gagner à la sueur de mon front. Le collégien avait, si on se le rappelle, risqué sa protestation contre un régime spartiate qui à ses quinze ans grandissants représentait une diète voisine de la famine. Mais ses idées s'étaient modifiées depuis lors. En compagnie de M. Cazaveilh, il avait appris par la pratique combien peu suffit à l'homme pour se nourrir; il avait connu l'orgueil de se tirer d'affaire tout seul, goûté, enfin, ce pain gagné à la sueur de son front; jamais morceau ne lui parut si savoureux, et il était résolu à n'en pas toucher d'autre au courant de son voyage - réservant, bien entendu, toutes les exceptions raisonnables, ou les cas de force majeure.

Il errait donc sur les quais avec cet objectif en tête: gagner son dîner « à la force du poignet », s'offrir comme débardeur s'il ne trouvait pas mieux, lorsqu'un nom reluisant en lettres d'or au fronton d'une grande porte attira son attention:

Justin Damirol Fabrique d'allumettes.

« Tiens! Cela fait plaisir de retrouver un nom

français! il me semble que je revois un morceau de patrie! »

Puis riant de lui-même :

« Ne dirait-on pas que je suis exilé?... banni chez quelque peuplade de sauvages!... Six jours tout au juste que j'ai quitté Lyon! Trois mille kilomètres, ni plus ni moins, entre moi et les miens... Damirol!... Justin Damirol!... Qui me dit que c'est un Français après tout? C'est peut-

être un Suisse, un Levantin, que sais-je? »

Comme ses yeux se reportaient à terre, un petit paquet plié dans du papier jaune frappa ses regards. Il le ramassa machinalement, et le déroula. Le paquet contenait un médaillon de mode ancienne dont le coulant était brisé; un bijou que son propriétaire entendait donner à raccommoder sans doute. Où dénicher ce propriétaire? Le papier jaune, qui était un prospectus, débutait ainsi:

Justin Damirol (de Marseille) Fabricant d'allumettes chimiques.

« De Marseille! s'écria Jean-Charles, répondant triomphalement à ses propres objections. Qu'estce que je disais? N'avais-je pas flairé un nom français? Eh bien, puisqu'il est de Marseille, M. Damirol, allons lui demander de l'ouvrage! Le brave Fragonard m'a accepté sans broncher; pourquoi Damirol se montrerait-il plus rétif? »

Comme il explorait des yeux la longue muraille derrière laquelle s'élevaient les hautes cheminées de l'usine, cherchant l'entrée de l'administration, un panneau s'ouvrit dans la grande porte cochère et un homme d'une cinquantaine d'années, tout

court, tout rond, tout rouge, sortit de la maison, montrant un visage sur lequel une ombre de mécontentement passager semblait lutter contre une expression de bonne humeur habituelle.

« Le fabricant d'allumettes! pensa Jean-Charles en une rapide intuition ; et c'est lui qui a perdu

cet affreux bijou!... »

Avec le ton aimable qui lui était propre, il aborda l'inconnu, qui, en effet, regardait à terre attentivement.

« Pardon, monsieur ; ce petit objet que je viens de ramasser ne serait-il pas à vous, par hasard?

— A moi-même, par tout ce qu'il y a de surprenant! Ou plutôt à ma femme... Comment avezvous deviné cela?

— J'ai pensé par ce prospectus que la chose pouvait sortir de la maison Damirol, et que vous-

même vous étiez peut-être...

— Justin Damirol, pour vous servir! Vous m'ôtez là une fameuse épine du pied! Non que ce bijou ait la moindre valeur intrinsèque; mais c'est un héritage de famille; M^{mo} Damirol y tient beaucoup; M^{mo} Damirol, née de la Colombière! (Solennellement.) Ses aïeules 'l'ont porté, vous comprenez?... C'est une de ces reliques que rien ne remplace!... J'avoue que je n'envisageais pas sans appréhension le moment de confesser mon inadvertance! » finit le bonhomme d'un ton qui disait assez que l'illustre descendante des la Colombière n'était pas toujours facile à brider.

« Vous me rendez là un service signalé, jeune homme! Donnez-moi une poignée de main... Je voudrais à mon tour pouvoir vous être agréable,

ajouta-t-il d'un ton vraiment cordial.

— J'ai presque honte de vous avouer que je songeais justement à vous demander une faveur. — Une faveur? A moi? Mais parlez, parlez, monsieur!

— Je venais solliciter une place dans votre fa-

brique d'allumettes, dit Jean-Charles.

— Oh! Oh! fit l'industriel, ceci, c'est une autre affaire. On n'ent e pas dans ma fabrique comme dans un moulin... diable!... Et d'abord, à quel titre voudriez-vous de l'emploi dans la maison Damirol?

- Mais comme simple ouvrier.

- Vous savez faire des allumettes, vous?

 Non. Mais cela ne doit pas être bien difficile à apprendre.

Vous croyez ça, mon petit muscadin? fit Damirol, partagé entre la sympathie que lui inspirait la figure du jeune homme et la crainte d'être l'ob-

jet d'une mauvaise plaisanterie.

— Je me suis essayé à des choses plus difficiles, dit Jean-Charles, modestement, et il m'a semblé qu'avec de l'application toute sorte de travail manuel doit s'apprendre en peu de temps. Mais je ne veux pas vous importuner de mon insistance. Il est impossible que dans ce port si actif, si populeux, un garçon de bonne volonté ne trouve pas une besogne qui n'exige ni certificats, ni références, et qui lui fasse gagner son dîner. Je vais de ce pas...

— Son dîner! Vous avez dit : son dîner! répéta Damirol, satisfait, le saisissant par le bras, inspectant derechef la belle mine, la mise correcte, l'air de force et de santé qui faisaient de Jean-Charles une tout autre figure que celle du meurt-de-faim. Il y a là-dessous quelque mystère... une escapade d'écolier, hein?... Enfin, si vous êtes en peine pour votre dîner, vous venez de m'obliger,

et ce n'est pas un demi-louis qui...

— Excusez-moi, dit Bertoux, arrêtant d'un geste la main libérale qui allait chercher dans la poche bien garnie du marchand d'allumettes. Je n'ai besoin que de cinquante centimes pour le repas en question, mais je prétends bien les avoir gagnés!

— Qu'est-ce à dire? fit l'industriel ébahi, cinquante centimes? « Les gagner?... » Voici du nouveau!... Eh bien, savez-vous, jeune homme? Vous me plaisez!... Vous me plaisez beaucoup... « Cinquante centimes pour son dîner et les avoir gagnés!... » Vous irez loin, foi de Damirol!

— Merci pour la prédiction, dit Jean-Charles en riant; et permettez-moi de courir la réaliser.

— Jamais de la vie! fit l'autre qui le retenait toujours amicalement. D'abord vous venez de me rendre service; je suis en dette avec vous. Puis vous êtes Français; cela vaut une présentation. Voulez-vous causer un instant dans mon cabinet? Ce serait un peu fort si Justin Damirol ne trouvait pas moyen de faire gagner son dîner à un compatriote, un dîner de « cinquante centimes obtenus par un travail honnête »! répétait-il tout en précédant le jeune Bertoux. Vous avez trouvé ça tout seul, à votre âge? Eh bien, je vous félicite! Ça n'a l'air de rien, ce petit truc-là; cela me paraît tout simplement un secret de longue vie, de santé, de fortune...

— Aussi, ne suis-je pas l'auteur de cette formule, dit Jean-Charles, prenant place vis-à-vis de Damirol dans le cabinet où ils venaient d'entrer. Je la dois à un homme supérieur, qui lui-même dit l'avoir empruntée à un esprit de génie — à

Gæthe en personne.

— Ah! ah! fit Damirol, je suis enchanté de me rencontrer en sympathie avec de si hauts person nages. Eh bien, jeune homme, dites-moi votre histoire. J'ai un peu le droit de vous questionner, n'est-ce pas? puisque vous me demandez à entrer chez moi; et ma curiosité, veuillez le croire, n'a rien que d'amical. »

Sans se faire prier, le voyageur expliqua en traits généraux comment, après avoir complété ses études, il venait de partir pour faire son tour du globe, glissant discrètement sur ce que sa situation pouvait avoir d'excentrique, passant sous silence le fait d'appartenir à une famille aisée et de pouvoir, par conséquent, faire son voyage en oisif si tel avait été son goût.

Mais Damirol n'était pas pour rien de Marseille; il avait la rapidité d'intuition de ses spirituels compatriotes, et, à part quelques travers de vanité, une bonne tête sur les épaules. Malgré la singularité de sa situation, il ne prit pas pour un détraqué ce bachelier, — probablement riche, — qui entendait explorer la terre aidé de son seul courage et sans le secours d'aucun agent étranger:

« Il ne m'est pas possible, dit-il, après l'avoir écouté avec attention, de vous donner d'emblée un emploi dans mon usine. La fabrication des allumettes est chose délicate et qu'on ne doit pas aborder sans apprentissage. Mais je puis dès ce soir vous offrir une besogne à votre mesure. Mon secrétaire est malade depuis peu, et, comme je ne sais pas l'anglais, ma correspondance avec les Etats-Unis demeure en souffrance. Voulez-vous vous charger de la mettre à jour et accepter pour ce travail la somme de cent francs? C'est ce qu'il vaut. Vous ne tenez pas, j'imagine, à ce que votre tâche quotidienne ne vous rapporte que cinquante centimes? ajouta-t-il en souriant finement.

- Pas le moins du monde, dit Jean-Charles,

souriant à son tour de se voir démasqué. C'est vrai, strictement, je n'aurais pas besoin de travailler pour accomplir mon voyage. C'est de mon plein gré que je néglige de faire appel à la bourse paternelle; mais je ne pousse pas le détachement jusqu'à refuser un prix raisonnable pour ma peine. J'accepte volontiers le travail que vous m'offrez, car je connais un peu de correspondance commerciale, et c'est justement aux États-Unis que je l'ai apprise. Je vous remercie pour la munificente rémunération que vous m'indiquez. »

Il n'aurait pas mieux demandé que de se mettre à l'œuvre sans tarder; mais, après avoir beaucoup écouté, l'industriel désirait à son tour se faire entendre, et Jean-Charles l'écouta de bonne grâce. M. Justin Damirol était parti de peu, il ne craignait pas de le dire. Fils de ses œuvres, il s'était élevé, par son vouloir et sa persévérance, de la simple position de garçon de café sur la Canebière à celle de commerçant prospère et honoré qu'il était aujourd'hui. Ayant réalisé, à l'âge de trentecinq ans, une assez jolie fortune, il s'était vu ouvrir des cercles choisis, l'objet constant de son ambition, avait cultivé la haute société et enfin obtenu la main de M^{11e} de la Colombière. Parvenue à ce degré de splendeur, son étoile avait semblé pâlir. Avant l'année funeste, la fabrique des allumettes de cire était une industrie florissante à Marseille, qui en approvisionnait tout l'Orient. Mais le gouvernement français ayant eu, comme on sait, l'idée de chercher dans un monopole d'Etat des ressources budgétaires et de fournir au pays les plus mauvaises allumettes du monde, l'exportation cessa brusquement. Elle menaçait de passer à l'Italie, quand M. Justin Damirol décida de transporter son industrie à Alexandrie. L'émigration lui réussit pleinement. Etabli depuis vingt ans dans cette ville, il avait vu son négoce prospérer, le chiffre de ses affaires doubler avec régularité tous les sept ou huit ans; il comptait aujourd'hui d'innombrables clients sur la côte de Syrie, en Grèce, en Turquie, en Perse même; enfin, il n'avait qu'à se louer de la destinée. Le seul point noir, c'était l'éloignement du pays. Non que M. Damirol eût personnellement laissé beaucoup de parents à Marseille ou en d'autres lieux. Son arbre généalogique, à lui, ne comptait que peu de rameaux, et ses humbles débuts l'avaient préparé à s'accommoder à tous les milieux. Mais M^{me} Damirol, par malheur, n'avait pas pris ce déplacement avec la même philosophie.

« Vous comprenez, pour elle, ce n'est pas la même chose que pour moi, disait le bonhomme avec un visible orgueil. Jamais elle n'a cessé de se plaindre : le climat, le service, la nourriture, le logis, les fournisseurs ; surtout, surtout! l'infériorité sociale des gens qu'elle est obligée de voir ici. Tout la fait souffrir, tout lui est froissement. Vous sentez « une La Colombière! » Elle regrette ce qu'elle a laissé là-bas. Aussi, imaginez ma consternation quand j'ai découvert, il y a une heure, que j'avais égaré le petit médaillon... Un souvenir de famille! Mais ceci me rappelle que je ne dois pas

tarder davantage à le porter au bijoutier. »

Et ayant mis entre les mains de son nouveau secrétaire le dossier des lettres reçues, avec quelques indications très lucides sur les réponses à

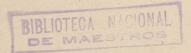
faire, le fabricant d'allumettes sortit.

« M^{me} Damirol, née de la Colombière, a de la chance que ce brave homme la prenne ainsi du bon côté, ruminait Jean-Charles en se mettant à sa correspondance. Quand je pense à la douceur,

BIBLIOTEGAT VNACIONAL



VOUS TREZ LOIN, FOI DE DAMIROL (P. 81).



à la patience, à la bonne humeur inaltérable de maman, là-bas, à nos débuts de Chicago! N'étaitce pas la vraie noblesse, le vrai signe de race, l'abnégation, l'oubli de soi qu'elle montrait plutôt que ces exigences dont M. Damirol paraît si fier? Et pourtant, c'est un homme de clair entendement: comment ne voit-il pas sous leur vrai jour les doléances égoïstes de la noble exilée, et n'en fait-il pas bon marché? Peut-être a-t-il reçu des dieux, comme Socrate, une patience exceptionnelle qui demeurerait une valeur perdue s'il n'avait trouvé une Xantippe pour l'exercer. »

Sur cette hypothèse, Jean-Charles se mit à l'œuvre vaillamment, traça avec aisance une trentaine de lettres d'offre ou de demande; au bout de deux heures, lorsque le commerçant apparut, il trouva la besogne faite, et, sur la traduction rapide qu'il

en reçut, parut très satisfait.

« Voici vos honoraires, dit-il. Voici en même temps l'heure du dîner qui approche, et vous l'avez, ma foi, bien gagné! Voulez-vous me faire l'amitié de partager le nôtre? Je viens de parler de vous à M^{me} Damirol et elle sera enchantée de vous voir à sa table. Tout ce qui arrive de France nous est cher, et, pour M^{me} Damirol, un Parisien est particulièrement bienvenu...»

Jean-Charles ayant accepté la cordiale invita-

tion, le suivait dans le couloir :

« Un petit conseil, jeune homme, lui glissa à l'oreille le brave industriel, qui, au moment d'entrer au salon, parut soudain inquiet et nerveux. Ne parlez pas de ce projet original que vous aviez esquissé, d'aller vous offrir comme débardeur sur le port... Ne dites rien non plus de la perte de votre valise... Passez sous silence l'emploi de mécanicien-chauffeur que vous avez tenu à bord du

Dupleix... Moi, je comprends très bien : vous savez, j'ai roulé ma bosse un peu partout!... Mais M^{me} Damirol pourrait être froissée... Encore une recommandation!... Pas un mot du médaillon perdu!...

— Bon Dieu! Quel autre écueil va-t-il falloir éviter encore? » pensait Jean-Charles fort égayé. Pouffant de rire intérieurement, il promit avec le plus grand sérieux de céler tout détail capable de froisser une oreille délicate, et, cette cérémonie accomplie, M. Damirol l'introduisit devant son

auguste moitié.

M^{me} Damirol n'était pas le personnage formidable que ces préliminaires semblaient annoncer. Grosse, courte, rougeaude, et bavarde au moins autant que le fabricant d'allumettes, rien dans son extérieur n'imposait l'idée qu'elle eût fait en l'épousant une mésalliance; à peine le jeune invité était-il assis qu'elle entamait le chapitre des grandeurs problématiques de sa maison. Mais, en même temps qu'elle étalait son orgueil nobiliaire, il était aisé de voir qu'elle se sentait très bourgeoisement fière de l'abondance et du luxe qui l'entouraient : pêle-mêle avec de bruyantes lamentations sur ce qu'elle appelait son exil, et quantité de détails généalogiques absolument dénués d'intérêt, elle ne dédaignait pas d'indiquer le prix de son argenterie, des cristaux et des tentures; de parler de son « chef », du « premier cocher », etc., pour l'édification de Jean-Charles; et de telles faiblesses lui parurent regrettables chez une dame si bien née.

Cependant, comme elle l'accueillait, en somme, de façon assez gracieuse, il s'appliqua à ne pas trop regarder ces travers, et tâcha de reconnaître l'hospitalité qu'il recevait en se montrant agréable convive. Son titre de Parisien l'investissait, d'ailleurs, d'une sorte de prestige qui, aux yeux de son hôtesse, lui eût tenu lieu d'esprit et de manières, M^{mo} Damirol nourrissant pour l'habitant de la capitale cette vénération assaisonnée d'un brin d'hostilité qu'on remarque chez plus d'un provincial.

Après le dîner, M. Damirol et son secrétaire

improvisé allèrent faire un tour sur les quais.

« J'ai pensé à votre affaire tout cet après-midi, mon jeune ami, dit l'industriel, et, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas vous attarder à Alexandrie. Vous serez mieux placé pour observer, apprendre, employer vos talents dans la capitale même de l'Egypte. Ainsi que nous vous le disions tout à l'heure à table, nous sommes sur le point d'entreprendre un petit voyage au Caire. Que penseriez-vous de vous joindre à nous? J'ai là des amis à qui je vous recommanderai volontiers ; la femme du consul est une parente de M^{me} Damirol. Croyez-moi, à moins d'être antiquaire ou commerçant, vous vous ennuierez vite ici : tandis que là-bas vous trouverez un centre intellectuel, une faculté de droit, de la société, des amusements, et surtout, je le répète, un champ plus riche pour y gagner votre vie par les travaux manuels, puisque tel est votre caprice. Pour moi, je vous l'ai dit, je ne puis pas d'emblée vous mettre aux allumettes; voici mon secrétaire qui ne tardera guère à reprendre sa plume; et quant à vous voir travailler sur le port...

— N'en parlons plus, dit Jean-Charles, ce n'était qu'un pis-aller, un parti extrême. J'accepte avec grand plaisir votre proposition. J'ai toujours pensé faire un séjour au Caire de plusieurs semaines, tandis que je ne comptais donner que

quelques jours à Alexandrie.

— Deux ou trois jours suffiront amplement pour visiter la ville, dit M. Damirol; vous pouvez en croire un vieil habitant. Consacrez-les à ce devoir. La semaine prochaine nous prenons le train de compagnie et, jusque-là, vous êtes mon hôte et secrétaire; que dites-vous de ce plan? »

CHAPITRE VII

QUARANTE SIÈCLES ME CONTEMPLENT

Jean-Charles à Marguerite.

(Fragment de lettre.)

Me voici au Caire. Mon télégramme vous a déjà appris que je n'ai pas fait long séjour à Alexandrie. Maman ne sera pas fâchée, j'en jurerais, de savoir en outre que j'ai fait le trajet, patronné par M. et Mme Damirol. J'aurais mieux apprécié, sans doute, l'honneur d'escorter si haute et puissante dame, n'eût été l'interminable supplément d'information héraldique qu'impliquait ce privilège, aussi bien que l'obligation de voyager en première classe. Tu connais ma résolution farouche d'adhérer à la méthode de l'oncle Francis. Enfin, je n'ai pas oublié qu'un de ses grands principes est de s'adapter à tous milieux et à toutes gens, et, fidèle disciple, j'ai accepté cette infraction provisoire à mes plans, sauf à les reprendre plus tard. Le chemin de fer qui relie Alexandrie au Caire, et qui date de 1853, est toujours beaucoup moins encombré que la voie d'eau, et la première partie du voyage fut assez monotone, emportés que nous étions à travers une région uniforme et grisâtre, possesseurs indiscutés de notre compartiment, bercés au récit des hauts faits de la maison de la Colombière, et uniquement préservés de tomber dans les bras de Morphée » par le besoin continuel que paraissait éprouver M^{me} Damirol de nous faire ouvrir cette fenêtre, fermer celle-là, baisser ou relever les stores, changer les coussins de place, chercher ses sels; bref, de nous utiliser.

Mais voici qu'à la station de Djigelli (je ne réponds pas du nom), la scène change soudain, et de soporifique devient tumultueuse. Quatre Anglais venaient de faire irruption dans notre wagon. Ces messieurs avaient tous le verbe haut, des « complets » à carreaux, cruels pour les yeux, et leurs quatre faces britanniques exprimaient la plus désobligeante conviction qu'ils étaient les rois de l'univers. Leur conversation ne tarda pas à confirmer ce que déclarait si explicitement leur physionomie. Le discours de nos gracieux voisins était une sorte de dithyrambe adressé à leur propre personne, une série de coups d'encensoir cassant leur propre nez : « L'Angleterre est la première nation du monde »; « Un soldat anglais vaut deux soldats européens et quatre de toute autre race »; « Les Anglais sont les plus beaux hommes de la terre » ; « Les Anglais n'ont jamais été battus »; « L'Angleterre est la reine des mers », et ainsi de suite.

Malheureusement pour moi, je ne perdais pas un mot de cette odieuse litanie; mais le brave M. Damirol, ayant eu l'idée peu judicieuse d'offrir à la ronde un petit verre de cognac, nos quatre olibrius, après avoir lampé, sans se faire prier, le « brandy » cher à leur cœur, n'imaginèrent rien de mieux, pour reconnaître sa politesse, que de continuer dans un français affligeant pour l'oreille l'hymne dédié aux gloires de leur pays et à la confusion des autres.

« C'en est fait de l'influence française sur le Nil, criait le plus bruyant de la bande, une sorte de bravache, rouge comme une tomate. Le commerce, l'industrie, les armes anglaises l'ont remplacée. Déjà le Caire est une ville anglaise, une autre Nice, seulement plus salubre. A Nice, madame et messieurs, il fait froid, humide, sombre.

— N'est-ce pas exagérer un peu ? dit en minaudant M^{me} Damirol. Autrefois — quand j'étais M^{ne} de la Colombière — je passais mes hivers à

Nice, et il me semble...

— Non, madame, non! La main sur la conscience, on y gèle, on y grelotte, on s'y fige, fit l'homme, s'emballant. Ce n'est pas assez dire : la ville est triste, morose, lugubre; bien plus, malsaine, dangereuse même. La fièvre typhoïde y fait des ravages...

— La fièvre typhoïde! répéta M. Damirol, sur-

pris.

— Oui! la typhoïde, le typhus, la diphtérie, l'influenza, la scarlatine y règnent d'un bout de l'année à l'autre, se mit à brailler le rousseau, qui avait l'air de réciter un boniment. Si vous tenez à votre santé, n'allez pas à Nice. Fuyez la trompeuse Côte d'Azur! Venez au Caire : là, vous aurez à la fois le bon air sec, qui convient aux poitrines délicates, le ciel toujours bleu, qui réjouit les mélancoliques, les hôtels de premier ordre, propres, confortables, élégants, somptueux, en un mot,

anglais!... » Puis, avec un élan d'éloquence : « A Nice, le roi de la mort, le noir choléra, s'est installé à demeure!...

— Ah! par exemple, voilà qui est fort! s'ex-

clama M. Damirol, abasourdi.

- Eh! cher monsieur, dis-je à mon tour, impatienté, pourquoi prêter l'oreille à des contes à dormir debout? Ne voyez-vous pas que monsieur est orfèvre!
- Orfèvre, moi? se récria l'Anglais. Non, je suis hôtelier.
- Je m'en doutais, et c'est précisément ce que j'entendais dire.
- Je suis hôtelier, messieurs, et je m'en vante. Obediah Wiggins, Hôtel du Nil et d'Albion. Venez chez moi, et vous serez bien servis. Venez à l'hôtel d'Albion, et vous en aurez pour votre argent. Venez à l'hôtel du Nil, mais surtout n'allez pas dans une mauvaise auberge française!...

— Inutile d'insister, dit sèchement M. Damirol, à qui toutes ces clameurs commençaient d'échauffer les oreilles. Nous n'irons pas à l'hôtel d'Al-

bion.

— Et pourquoi cela? demanda Wiggins, le regardant de travers.

— Pour toutes sortes de bonnes raisons. Pour celle-ci, en particulier, c'est que nous descendrons à l'hôtel de Paris. Pour cette autre, c'est que je vous trouve malappris d'oser dire devant nous, Français, un seul mot malsonnant sur la France!

Tout court, tout rond et tout simple qu'est le bon M. Damirol, il avait en articulant ces mots un air de telle dignité, et son œil eut un éclair si fulgurant que le sieur Obediah se le tint pour dit. Il devint à l'instant doux comme miel, et la fin du voyage s'opéra dans un calme relatif. Mais, hélas! si lui se taisait, nous étions loin d'en avoir fini avec la vantardise anglaise. A peine les abords de la ville se montrent au loin que la réclame commence de se dessiner. Des affiches gigantesques, des placards monstrueux, des appels, des annonces de charlatans de tout genre, un puffisme délirant, forcené, épileptique, vous assaillent, vous harcèlent, vous sautent pour ainsi dire à la gorge. De quelque côté qu'on se tourne, il en pleut! Quoi qu'on fasse, on marche sur d'autres Obediahs, quelquefois plus exaspérés; et, à peine descendu du train, il faut bien reconnaître que John Bull, sa femme et sa famille occupent la majeure partie, sinon le haut du pavé.

Dieu merci, tout n'est pas « british », au Caire; il y reste encore quelques coins bien français: l'Ecole de droit, notamment, où j'ai entendu des leçons de premier ordre; le consulat, où les Damirol voulurent bien me présenter, et où mes yeux et mes oreilles se reposèrent agréablement des voix nasales, des toilettes criardes et des types de Cook's

tourists qui les avaient peinés à l'arrivée.

Le consul, M. Poncey, était absent; mais sa femme et ses filles me firent le plus aimable accueil. (Marcieux, un camarade de Condorcet, attaché à la chancellerie et qui commence ici ses études de droit, est de leurs parents; si bien que j'étais doublement présenté.) Je fus prié à dîner le soir même, avec les Damirol et lui, et comme leur but principal est de visiter les curiosités de la ville et de ses environs, une excursion aux Pyramides fut organisée séance tenante pour le lendemain.

A huit heures du matin, on se rencontra sur la place d'Esbékieh, et la petite caravane se mit en marche, M^{nes} Berthe et Léonide Poncey montées, comme leur cousin et moi, sur des chevaux assez laids, mais de bonne volonté; les gens sérieux dans un landau de louage, mené par un cocher à la mine de brigand d'opéra-comique, qui tout d'abord excita dans l'âme de la pauvre M^{me} Damirol une aversion mêlée de crainte qu'elle ne se fit nul scrupule d'exprimer hautement. Pendant tout le trajet, un murmure continu de lamentations nous arrivait du fond du landan.

« Ah! mon Dieu, mon ami... avons-nous fait sagement de nous confier à cet individu?... Je lui trouve une mine patibulaire... Si nous revenions à l'hôtel... Ces misérables haridelles n'ont pas le pied sûr... Tout à l'heure nous allons verser... Sainte Vierge, quel cahot; j'en suis toute moulue... Je n'en sortirai pas vivante... Et pour quoi voir? grand Dieu!... Moi, d'abord, je trouve ce paysage laid!... Cocher! plus doucement, je vous prie!... Voulez-vous donc nous tuer?...

— Pas de danzer, illoustrissima! faisait d'une voix suave le cocher, figure de Palikare assez louche en effet, et qui naturellement ne perdait pas un mot de ces plaintes. Mes cevaux, ils ont le pied sûr; ma voiture, il est la mieux suspendue de la ville; Anzoleto, il est le plous honnête cocher de la place; Anzoleto, il ne ferait pas de mal à oune mouce... Un peu de patience, illoustrissima; vous allez voir. Ici, c'est bien zouli déjà; mais

là-bas, cé encore plous zouli. »

Un peu pacifiée par le titre d'illustrissime, M^{me} Damirol se taisait un instant, pour recommencer de plus belle une minute après. Ainsi nous traversons le pont, le *Gasr-el-Nil*, qui nous mène sur la rive gauche du fleuve; nous suivons la route magnifique, plantée d'acacias, qui a été tracée en 1868 pour faciliter aux étrangers le pèle-

rinage même que nous faisions, et, au bout de douze kilomètres environ, les trois pyramides de Chéops, Képhren et Misraïm, se profilent sur le ciel bleu.

« Il est juste, dit M. Mariette, d'accorder aux Pyramides l'admiration qui leur a valu d'être rangées au nombre des sept merveilles du monde. » Pour moi, je l'avoue en toute humilité, je les ai trouvées petites. Je sais fort bien que c'est là une impression puérile, informe, barbare, et je veux m'attacher à la modifier. Du consentement des siècles et de l'univers artiste, elles sont imposantes et superbes ; donc, il faut savoir les trouver telles, si l'on n'a pas l'âme d'un Philistin. Que de fois n'avons-nous pas entendu de ces provinciaux qui, frais débarqués à Paris, déclarent le Louvre insignifiant, l'Arc de Triomphe médiocre, le bou-levard ordinaire, etc., et s'écrient devant toutes nos merveilles : « Ce n'est que cela! », aussi naïvement désappointés que des enfants ou des sauvages. J'étais d'autant plus confus de ma déception que j'entendais Miles Poncey, de véritables gamines, en exprimer une toute semblable. Je me demande ce que tu aurais dit, toi, Margot, dont le sentiment esthétique est si pur et déjà si développé. Je me suis un peu réconcilié avec moimême, par exemple, une fois en face du Sphinx, situé à cinq cents mètres à l'est de la pyramide de Képhren. Quelle chose unique, incomparable! Parler d'admiration, ce n'est pas assez; on demeure fasciné, hypnotisé devant cette tête énigmatique et surhumaine. Que veut dire cet œil cruel et doux ? ce front orgueilleux et patient ? ce sourire altier, dédaigneux, inexplicable? Dès que j'ai pu m'arracher à mon effarement, j'ai essayé de t'en faire un croquis ; mais je l'ai aussitôt déchiré. Quant à la photographie, elle ne donne pas même l'ombre de l'expression du monstre. Il faut voir l'objet. Ni descriptions, ni peintures ne peuvent tenir lieu de cela. On me parle de l'effet extraordinaire qu'ont pu admirer ceux qui virent la croupe du Sphinx lorsque, en 1816, on parvint à la désensabler un moment, sous la direction du capitaine Caviglia. Entre les pattes de devant, apparut un autel, où se célébraient les rites sacrés de la formidable idole. Sans doute le spectacle fut saisissant. Pour moi, je ne sais; mais il me semble que, telle que je l'ai vue, elle doit rester, cette tête mutilée qui émerge hautaine des sables mouvants, gardienne du désert, vaincue à moitié par lui, et le défiant depuis des siècles de l'ensevelir tout entière.

Je ne te décrirai pas l'ascension assez pénible de la pyramide de Chéops, tombeau, ainsi que nul ne l'ignore aujourd'hui, de quelqu'un des puissants autocrates de la vieille Egypte; les cris et les exclamations de détresse de M^{me} Damirol, qui, à moitié chemin, ne voulait plus monter, et refusait également de descendre, suspendue comme le Prophète entre ciel et terre; la patience et la longanimité déployées par le bon Damirol pour la tirer de cette situation critique. Enfin, à force de bras, de prières et d'encouragements combinés, la pauvre dame a pu quitter les degrés cyclopéens où elle s'était imprudemment engagée (je te réponds que lorsqu'on est dessus on ne les trouve pas petits), mais pour retomber dans le Palikare et les frayeurs de la route.

« C'est là ce que la chère cousine appelle une partie de plaisir! » disaient malicieusement ces demoiselles qui semblent préférer de beaucoup le plébéien Damirol à son aristocratique moitié. »

Cependant, Jean-Charles voyait diminuer rapidement son petit pécule, et, résolu de ne faire appel à M. Bertoux qu'à la dernière extrémité, il s'occupa de se procurer un travail rémunérateur, dès le lendemain même de l'excursion aux Pyramides. Laissant donc les époux Damirol continuer en tête-à-tête la visite obligée du Caire - Mizrel-Kahira la Victorieuse — avec ses vastes places, ses mosquées imposantes, ses innombrables bazars, caravansérails, aqueducs, bains, citernes, jardins, cimetières, et le reste, il se mit sans tarder en quête d'un ébéniste qui fût disposé à employer et à rétribuer honnêtement ses talents. Mais, se rappelant combien l'habit bourgeois pouvait inspirer de défiances et lui susciter de difficultés supplémentaires, il ne négligea pas cette fois de revêtir la livrée du travail; et, après s'être procuré pour un prix modeste un accoutrement de toile bise, il partit pour son voyage de découverte.

Plusieurs boutiques et ateliers de menuisier ou d'ébéniste s'offrirent à sa vue ; il entra sans timidité, comme sans effronterie, demanda à s'employer. Ce n'est pas là une expérience toujours amusante, et les malheureux que le besoin aiguillonne la trouvent sans doute très amère. Mais outre que Jean-Charles se sentait parfaitement justifié à promettre de bon ouvrage, l'épreuve était voulue: celles qu'on s'impose à soi-même sont tou-

jours aisées à supporter.

Après quelques refus plus ou moins brusques qu'il accepta de la meilleure humeur du monde il finit par tomber sur un maître ébéniste qui avait besoin d'un aide et à qui il plut tout de suite par son heureuse physionomie, aussi bien que par les réponses intelligentes données à diverses questions techniques. Cet homme, assez sensé pour juger

que deux points si essentiels valaient de n'être point dédaignés, et pour se dire qu'il ne risquait pas grand'chose, au surplus, d'essayer ce que pouvait faire l'aimable compagnon, accepta sans plus de cérémonie ses services. Il fut entendu qu'il travaillerait à la tâche, non pas à la journée, et qu'il serait payé en raison du fini de son ouvrage.

« Tenez, dit maître Landry, qui était en train de préparer les pièces intérieures d'un tiroir de bureau, prenez ma place. Je verrai bien, en deux minutes, ce que vous savez faire... N'allez pas me

gâcher mon bois, au moins!

— Jamais de la vie, déclara Bertoux, maniant d'une main sûre et légère les planchettes éparses sur l'établi. Le bois, je l'aime et je le ménage, comme doit faire tout ouvrier qui mérite le nom d'ébéniste. »

Sans montrer la moindre nervosité, calme, attentif, tout à son affaire, il saisit le compas, la règle, l'équerre, le crayon, et, ayant pris avec soin ses mesures, commença à scier les pièces, à les assembler méthodiquement.

« Ça y est, fit le patron. Topez là! Vous pouvez continuer. »

A partir de cette heure, il était engagé, et bientôt son assiduité, son goût, aussi bien que l'incontestable habileté qui lui avait jadis assuré le prix à Luttrell, lui valurent la bonne paye de l'ouvrier supérieur, avec l'estime absolue de son patron.

Dès lors, il fut libre de ne pas donner toutes ses heures au travail manuel, d'en réserver quelquesunes pour les occupations intellectuelles et les amusements légitimes.

En compagnie de Marcieux, le camarade de Condorcet retrouvé au Caire, il visita en détail les

curiosités de la ville et des environs : Fostat, la vieille cité arabe, capitale d'Amrou, le véritable incendiaire de la bibliothèque d'Alexandrie, plutôt qu'Omar, son chef, qui en porte l'exécrable honneur; le Puits de Joseph, de neuf cents pieds de profondeur, avec rampe en spirale qui permet aux bêtes de somme de descendre jusqu'au fond. Il retourna aux Pyramides, qui lui parurent plus imposantes qu'à sa première visite; puis il revint se planter devant le Sphinx, demeura de longs moments ravi et perplexe à interroger la mystérieuse figure, essaya encore de fixer par le crayon quelques traits de cette insaisissable physionomie et se retira battu, comme tous ceux qui entreprennent la même tâche. Il erra dans le Serapeum, découvert en 1850 par Mariette, sur l'emplacement exact de Memphis, et dont le déblaiement a produit sept mille monuments; il alla assister aux cours de l'Ecole de droit, une école française qui fait le plus grand honneur à la mère patrie, y rencontra des étudiants cultivés, intelligents, bien élevés; le bruit de ses succès scolaires l'investissait d'un certain prestige et doublait la cordialité de l'accueil qui lui était fait parmi cette jeunesse. Mais il ne trouva que surprise et froideur quand il vint à parler de son métier d'ébéniste et à exposer sa méthode « expérimentale » pour étudier la vie. Ces jeunes bourgeois n'en revenaient pas. Comment! bachelier, riche, bien né, « bien posé », revêtir la blouse et faire œuvre de ses mains? Certains furent bien près de se sentir scandalisés.

« Pas un, disait Jean-Charles dans ses lettres, ne paraît touché de la grande idée qui domine la vie de l'oncle Francis : cette noble curiosité de connaître et d'expérimenter tout ce qui est humain, qui fait de lui une si haute et si belle

figure. »

En dépit de ces impressions défavorables, l'E-cole de droit l'attirait plus que toute autre chose au Caire, et il en suivit les cours pendant plus d'un mois avec assiduité. Les professeurs le remarquèrent, l'interrogèrent, et, frappés du rapide profit qu'il faisait de leurs leçons, ils l'engageaient à demeurer, à ne pas abandonner une étude pour laquelle il paraissait si bien fait, et qui est, sans contredit, une des plus nécessaires dans toute société civilisée. Mais le jeune voyageur était appelé au loin par des soins plus pressants.

Pareil à l'acquéreur récent d'une propriété encore imparfaitement connue, il fallait qu'il fît d'abord le tour de son domaine — la Terre; plus tard viendrait la culture spéciale des divers coins

de son jardin.

Au bout d'un mois ou six semaines de séjour au Caire, ayant vu ce qu'il voulait voir et regarni sa bourse suffisamment, il dit adieu à l'Egypte, regretté de tous ceux qui le connaissaient, particulièrement de maître Landry, et de Port-Saïd fit route pour Bombay. Il voyageait cette fois en passager de pont (quatrième classe, avec une couverture pour tout coucher), la meilleure place de toutes pour franchir le four crématoire de la mer Rouge.

CHAPITRE VIII

L'UNIVERSITÉ DE BOMBAY

Depuis dix-huit mois environ, Jean-Charles était en correspondance avec un Hindou de haute caste, Malik Mull, étudiant de l'Université de Bombay; ils étaient entrés en rapport grâce à l'heureuse initiative de quelques professeurs qui ont cherché à établir des relations épistolaires entre les élèves des diverses écoles du monde civilisé.

Cette excellente idée, lancée par des professeurs français, peut et doit donner les meilleurs résultats, si tant est qu'on la suive avec persévérance. La première pensée de Jean-Charles, quand l'occasion s'offrit d'aller aux Indes, fut le plaisir qu'il aurait à voir en chair et en os ce Malik Mull qui jusqu'ici n'avait été représenté à son imagination que par de minces feuilles de papier recouvertes de la plus ravissante écriture; quelque chose de la grâce du caractère hindou était resté dans la calligraphie européenne de son correspondant, et son billet le plus insignifiant prenait on ne sait quoi de subtil et de mystérieux à être tracé par sa plume élégante et légère. Jean-Charles éprouvait une grande curiosité à son égard, et c'est avec

impatience qu'il s'apprêtait à faire la connaissance de cet ami inconnu.

A partir du phare de Colaba, les passagers purent distinguer d'abord la masse, puis les détails de la magnifique cité de Bombay avec ses palais, ses clubs, ses myriades de bungalows couvrant le coteau de Malabar, ses maisons de style européen agréablement mélangé au style asiatique, qui lui donnent un aspect si brillant et si varié. En quittant le port, Jean-Charles traversa une partie de la ville et admira de bon cœur la station du chemin de fer, le Palais de Justice, l'Hôtel de Ville, l'Hôtel des Postes, bâtis d'un style mixte, mi-gothique, mi-hindou, qui est peut-être hétérogène, mais qui est loin d'être sans éclat, surtout pour un œil aussi peu sophistiqué que celui d'un garçon de dix-huit ans.

Il marchait droit devant lui, se laissant avec plaisir ballotter par le remous de cette pullulante foule asiatique dont les pieds nus ne faisaient pas plus de bruit que ceux d'un peuple d'ombres. Il s'était engagé dans le grand bazar de Rheudi et, en vérité, un voyageur novice ne pouvait rêver une scène plus caractéristique. Les draperies de couleurs vives alternaient avec un manque absolu de draperies; des hommes de tous les tons de peau, de l'or pâle au noir d'ébène, des bonzes vêtus de robes jaunes, des parias, des femmes chargées d'anneaux aux bras, aux chevilles, aux oreilles, une fleur de grenadier dans les cheveux, une perle ou un bijou d'or ciselé dans la narine gauche, drapées de saris aux couleurs éclatantes ; des enfants tout nus, une amulette ou une guirlande de soucis autour du cou; des Arabes en burnous blancs, au type sévère, aux yeux brillants dans les orbites profondes, de minces et souples

Cingalais au chignon féminin, des Afghans semblant d'une race plus mâle dans leurs vêtements de drap raidis par les broderies, des nègres du Zanzibar, des insulaires venant des Maldives et des Laquedives, des Malais, des Chinois, des Juifs, des lascars, des fakirs, des pauvres et des riches, d'horribles lépreux et des gentlemen européens se pressaient, se heurtaient dans la large rue, trop

étroite pour contenir leur foule bigarrée.

D'innombrables charrettes tirées par des bœufs très petits circulaient au milieu des tramcars, des victorias, des palanquins où se promènent des femmes des castes privilégiées, d'officiers anglais à cheval, d'amazones, d'élégantes voitures d'Europe. Mais derrière ce vernis de civilisation, si Jean-Charles avait pu pénétrer la réalité des choses, il aurait vu l'existence propre de la vieille Asie poursuivre son cours; il aurait reconnu l'apathie de ceux qui, déjà au temps d'Alexandre. ne levaient pas la tête du sillon qu'ils traçaient pour regarder passer l'envahisseur. On assure qu'il existe des Hindous qui ignorent encore la conquête de leur pays par l'Angleterre. Ils laissent les barbares s'agiter, un sourire immuable sur leurs lèvres de pourpre et dans leur regard profond. Comme il y a deux mille ans, la femme hindoue porte sur la hanche son bébé nu, et enduit son front de bouse de vache pour se prosterner devant le Bouddha qui la contemple d'un air mystérieux et narquois. Le porteur d'eau soulève en courant sa charge, dans le baquet ruisselant, de forme traditionnelle; les coollies trottent; le guru psalmodie ses vers sanscrits à sa petite classe d'écoliers déguenillés, le marchand pèse à faux sa marchandise, le fumeur d'opium s'abrutit dans son rêve malsain, le charmeur de serpents dénoue

son sac et en fait sortir un nœud de reptiles qui déroulent paresseusement leurs anneaux et se mettent docilement à danser au son de sa flûte de roseau. De tous côtés s'ouvrent des avenues de maisons peintes en couleur safran, bleu de ciel, rose tendre, au-dessus desquelles jaillissent des bouquets de palmiers à la grâce impériale. Les arbres abritent d'innombrables essaims de pigeons, de perroquets, de corneilles avides, de légers écureuils, sautant de branche en branche, plus agiles

même que leurs compagnons emplumés.

Jean-Charles s'arrêta surpris à la vue d'un brahmane en adoration devant une belle vache blanche à laquelle il offrait avec respect un gâteau de riz en prononcant la formule consacrée : « Fille de Suhrabi, formée des cinq éléments propices, pure et sainte, daigne accepter cette nourriture de ma main. Paix et Salut!... » Certes, Jean-Charles ne comprit pas le premier mot de ce discours, mais le geste était assez éloquent pour ne laisser aucun doute sur sa signification, et la vache parut fort bien comprendre et dégusta avec grand plaisir le gâteau que lui offrait le brahmane; celui-ci ne mangea que lorsque l'animal sacré eut fini son repas. Jean-Charles vit encore un Hindou, arrêté auprès de la même vache, lui passer subrepticement la main sur le flanc, puis la porter à son front et à ses lèvres en murmurant quelques paroles qui étaient probablement celles-ci : « Salut, ô Vache, mère du Rudra, fille du Vaxe, sœur des Advtias, puisses-tu revivre pendant cent mille ans sous des formes toujours plus saintes!... »

Jean-Charles poursuivit sa route, c'était l'Université qu'il cherchait. Il ne tarda pas à la découvrir. Une grande rue où il venait d'entrer longeait un haut édifice au front duquel il vit ce

nom : Magdalen Collège ; de cet édifice sortaient en foule des jeunes gens revêtus du costume clas-

sique des universités britanniques.

Mais l'analogie s'arrêtait là. Sous le schapska noir, à gland, et sous la robe de serge de même couleur, beaucoup d'indigènes portaient la redingote à un seul rang de boutons et le pantalon collant de percale blanche, qui suggère invinciblement l'image d'un monsieur se promenant en calecon.

Jean-Charles remarqua aussi que le plan traditionnel adopté, pour les établissements scolaires, dans tous les pays de langue anglaise, n'était pas celui de Magdalen College. Au lieu de la grande cour, encadrée de hauts bâtiments, le quadrangle qu'on retrouve en Irlande et en Amérique, comme à Oxford, à Cambridge et à Édimbourg, ici il n'y avait qu'un entassement de bâtisses sans ordre et sans harmonie, prenant jour sur des terrains vagues.

Des portes innombrables donnaient passage de tous côtés à la population studieuse. Avisant un jeune Anglais de mine avenante, qu'il venait d'entendre appeler Edward Price, Jean-Charles crut pouvoir se permettre de l'arrêter poliment, pour lui demander s'il ne connaissait pas, d'aventure, son correspondant Malik Mull, un étudiant hindou qu'il n'avait jamais vu.

« Vous tombez bien! lui répondit le jeune Anglais. Malik Mull est de mes camarades et nous avons les mêmes cours, les mêmes maîtres. Si vous voulez bien me suivre, nous irons à sa recherche et je pense que nous le rencontrerons bientôt.

— N'est-ce point l'heure du lunch et ne seraitil pas au hall? demanda Jean-Charles, pour qui l'idée du grand réfectoire commun à tous les élèves était inséparable d'une université anglosaxonne.

— Le hall!... Il n'y a point de hall ici! expliqua son guide, en riant. Jamais un Hindou ne consentirait à manger avec un de ses congénères, fût-il même de sa caste, pour peu qu'il appartînt à une autre division que lui de ladite caste, et ces divisions sont sans nombre.

— Ils semblent pourtant avoir adopté, au moins partiellement, les mœurs anglaises et, en particulier, le *cricket*, car je viens d'en entendre deux

parler innings et runnings en connaisseurs.

— Le cricket!... Ils n'y connaissent rien, les pauvres diables! dit Edward Price, en hochant la tête. Pas un étranger, d'ailleurs, n'en sait l'A B C...

- En vérité!... J'ai pourtant la prétention de

n'y pas être tout à fait manchot.

- Vous? dit Price, en mesurant d'un coup d'œil la taille élégante et bien prise, la large poitrine et les épaules du jeune Français... C'est bien possible, et je n'en serais pas surpris, d'après votre tournure. Mais ces niggers! ajouta-t-il en désignant d'un geste dédaigneux une troupe de garçons à la taille molle et quasi féminine qui causaient d'une voix gutturale, accotés à une colonne de bois.
- Le fait est qu'on les prendrait pour des demoiselles...
- Il y a chez nous, je vous assure, des demoiselles qui leur en remontreraient au cricket et à tous les sports!... répliqua Price avec une juste fierté, à commencer par mes propres sœurs. »

Et Jean-Charles, se rappelant les exploits de quelques-unes de ses compagnes de Luttrell, n'eut

aucune peine à admettre cette affirmation.

« Avez-vous de bons joueurs ici? demanda-t-il.

— Parmi les Anglais, assurément... Vous con-

naissez notre jeu national?

— J'étais un des *onze* de Luttrell, dans le match joué il y a deux ans, à Chicago, contre l'équipe anglaise, et que nous avons eu le bonheur de gagner, répondit tranquillement Jean-Charles.

— Rien que cela!... s'écria Edward Price en écarquillant les yeux... Mais vous seriez pour nous une acquisition sans prix. Est-ce que vous comp-

tez résider quelque temps à Bombay?

— Tout dépend des circonstances », répliqua

Jean-Charles.

Et, sans y mettre aucun mystère, il expliqua sommairement à son nouvel ami dans quelles conditions il faisait le tour du monde.

Price l'écoutait avec le plus ardent intérêt.

« Combien délicieux!... Quelle admirable manière de voyager!... disait-il ravi. Voilà comment je comprends l'existence! » ajoutait-il en soupirant.

Jean-Charles et lui devisaient ainsi et pensaient déjà se connaître depuis des siècles, quand sou-

aain le jeune Anglais s'écria :

« Ah!... voici précisément votre homme!...

Malik Mull?... »

Un vieux bonhomme à la face émaciée et au poil blanc, coiffé d'un énorme turban de mousseline, tourna vers eux ses yeux d'opale.

Jean-Charles n'en croyait pas les siens.

« Malik Mull?... Impossible... vous voulez dire

son grand-père, sans doute?

— Pas du tout. C'est bien Malik en personne, mon digne camarade et votre respectable correspondant... Il vous semble un peu mûr pour l'école?... Dame, c'est qu'il a commencé tard ses études classiques, comme beaucoup de ses compatriotes... Mais il n'y a pas d'heure pour les braves, pas vrai, Malik? ajouta-t-il familièrement. Et c'est un excellent élève, je vous assure, l'honneur de sa classe et l'orgueil de ses maîtres... »

Sur quoi, il présenta le jeune Français au vieil

étudiant.

« Un ami qui nous arrive de Paris et qui possède plusieurs autographes de votre noble main... monsieur...

— Bertoux », acheva Jean-Charles en s'avançant, la main ouverte, vers son correspondant.

Un rayon de joie éclaira la physionomie pen-

sive de l'Hindou.

« Vous êtes Jean-Charles Bertoux?...s'écria-t-il cordialement. Ah! que je suis content de vous serrer la main... mais, par exemple, je ne m'attendais guère à vous voir chez nous!... C'est moi qui aurais dû aller vous chercher à Paris, centre de la civilisation, lumière du monde moderne...

— Hé! dites donc, Malik!...» fit Edward Price. Bien que sa connaissance du français fût imparfaite, il avait cru comprendre qu'on vantait la France aux dépens des autres contrées européennes, péché mortel aux yeux de tout bon sujet

britannique.

« Malik a raison! s'écria Jean-Charles. Il n'y a pas à dire, et, tout patriotisme de clocher mis à part, vous ne pourrez pas me citer de villes qui tiennent la place de Paris en Europe...

- Londres... commença vivement le jeune

Price.

— Londres est un colossal entrepôt de toute sorte de marchandises, mais vous n'essayerez pas de soutenir, je pense, que pour la littérature, les arts, en un mot la pensée moderne, Paris ne tienne la corde, comme on dit? — Tienne la corde? répéta le vieil Hindou en fronçant les sourcils d'un air attentif.

- Batte le record, si vous préférez cette méta-

phore », reprit Jean-Charles en souriant.

Mais le digne étudiant ne parut pas comprendre davantage; il s'exprimait avec beaucoup de peine en français, lentement, choisissant ses mots et n'arrivant pas à parler couramment, quoiqu'il écrivît avec une certaine facilité.

Renonçant pour le moment à discuter les mérites respectifs de leurs deux pays, les jeunes gens se mirent à conter à Malik Mull le concours de circonstances qui avait amené Jean-Charles dans l'Inde; et il ne put cacher sa surprise à l'idée d'une telle entreprise. Cependant, habitué de longue date aux excentricités européennes, il finit par prendre son parti de l'étrange caprice qui portait un jeune homme de bonne famille à vouloir gagner sa vie en voyageant. Mais lorsque les deux nouveaux amis l'interrogèrent sur les moyens de battre monnaie avec les talents divers de Jean-Charles, comme disait Edward Price, Malik Mull secoua la tête à l'idée d'un travail manuel quelconque.

« Voyez ce que font ces gens-là pour quelques anas ¹, dit-il, en désignant à la porte de l'Université un ouvrier accroupi à terre et martelant avec un goût exquis un merveilleux petit plateau de cuivre. Ils font cela en jouant, presque sans outils et pour une somme infime. Dites-moi, pourriez-vous faire mieux que lui, même si vous deviez gagner dix roupies, là où il se contente d'un

demi-centime?

— Assurément non! dit Jean-Charles, dont la figure s'allongea.

^{1.} Petite monnaie hindoue.

- Le travail manuel n'est pour ainsi dire pas rétribué chez nous, poursuivit Malik Mull. Considérez les multitudes d'hommes que produit notre sol; ces hommes se contentent, pour subsister, de quelques grains de riz; comment un ouvrier européen, avec ses besoins multiples, ses habitudes dispendieuses, pourrait-il entrer en compétition avec eux? Non, là n'est pas votre voie, cher ami français...

— Faudra-t-il donc que je reparte, faute de

pouvoir me suffire? s'écria Jean-Charles.

— Non, non, déjà un plan s'est formé dans ma tête, dit le vieil Hindou en posant ses doigts fins et longs sur le bras de son impétueux ami. Voyez avec quelle difficulté je m'exprime dans votre belle langue, si concise et si claire... Et le cher ami Price n'est guère plus avancé que moi... Pourquoi ne nous donneriez-vous pas des leçons de français?...

— Tiens, c'est une idée!... Moi, professeur, ce

sera drôle! dit Jean-Charles en riant.

- Capital idea! s'écria Price.

- Et ce serait là une occupation digne d'un lettré, d'un gentleman! fit Malik; tandis que tra-

vailler de vos mains!... Oh!

- Ah! par exemple, je suis d'un avis diamétralement opposé au vôtre! s'écria Jean-Charles, et dans l'école où j'ai fait mes études, en Amérique, je vous assure qu'on savait guérir ces idées-là!... Moi aussi, en commençant, je croyais indigne d'un homme bien élevé de travailler de ses doigts. Mais j'ai bientôt compris l'inanité d'un tel préjugé, et je saurai toujours gré à mes maîtres de Luttrell d'avoir fait de moi un garçon plutôt adroit - au lieu d'un manchot! »

Malik Mull sourit poliment, mais ne voulut pas

se laisser convaincre. Jean-Charles, pressé de questions par Price, décrivit l'école Luttrell, dont le système parut plein de bon sens au jeune Anglais. A l'idée surtout qu'on y apprenait à ferrer un cheval, ses yeux s'allumèrent et il regretta tout haut que l'Université de Bombay ne fût pas conduite sur ce plan.

Cependant Malik Mull insistait courtoisement pour que Jean-Charles vînt avec lui jusqu'à sa demeure, et, très curieux de pénétrer dans une famille hindoue, le jeune Bertoux accepta son

invitation.

« Est-ce que je verrai les dames de sa famille? demanda-t-il à Price, tandis que Malik s'éloignait quelques instants pour aller dire un mot à l'un

de ses professeurs.

- Oh! oui, ils sont tout à fait « nouveau jeu » et les filles de Malik sont même allées en Angleterre pour le jubilé de la reine. Ells se montrent à visage découvert et reçoivent les étrangers comme font les dames anglaises. A ce propos, j'espère que vous me permettrez de vous présenter à ma mère et à mes sœurs, ajouta le jeune Anglais, qui ne crut pas devoir être en reste d'hospitalité avec Malik.
 - Je serai charmé... répondit Jean-Charles.

 Alors, si vous voulez m'accompagner chez nous après avoir fait visite à la famille de Malik Mull, je vous présenterai à ma mère.

— Venez aussi, Price, dit le vieil Hindou, se retournant vers eux, mes filles sont toujours heu-

reuses de voir un Anglais chez elles. »

Les trois étudiants partirent ensemble et, en chemin, Jean-Charles trouva fort à s'émerveiller dans les rues de la grande ville asiatique. Une des choses qui le surprenaient le plus était le nombre extraordinaire des passants. Ni une rue populeuse de Chicago, ni le boulevard à cinq heures du soir, ni Piccadilly Circus, ni une grande artère de la cité de Londres ne peuvent donner une idée de cette multitude, ce fleuve ininterrompu, cette immense population circulant sans but apparent, le sourire aux lèvres. Les couleurs brillantes de leurs costumes, l'éclat du ciel, la brûlante lumière du soleil, la luxuriante végétation qui éclatait de toutes parts firent de cette promenade un tableau ineffaçable dans la mémoire de Jean-Charles.

CHAPITRE IX

UN VIEIL ÉTUDIANT

Malik Mull habitait une grande et belle demeure dans une des principales rues de la ville. M^{me} Krishna, sa femme, était précisément en train de tenir réception. Plus jeune que son mari de quelque vingt ans, elle eût été encore belle, si un embonpoint exagéré n'était venu détruire l'harmonie de ses traits et de ses formes. Elle avait conservé le costume hindou et Jean-Charles admira la ravissante nuance de son sari, sorte de grand voile d'un tissu souple et soyeux, de ton intermédiaire entre le bleu et le vert, délicatement brodé d'argent et de couleurs tendres. Elle portait aux bras, au cou et aux chevilles une profusion de splendides bijoux d'or massif.

D'autres dames avaient aussi le sari national. Mais les plus jeunes, et parmi elles les trois filles de Malik, portaient le costume européen. Jean-Charles estima dans sa sagesse qu'elles avaient tort et qu'elles eussent été beaucoup plus à leur avantage dans les fines draperies indigènes que sous l'armure d'un corset et d'une robe britanniques mal faits pour leur taille replète; leurs faces brunes et arrondies n'y gagnaient point en

finesse. Mais apparemment ces demoiselles ne partageaient point cet avis et considéraient comme un symbole de barbarie le costume si seyant et si approprié au climat que leurs mères et aïeules portent depuis des siècles.

Quelques dames, appartenant à la religion Parsi, portaient comme signe distinctif un bandeau de fine toile blanche serrant le front et le haut de la tête; cette coiffure austère produisait un curieux effet, associée aux éclatantes draperies du reste de leur costume.

Tout ce monde parlait anglais correctement, et paraissait connaître quelques mots de français; on accueillit fort bien le jeune voyageur et bientôt la conversation redevint générale. Jean-Charles, ayant appris à fond l'anglais dans son séjour aux États-Unis, put y prendre sa part sans la moindre difficulté.

La plus jeune fille de Malik, enfant d'une douzaine d'années, serrait dans ses bras une jeune panthère apprivoisée, de la taille d'un gros matou et d'humeur douce et folâtre, qui fit d'emblée la conquête de Jean-Charles. M^{ne} Môti (Perle), l'aînée, lui expliqua que la coutume d'avoir pour favoris des jeunes bêtes féroces était très répandue aux Indes.

« Et, puisque cela vous intéresse, ajouta-t-elle, venez, je vais vous montrer quelque chose de curieux. »

Soulevant un rideau et passant sur une véranda qui donnait accès à une cour intérieure, elle fit signe à Jean-Charles de la suivre sans bruit.

Sur le carreau de mosaïque de la cour était couché un bébé indigène âgé de douze ou treize mois, tout nu, et dont le petit corps rond et potelé luisait au soleil comme de l'or pâle; sous son bras, le bébé, riant et gazouillant à la manière des bébés de tous les pays, pressait une grande jatte de cuivre rouge remplie de lait; et tout autour du petit corps innocent, dardant une langue fourchue, et faisant briller des yeux d'escarboucle, un énorme cobra enroulait ses anneaux, plongeant sa tête féroce et bigarrée dans la jatte et buvant amicalement sa part de lait avec le petit enfant...

Jean-Charles ne put retenir une exclamation

d'horreur... Mais, se reprenant :

« Sans doute on lui a arraché ses crocs empoi-

sonnés? demanda-t-il.

— Du tout, répondit M^{ne} Môti, et c'est là le côté curieux de cette étrange association. On a trouvé le mois dernier cette affreuse bête buvant de bonne amitié avec le petit Laloo-Mâ; sa mère a pensé mourir de frayeur et voulait arracher le petit à son formidable ami; mais le reptile s'est fâché, a gonflé son cou, défendu qu'on approchât; et depuis, chaque jour, il arrive à la même heure, se coule comme un ruisseau d'or fluide vers son petit ami, et boit avec lui sans jamais lui faire de mal. L'enfant manie le cobra comme un jouet, lui ouvre la bouche de ses petits doigts, lui ferme les yeux avec ses lèvres... Et l'affreux serpent semble prendre plaisir à ces jeux... Il aime le petit Laloo-Mâ, cela est visible...

— Que c'est curieux! s'écria Jean-Charles. Jamais je n'aurais imaginé pareille chose. Un pou-

voir semblable est-il sans exemple?

— Non, beaucoup d'hommes chez nous naissent sampwallahs (charmeurs de serpents). Mais, je dois l'avouer, presque tous meurent un jour ou l'autre d'une morsure... »

Jean-Charles ne se lassait pas de regarder le groupe etrange formé par l'enfant et le reptile. M^{no} Môti lui dit que, si on n'attaquait pas le cobra, surtout lorsqu'il avait bu sa part de lait, il était inoffensif et que, sous l'impulsion de la colère seule, il emplissait ses crocs de venin; on supposait qu'il vivait dans quelque trou voisin; chaque jour il venait régulièrement rendre visite à son petit ami, qui de son côté criait et pleurait si le wallah (serpent) était en retard d'une minute... Pendant que Jean-Charles les observait, le bébé s'endormit paisiblement, laissant rouler à terre le bol vide; après quelques instants d'immobilité le cobra détendit ses anneaux et, glissant le long du pavé de marbre comme une flèche de lumière, il disparut sans bruit sous le mur de la cour...

L'idée que les murs de cette splendide demeure recélaient de tels habitants ne fut pas sans causer un léger frisson à Jean-Charles. Mais, voyant que personne ne paraissait s'en inquiéter, li résolut d'en prendre son parti comme les autres.

Malik Mull ayant conté aux visiteuses de sa femme la situation de Jean-Charles, ce fut à qui lui demanderait des leçons de français. S'il avait eu l'intention de faire fortune dans cet enseignement, nul doute que le jeune Bertoux n'y fût facilement parvenu, tant chacun se montrait anxieux d'obtenir des leçons du professeur improvisé. Mais rien n'était plus loin de sa pensée et, après avoir convenu d'un prix modique pour ses services avec Malik Mull, Edward et deux ou trois de leurs amis, il refusa impitoyablement tous les autres élèves.

En effet, ce n'était point enfermé entre quatre murs que Jean-Charles voulait passer le peu de temps qu'il avait devant lui pour apprendre à connaître un peu 1e merveilleux pays dans lequel il arrivait. Malik le pressait de venir habiter chez lui; mais, bien décidé à garder sa liberté avant tout, Jean-Charles loua une modeste chambre dans la petite maison d'un potier, au fond d'une ruelle, et voulut vivre en Hindou le temps qu'il passerait dans l'Inde. Dès l'aurore, Malik l'appelait au travail; car, si on reste à dormir pendant la fraîcheur, on a des raisons de s'en repentir quand le cruel soleil de l'après-midi vous brûle. Jean-Charles sautait à bas de son lit de sangle et courait rejoindre son nouvel ami ; et c'est en déambulant par les rues encore fraîches et ombreuses que la leçon se donnait. Price les rejoignait, en général, au bout de quelques minutes, et les trois étudiants passaient ensemble des heures charmantes et profitables. Malik se plaisait à leur enseigner sa langue poétique et fleurie, tandis que Price ne manquait pas de corriger sévèrement la moindre faute d'anglais qui échappait à l'un ou à l'autre de ses camarades. Jean-Charles se découvrit des dons de professeur : la clarté, la vivacité des explications, et une certaine exigence, qu'il devait peut-être à miss Philips et qui le faisait imposer à ses élèves un effort continu de compréhension, le plus sûr moyen d'arriver en peu de temps. C'est ce qui ne manqua pas. Edward et Malik firent rapidement de sensibles progrès, surtout Malik, déjà plus versé dans les arcanes de la grammaire française et connaissant assez bien la littérature. Les Hindous ont d'ailleurs l'intelligence souple et déliée, et semblent bien doués pour les langues. De son côté, Jean-Charles se montra un élève satisfaisant et fut en très peu de temps de force à demander son chemin et à se procurer sans secours les objets de première nécessité. D'ailleurs, le vieux Rawal-Shri, son logeur, l'avait pris en affection et lui racontait des histoires, tout en tournant ses poteries primitives, et les mots nombreux qui échappaient à son auditeur ajoutaient à ses récits un élément de mystère qui en rendait l'intérêt plus palpitant. Après leur promenade matinale, les trois amis se rendaient ensemble à l'Université. Jean-Charles eut le plaisir d'assister à des leçons faites par de graves professeurs anglais — des dons, comme on les nomme à Oxford — et de voir jeunes Anglais et jeunes Hindous scander fraternellement des vers grecs ou latins. La chaire de sanscrit était occupée par un illustre professeur indigène, et Jean-Charles assista avec un vif intérêt à quelques-unes de ses leçons sur les Védas.

Il est à peine besoin de dire que, dès la première heure, Edward Price l'avait convié à une partie de cricket. Jean-Charles y brilla d'un vif éclat et soutint noblement le haut renom de Luttrell. Au tennis et au base-ball personne n'était de sa force. Comme il n'y a pas, aux yeux de la jeunesse anglaise, de qualification plus enviable, sa popularité se trouva du coup établie, sans conteste et sans retour. On avait pour ce jeune Français, si adroit à tous les sports, si franc d'allures, si parfaitement correct, une considération que tout l'or du monde ne lui aurait pas value et que l'indépendance de son caractère, l'originalité même de sa courageuse entreprise contribuaient encore

à rehausser.

Avec la singulière adaptabilité de son âge, il se sentait au bout de quelques semaines tout à fait à l'aise dans ce nouveau milieu, comme s'il eût vécu à Bombay depuis l'enfance. Le travail ni les plaisirs sportifs ne lui faisaient oublier d'ailleurs l'objet propre de son voyage. Il recherchait

toutes les occasions de s'initier au régime écono-

mique du pays et d'en étudier les arts.

Un fait dominait tout le reste : la résistance passive de la masse du peuple hindou à l'infiltration britannique. Visiblement, les mœurs, la langue, les métiers restaient immuables. Même les classes riches et lettrées, tout en participant à la culture européenne, et, dans une mesure, aux formes extérieures de la civilisation anglaise, restaient réfractaires à la conquête. Elle semblait passer à leur surface, comme la vague roule sur un rocher de granit, sans rien changer à sa figure propre. Les journaux indigènes eux-mêmes, par quelque chose d'indéfinissable, laissaient voir à chaque signe cette imperméabilité parfaite.

Et pourtant une vaste évolution, grosse de périls pour l'Europe industrielle, était déjà en train de s'accomplir dans l'Inde anglaise. Chaque jour voyait naître ou s'achever à Bombay quelque usine, quelque manufacture nouvelle, où la maind'œuvre à bas prix, associée aux outillages perfectionnés, entretenait contre la production européenne la plus redoutable et la plus meurtrière des concurrences. Que pourront demain, contre ces rivaux placides, nourris d'une poignée de riz, satisfaits d'un salaire de cinq sous, les travailleurs de notre vieux monde? Voilà ce que Jean-Charles se demandait, avec une épouvante croissante, chaque fois qu'il passait devant les innombrables fenêtres d'une filature neuve ou sous la fumée noire d'une haute cheminée allumée d'hier.

Et tout de suite il allait à la conclusion indiquée naguère par l'oncle Cazaveilh : « Dans ce péril mortel de l'industrie européenne, dans ces catastrophes imminentes, peut-être la France est-elle encore, de toutes les nations, la mieux partagée

ou la moins durement menacée, si elle sait rester fidèle à son génie et toujours viser à la perfection de ses produits, seule vraiment inimitable. » Cette perfection, il fallait la garder avec un soin jaloux, la cultiver sans relâche. Et c'est pourquoi il ne s'agissait point de se laisser bercer plus longtemps aux charmes de cette Capoue indienne... Allons, compagnon du tour du globe, reprends ton bâton de voyage et poursuis ta route! Il est temps d'aller visiter d'autres cieux et t'abreuver à de nouvelles sources d'expérience!...

Un soir, Jean-Charles annonça à ses amis de Bombay qu'il allait les quitter. Sa bourse était convenablement regarnie, et l'extrême Orient l'appelait. Dès demain, il prenait le train de Cal-

cutta.

Parmi ses élèves, parmi ses camarades d'école ou de cricket, il n'en était pas un qui n'enviât son sort. Edward Price surtout eût tout donné pour partir avec lui. Il en parla à son père, fonctionnaire civil du gouvernemen't anglais. M. Price ne daigna même pas l'écouter.

Avant tout, Edward ne devait-il pas achever ses études, obtenir son diplôme universitaire et conquérir un poste administratif? Après quoi, s'il savait amasser la somme indispensable pour un grand voyage, s'il en avait le temps et les moyens,

libre à lui de partir.

« Mais j'aurai alors des cheveux gris ou pas de cheveux du tout! ...»

M. Price demeura inébranlable. Force fut au pauvre Edward de rester à Bombay. Avec le digne Malik Mull et quelques autres, il dut se contenter d'accompagner son heureux ami jusqu'à la gare.

CHAPITRE X

COMPAGNONS IMPRÉVUS

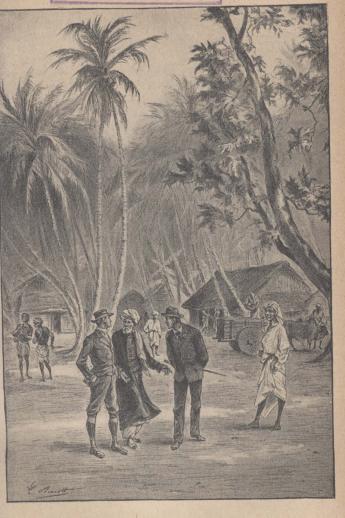
Après deux jours de voyage, Jean-Charles s'était arêté à Hyderabad pour y prendre un repos nécessaire et visiter les admirables monuments de cette cité fameuse. Puis, à vingt-quatre heures d'intervalle, il était reparti pour Calcutta et, selon la coutume désormais invariable, il s'était installé dans un wagon de troisième classe, ouvert à tous les vents.

Quelques indigènes, enveloppés de leurs blanches mousselines, dormaient autour de lui. Tout entier au paysage, il regardait filer les bouquets de palmiers et de dattiers, les touffes de bambou, les temples et les mosquées. Des champs occupés par des teinturiers étalaient des kilomètres de soieries et de cotonnades aux vives couleurs; des ghauts pour l'incinération des cadavres, des cimetières, des moulins, des chantiers de tailleurs de pierre, des hangars à sécher le poisson, se succédaient comme les images d'une lanterne magique; le train passait au milieu de troupeaux de moutons bruns, de chèvres au poil gris, de buffles à l'animalité puissante, enfoncés dans la vase d'un marais jusqu'à leurs naseaux humides, et de

grands bœufs aux yeux doux, aux cornes effilées; tantôt on rencontrait des multitudes humaines, nombreuses et affairées comme de noires fourmis, tantôt on se trouvait perdu au milieu de la jungle solitaire, animée seulement du cri du jaguar et de la panthère.

Un temple en ruine découpait parfois sa silhouette encore majestueuse sur le bleu intense du ciel; les routes, recouvertes d'une impalpable poussière d'un rouge de brique, fuyaient au loin vers l'inconnu; et Jean-Charles éprouvait un sentiment étrange à se dire que jamais, sans doute, il ne repasserait dans le pays de rêve qu'il parcourut à toute vapeur pendant ce long jour d'été.

Vers le soir, le train traversa un territoire absolument couvert de singes de toutes tailles et de tout poil. Rien de plus extravagant que leurs bonds et leurs cabrioles ; ils se réunissent par familles et pour ainsi dire par villages; impossible, au premier abord, de les prendre pour autre chose que pour des petits vieux assis en cercle et devisant paisiblement de leurs affaires; mais bientôt un bond formidable les trahit; un des petits vieux grimpe agilement sur un arbre, se suspend par la queue à une branche et fait mille grimaces au train. La maman guenon s'accroupit sur le bord du chemin, tenant sous le bras son petit - la tête en bas; est-il méchant, elle lui administre une correction d'une main sèche, puis se remet gravement à éplucher une amande. Les singes se retournent pour regarder passer le train avec un mélange risible de curiosité et de dédain ; on jurerait un parlement assemblé pour juger les affaires du pays; et, malgré les déprédations sans nombre auxquelles ils se livrent, les Hindous les molestent rarement; le Hanuman est sacré, car DE MAESTROS



LES TROIS ÉTUDIANTS PASSAIENT ENSEMBLE DES HEURES CHARMANTES ET PROFITABLES (P. 119).

BIBLIOTECA NACIONAL

une légende antique raconte comment le dieusinge aida jadis le dieu Ramâ à enlever la déesse Sitâ; d'ailleurs, quand une bande de singes rencontre une bande d'Hindous, on ne peut nier qu'il n'existe entre eux un grand air de famille... ils le sentent probablement, et c'est ce qui les rend indulgents les uns pour les autres...

Enfin la nuit tomba; et Jean-Charles, s'accommodant de son mieux dans le coin de son wagon,

ne tarda pas à s'endormir profondément.

Quand il se réveilla au petit jour, il remarqua tout d'abord un Européen assis en face de lui, sa casquette de drap tirée sur les yeux; quelque chose dans son allure, son costume, lui parut vaguement familier. Jean-Charles se penche, regarde avec attention son nouveau compagnon de voyage: cette tournure élancée, ce costume gris à culotte courte, ces bas de laine, ces fortes bottines... on dirait Price!... S'il ne l'avait pas quitté à la gare de Bombay trois ou quatre jours plus tôt, il jurerait que c'est bien lui... Mais la casquette enfoncée dissimule complètement ses traits... Au risque de se rendre fâcheux en interrompant le sommeil d'un inconnu, Jean-Charles se risque, il tousse légèrement:

« Hum!... hum!... Price!... hep!... » Aussitôt le voyageur se redresse :

« Qui m'appelle?... » C'est bien l'étudiant.

« Comment!... s'écrie Jean-Charles dans la plus grande surprise, vous ici?... Où allez-vous donc?... et que faites-vous dans ce train!...

— Je vais à Calcutta, comme vous le voyez, répond le jeune Anglais, souriant avec un peu d'em-

barras.

— Mais je croyais que votre père...

- Uui, le governor objectait...

- Alors?...

- Alors... j'ai pris la clef des champs...

— Bravo... enchanté, je vous assure...

— Je ne vois pas pourquoi je ne me tirerais pas d'affaire tout comme vous, reprend Price d'un ton presque agressif. Il y a longtemps que je désire voir Calcutta; je l'ai dit à mon père qui n'a pas voulu entendre de cette oreille et m'a refusé les subsides, affirmant qu'il ne pouvait dans ce moment me payer un voyage aussi coûteux... Well, j'ai pensé que je vous imiterais tout bonnement, et que je voyagerais à mes frais...

— Ce qui est bien la plus charmante manière de voyager, croyez-moi, s'écria Jean-Charles, ravi de retrouver son camarade. Mais sait-on au moins

chez vous ce que vous êtes devenu?

— Oui, oui; j'ai écrit un mot pour expliquer que je partais vous rejoindre et que je serais de

retour dans un mois ou six semaines...

— Allons, tant mieux!... Le voyage va être joliment plus amusant de cette manière, s'écrie Jean-Charles; et les deux compères se mettent à regarder le pays que le train parcourt à toute vapeur, critiquant, approuvant à tort et à travers avec l'heureuse outrecuidance de leur âge; au milieu des indigènes qui peuplent le wagon se trouvent quelques soldats anglais, raides comme des piquets, la face rouge écrevisse sous le bonnet minuscule, qui sont montés à une station précédente, et qui se rendent à un poste éloigné; les jeunes gens ne tardent pas à entrer en conversation avec eux; et les braves guerriers donnent sans se faire prier leur opinion sur l'Inde et les Hindous:

« Ces diables-là, gentlemen, dit le sergent,

brave à trois poils, chevronné jusqu'à l'épaule et dont le nez rubicond semble éclairer le visage, ces diables noirs, voyez-vous, ne feraient qu'une bouchée de nous tous s'ils le pouvaient; v'là bientôt dans les vingt-cinq ans que je roule ma bosse par ici; eh bien, gentlemen, j'ai appris une chose en ce temps-là: c'est que tant plus ils sourient, tant plus ils vous flagornent et vous lèchent les bottes, tant plus il faut se méfier; je le disais tantôt à ces jeunesses-là, — ça arrive du vieux pays, et c'est bête comme chou, on peut dire, — « Jim, « mon gars, et toi, Willie, et toi, Johnay » (que je leur disais), « faut se méfier... faut se méfier... « tant plus vous vous méfierez, et tant plus vous « aurez la chance d'emporter vot'peau de ce sa- « tané pays!... »

Les jeunes soldats sourient niaisement.

« Oui, mes gars, s'agit pas de faire les malins ici, continue le gradé; vous n'en seriez pas les bons marchands; méfiez-vous, méfiez-vous toujours... V'là le conseil de Tom Maloney, qu'a servi sous le drapeau de la « vieille dame » (Dieu la bénisse!...) depuis tantôt trente-cinq ans, qui avait de la barbe au menton quand vous n'étiez pas seulement en culotte, et qui n'a jamais passé pour avoir froid aux yeux... Ah! mais, non!...»

Le sergent secoue la tête d'un air profond.

« De quoi faut-il se méfier surtout, selon vous?

demande Jean-Charles.

— De quoi, mon jeune gentleman?... Il faut se méfier de l'homme qui vous salue, de la femme qui vous vend un gâteau, de l'enfant qui offre de tenir la bride de vot'cheval, du plat de riz que vous mangez, du lit de sangle sur lequel vous dormez, de la pipe de tabac que vous fumez, du verre d'eau que vous buvez... (non pas que j'en use beaucoup, moi!...), de la bouteille d'ale que vous débouchez... V'là de quoi il faut se méfier, foi de Tom Maloney!...

- Alors vous croyez la population indigène profondément désaffectée », demande encore Jean-

Charles.

Le sergent cligne de l'œil.

« Motus! Je ne dis ni ceci ni cela... Je n'ai pas qualité pour croire telle ou telle chose ou donner mon avis; je ne suis pas savant, moi, je ne lis pas dans les livres: mais je dis: « Méfiezvous! » Je m'en suis bien trouvé jusqu'ici, et je vous donne le conseil gratis, mes jeunes gentlemen; vous vous en trouverez bien comme moi.

— Pourtant, dit Price, on voit les indigènes des classes dirigeantes adopter nos coutumes, nos manières... autant qu'ils le peuvent, du moins...

— Oui, comme des singes — des hanuman, ainsi qu'ils les appellent dans leur satané langage... Ils veulent bien singer les manières de nos dames et de nos messieurs... N'empêche que s'ils pouvaient nous voir tous au fin fond du tréfonds de la mer... Tonnerre!... Ils ne diraient pas non!...

— C'est assez naturel, en somme, fit Jean-Charles; on ne peut pas attendre que les vaincus

portent un amour tendre aux vainqueurs...

— Fallait pas se laisser battre, alors!... fait le sergent Maloney rudement. Mes jeunes gentlemen, je pourrais vous raconter des choses qui se sont passées dans ce pays-ci, au temps de la grande Rébellion, et que mes anciens m'ont dites... des choses qui feraient blanchir vos cheveux; oui, et fondre comme neige au soleil la moelle de vos jeunes os... Ah! si je voulais!...

- Quoi! sergent », demandent en chœur nos

amis et les jeunes soldats, dont la curiosité est excitée par ces paroles mystérieuses.

Mais le sergent secoua la tête.

« Non, non, non. Mieux vaut ne pas réveiller ces souvenirs-là; y a rien à y gagner... Mais faut se méfier!... faut se méfier... Je ne sors pas de là!

Cependant, le train s'arrêtait à une petite station perdue dans la jungle, et Jean-Charles et Price sautèrent à bas du wagon pour se dégourdir les jambes. Ils en profitèrent pour se rafraîchir en mangeant un gâteau de riz et en buvant un verre d'eau fraîche en dépit des sombres pronostics du sergent Maloney.

Et, tout à coup, tous deux poussent une exclamation de surprise, car ils se trouvent en face de Malik Mull, souriant d'un air quelque peu em-

barrassé.

« Allons, bon! en voici un autre!... s'écrie Jean-Charles, revenant de sa surprise. Parions que c'est encore un émule!... Où allez-vous de ce pas, mon cher Malik? continua-t-il.

- Vous le voyez, je vais à Calcutta...

- Mais votre femme et vos enfants? s'écrient

en duo Edward et Jean-Charles.

— Ma femme et mes enfants n'aimaient pas beaucoup mon projet. J'ai pris la clef des champs tout bonnement et je leur ai envoyé une dépêche en route. »

Les deux amis éclatent de rire.

« Et je parie que c'est pour faire comme moi... vivre de votre travail? demande Jean-Charles.

— En effet... J'ai eu bien soin de ne prendre que tout juste de quoi payer mon billet... Eh bien! me suis-je dit, puisque mon ami de France est venu de si loin en travaillant, pourquoi n'essayerais-je pas de traverser mon propre pays de la

même manière?...

— Allons, c'est dit!... Me voilà passé chef d'école!... s'écrie Jean-Charles. Mais je vais me sentir responsable!... Si vous mourez de faim en route, ce sera par ma faute.

— Pourquoi serions-nous plus manchots que vous ? demanda vivement Edward. Si vous pouvez enseigner le français, mois je puis enseigner l'an-

glais, je suppose?...

— Et moi je puis devenir écrivain public, si tout autre moyen de gagner ma vie me fait défaut, dit Malik. J'ai une belle écriture, et je suis bien sûr que je ne manquerai pas de clients...

— Soit! je ne demande pas mieux, et je n'ai pas besoin de vous le dire : je suis enchanté que

nous fassions route ensemble. »

On remonte en wagon avec l'addition de Malik, que le sergent Maloney regarde un peu de travers; et, peut-être excité par la présence d'un Hindou, il commence à vanter avec ardeur à ses nouveaux amis les charmes du service sous le drapeau britannique. Là se trouvent gloire et profit, un uniforme seyant, la chance de voir des pays curieux et d'apprendre à connaître le monde... Bref, il est visible que le sergent Maloney est tout prêt à faire trois recrues.

« Gardons-nous surtout d'accepter un shilling, si nous ne voulons nous trouver embauchés de force, dit Edward en français, voyant Jean-Charles devenir de plus en plus intime avec le vieux troupier.

— Que voulez-vous dire? fait Jean-Charles. Je n'ai aucune intention de lui emprunter un sou,

croyez-moi!...

- Ah! mais vous ne connaissez pas ça, vous!

Si un homme a en poche le « shilling de la reine », après avoir causé avec un sergent recruteur — ledit shilling lui eût-il été glissé clandestinement et même pendant que des libations trop copieuses l'ont plongé dans un doux sommeil, la loi anglaise le considère comme engagé, et il est forcé de servir...

— Allons donc!... Sans avoir rien signé?...

— Rien du tout!... Et soyez certain que Maloney lui-même a été recruté jadis de cette façon sommaire. Ainsi, ouvrons l'œil; « méfions-nous », selon le principe qu'il préconise si fort... »

Ici Maloney l'interrompt :

« Mais, gentlemen, par cette chaleur, vous ne buvez pas?... Voyez, la cantinière — ma femme, pour vous servir — a son petit baril plein de whisky et ne demande qu'à vous verser la goutte... C'est peut-être la monnaie qui manque?... Qu'à cela ne tienne!... le papa Maloney n'est pas encore tout à fait sans le sou et vous prêtera bien un shilling ou deux!... à charge de revanche, s'entend... Allons, allons, pas de façons!... Prenez, mon gentleman, prenez!... ça ne me gêne pas!... Y en a d'autres là où j'ai pris celui-là... la mère des shillings n'est pas morte!...

— Je le crois sans peine, si c'est la caisse du régiment, dit Jean-Charles en riant et en repoussant la pièce que l'autre veut lui mettre dans la main. Ça ne prend pas, père Maloney; nous ne

voulons pas nous enrôler aujourd'hui... »

Les jeunes soldats ouvrent des yeux comme des lanternes; chacun à part soi se remémore une scène pareille et la douceur moutonnière avec laquelle il s'est laissé pincer.

Le sergent reste un instant interdit; puis il

éclate d'un rire retentissant.

« Ce que c'est que l'éducation, tout de même!... s'écrie-t-il en assénant un coup de poing formidable sur sa cuisse, moulée dans un pantalon à bande rouge qui semble tiré au cabestan. Hein! mes agneaux, ils sont pas bêtes les gentlemen?... C'est pas comme vous!... Ils ont vu tout de suite où le papa Maloney voulait en venir... Ah! ah! ah! pas bêtes!... Ils se sont méfiés... Des beaux gars comme ça!... dire que je les ai ratés!... Ah! bon Dieu de bon Dieu! les beaux troupiers que j'aurais eus là!... Et ils auraient appris l'exercice un peu plus vite que vous, je gage... Quel plaisir de leur enseigner à marquer le pas!... ils y auraient mordu tout de suite... Enfin, que voulez-vous? le sort ne l'a pas voulu... C'est dommage!...

— C'est tout de même un peu fort de vouloir nous engager par surprise, dit Jean-Charles. Ce

n'est pas bien, père Maloney!...

— Mon jeune gentleman, c'est le système dans les armées de Sa Majesté (que Dieu bénisse), et m'est avis qu'il n'est pas si mauvais!... à preuve que nous valons bien les autres soldats, je crois!...»

Et Maloney se campe dans une attitude héroïque qui fait bomber à craquer son étroite veste rouge, et retourne sa rousse moustache d'un air

féroce.

« Les soldats anglais ne sont pas mauvais, je vous le concède, et ce n'est pas de vous que je dis du mal, mais du système de recrutement. Et puis, chez nous, un simple soldat peut devenir officier. Cela ne se voit pas souvent dans l'armée anglaise, hein, Maloney?...»

Et Jean-Charles entreprend de faire comprendre au brave sergent l'histoire des héros de la Ré-

volution, ces rudes guerriers sortis du peuple et arrivés parfois à un trône, qu'ils occupaient aussi honorablement que n'importe quel prince de sang royal. Mais, quoique vivement intéressé, Maloney ne peut admettre un système qui froisse tous ses préjugés dynastiques et hiérarchiques. Un simple soldat devenir général, roi, prétendre à la main d'une fille de sa reine! Une telle idée lui glace le sang dans les veines, et il est obligé, pour se remettre, d'avoir recours à de copieuses libations versées par la main de lis de Mrs Maloney, sa femme, robuste commère à la face enluminée, le poing sur la hanche, le verbe haut, le teint et les cheveux également roussis par le soleil, qui accompagne son mari depuis plus de vingt ans à travers l'Inde et qui ferait un aussi bon soldat que lui.

Devisant de bonne amitié, on passe agréablement le reste de la journée. Il ressort des observations de Maloney, homme fruste, mais non sans intelligence, que le peuple hindou est dominé, mais point conquis par ses maîtres anglais. Se relâchant peu à peu de sa prudence, il raconte à son jeune auditoire palpitant certains épisodes de l'affreuse révolte de 1857. Il leur dit les femmes et les enfants des officiers et des soldats anglais mis à la torture avec des raffinements de cruauté atroces ; il leur cite des faits arrivés dans le régiment dont il porte le numéro aujourd'hui, et qui prouvent chez les rebelles une ingéniosité diabolique dans l'art de faire le mal. Selon lui, les Hindous qui les entourent en feraient autant demain si l'occasion s'offrait. Ils rongent leur frein, rampent et lèchent la main de l'oppresseur; mais si cet oppresseur, sa femme inoffensive ou son petit enfant innocent, tombaient en leur pouvoir, l'esclave se relèverait, il déploierait une férocité dont l'écho seul ferait trembler les puissants de la terre sur le trône où ils siègent, entourés de tous les bienfaits de la civilisation...

Bien que Malik affectât d'être lui-même un homme civilisé et de répudier comme un reste de barbarie les récits atroces de Maloney, les deux jeunes Européens le sentirent tout à coup très loin d'eux, appartenant à une race hostile, agité de sentiments étranges, incompréhensibles... Ses yeux luisaient comme ceux d'un fauve dans sa face brune, et ses lèvres minces se retroussaient, frémissantes, montrant deux rangées de dents acérées comme celles d'un tigre... Il surprit le regard étonné de Jean-Charles et se mit à rire un peu gêné:

« Ce brave Maloney, dit-il à demi-voix, il vous énerve à la fin avec ses histoires à dormir de-

bout... »

Bientôt, au surplus, la force armée arrivait à sa destination. Le sergent, sa femme et leurs « agneaux » quittèrent le train. Jusqu'au moment où il se remit en marche, Edward et Jean-Charles virent l'œil du brave sous-officier les couver d'un regard où se lisait l'amer regret de n'avoir pu faire accepter le « shilling de la reine » à des gars aussi bien plantés.

Les trois amis visitèrent de nombreuses villes avant d'atteindre Calcutta. Ils vivaient à la manière hindoue, buvant de l'eau fraîche, mangeant du riz ou des bananes et couchant à la belle étoile: régime éminemment frugal et tout à fait approprié à l'état des finances de Malik et d'Edward. Parfois Jean-Charles, devenu le capitaliste de la bande, proposait un festin plus substantiel en quelque auberge européenne. Mais ses deux disci-

ples écartaient la tentation, d'un geste large, en alléguant que « le pain non gagné est sans sel ».

On débarqua à Calcutta, et tout de suite on se

mit en quête de travail.

Pour Malik, ce fut chose aisée... Il s'installa sous un portique et tira de ses vastes poches un rouleau de papier blanc, un encrier de poche et un style de roseau qu'il déposa à terre devant lui. A peine avait-il manifesté par cette enseigne élémentaire son intention d'exercer le métier d'écrivain public que les clients s'approchèrent en foule. C'étaient des mamans voulant écrire un mot au fils absent, des solliciteurs en mal de requête à quelque administration publique, des jeunes filles à la face lunaire qui jugeaient utile de se rappeler au souvenir d'un fiancé absent. Malik se chargeait de traduire et d'exprimer leurs sentiments tumultueux; il s'en acquittait dans un style aussi fleuri que son écriture et qui obtenait l'approbation universelle : aussi pices et anas pleuvaient-ils dans son escarcelle.

Jean-Charles eut d'abord plus de peine à trouver l'emploi de ses facultés. La main-d'œuvre surabondait visiblement, à Calcutta, dans toutes les professions. Décidé à n'y faire qu'un séjour rapide, il hésitait à s'engager, comme à Bombay, dans la carrière de l'enseignement, quand l'occasion se présenta pour lui d'utiliser une autre de ses aptitudes.

Assis auprès de Malik, il était en train de dessiner sur son album de poche les fines dentelures d'un vieux temple bouddhiste, quand un Hindou de haute caste s'approcha de lui, le regarda faire un instant et demanda si le croquis était à vendre. Jean-Charles répondit affirmativement et le marché fut bientôt conclu. Aussitôt le jeune artiste

proposa à l'Hindou de dessiner son portrait au crayon à titre de prime gratuite. Et, sans tarder, il se mit à l'œuvre.

La ressemblance venait à miracle. Un cercle d'admirateurs se forma bientôt autour du groupe formé par le dessinateur et son modèle, et le portrait n'était pas fini que d'autres amateurs se faisaient inscrire pour être à leur tour portraicturés.

La vogue de Jean-Charles était désormais établie. Il ne chercha plus d'autre gagne-pain.

Quant à Edward Price, il n'en avait pas encore et s'apercevait un peu tard qu'à s'embarquer sans biscuit on court le risque de mourir de faim. Les leçons d'anglais, qu'il s'était flatté de pouvoir donner si aisément, restaient à l'état de mythe, faute d'élèves. Il ne savait ni la musique, ni le dessin, ni l'écriture indigène, ni aucun métier proprement dit. Prêt à tout, pour se tirer d'affaire comme ses deux amis, il s'offrait aux tâches les plus rudes, sur les quais du Gange, dans les chantiers de construction, dans les docks et les jardins maraîchers : demandant à rouler des tonneaux. à porter des moellons, à tirer l'eau des puits. Et partout il trouvait la même réponse : il n'était « pas de la partie »; il semblait trop jeune; il avait l'air d'un gentleman. Si d'aventure sa requête se trouvait plus favorablement accueillie, le salaire était misérable autant que passager, suffisant peut-être pour un boy hindou, absolument dérisoire pour un Européen aux dents longues.

Au bout de huit jours de tentatives vaines, Edward Price était guéri de la passion des voyages « à la mode Bertoux ». Il avait compris par expérience que le seul moyen pratique de se passer de capital, en tous lieux, est de représenter en soimême un capital par les talents les plus variés et

les plus élastiques, afin d'en trouver l'application et d'en tirer des ressources. Contrit et repentant, il avait télégraphié à son père, obtenu son pardon avec les subsides nécessaires pour se rapatrier, et il repartait pour Bombay l'oreille basse.

Quant à Malik, il pensait au contraire avoir découvert la pierre philosophale et annonçait l'intention de faire, lui aussi, son tour du monde

gratis:

« Il n'est jamais trop tard pour s'instruire », répétait-il en hochant la tête d'un air sage. Jean-Charles eut quelque peine à lui faire entendre que son métier d'écrivain hindou, lucratif à Calcutta où la population indigène illettrée pullule, pourrait bien ne pas être un revenu aussi certain dans les autres régions du globe. Malik avait trop de bon sens pour ne pas s'en rendre compte.

Il se détermina donc, lui aussi, à réintégrer le domicile familial quand son jeune ami lui annonça qu'il allait poursuivre sa route et se rendre dans

l'Indo-Chine française.

CHAPITRE XI

COLONIES FRANÇAISES

Par un beau matin de février, Jean-Charles débarqua dans la capitale de la Cochinchine, et tout d'abord l'aspect de la ville le charma. Saïgon, toute coquette avec sa population élégante, ses rues larges et bien ombragées, ses blanches villas nichées dans les fleurs et envahies par un magnifique débordement de végétation tropicale, lui fit l'effet d'un véritable paradis:

« Eh quoi? se disait-il, foulant avec fierté le sol conquis par nos armes, il y a des gens pour médire de nos établissements lointains? Prétendre que nous n'entendons rien à l'art de coloniser! Est-ce que cette ville seule, ce morceau de civilisation européenne, planté en pleine barbarie asiatique, ne témoigne pas éloquemment de notre génie

colonisateur? »

Ce qui l'enchantait plus que tout, c'était l'air « français » qu'il trouvait aux choses et aux gens. Malgré le plaisir extrême que son esprit curieux et avide d'information avait éprouvé aux expériences nouvelles qu'il venait de faire, il commençait à en avoir assez de mœurs étrangères, de sourires hindous, de faces énigmatiques, de charabia

levantin, de tout cet ensemble de choses non vues qui séduit l'imagination, mais qui bientôt fatigue et fait aspirer après le connu : de même, quand on s'est laissé tenter au ragoût de quelque plat exotique, on revient avec une fidélité doublée à l'hon-

nête pot-au-feu familial.

Toutes les physionomies qu'il rencontrait le charmaient ; il trouvait à chacune un air de bonté, d'intelligence, d'esprit; bien plus, il lui semblait que la beauté était l'apanage exclusif de ses compatriotes. Il n'avait pas encore assez vécu hors de France pour devenir la proie de l'illusion contraire. Notre œil n'admet guère de beauté que dans le type qui s'y réfléchit d'habitude et, s'il nous arrive d'admirer d'emblée une figure étrangère, c'est que nous retrouverons en elle quelqu'un des traits que nous avons coutume d'appeler beaux. Les Chinois ne sont-ils pas unanimes à placer bien au-dessus du plus pur type européen le teint pain d'épice et les yeux bridés de leurs Vénus mongoles ? Mais sans doute un Chinois, grandi et élevé parmi nous, habituerait son œil triangulaire à comprendre la valeur esthétique d'un œil taillé en amande; et nous, de notre côté, nous ne serions pas incapables peut-être, avec une longue pratique, de goûter le charme spécial des beautés du Céleste-Empire.

Quoi qu'îl en soit, Jean-Charles se livrait sans arrière-pensée au plaisir d'admirer ses nationaux, et après les types composites et confus du Levant, le masque sournois de l'Hindou, le visage de bois de l'Anglais, il ressentait un délice et un repos à voir l'animation, la couleur, la mimique expressive, la franche gaieté de ces figures françaises. Il lui semblait que toutes lui étaient connues : les marins à l'air bon enfant, les dames élégantes en

« malabar » ou en pousse-pousse, les statues de Gambetta, de l'amiral Rigault de Genouilly, du commandant Garnier, tout avait un air ami, familier qui l'enchantait.

Léger de cœur, léger d'argent, de soucis et de bagages, avec ses dix-huit ans, sa santé de fer, sa couverture roulée en sautoir et une dizaine de sovereigns en poche, il se mit immédiatement à explorer la ville charmante, reconnaissant une fois de plus combien l'oncle Francis était sage d'avoir supprimé jusqu'à la valise dans le système qu'il préconisait. En effet, tout innocent et modéré que peut sembler le bagage, réduit à cette modeste expression, il représente encore, en son raccourci, toutes les chaînes et les anxiétés dont M. Cazaveilh prétendait affranchir le voyageur : attentes interminables dans les douanes; visites vexatoires et bouleversement de vos nippes; préoccupation de savoir où et à qui on confiera ladite valise; crainte perpétuelle de la perdre; ennui de la porter, etc. Ici, rien de semblable. Aussi léger que l'hirondelle en ses migrations, et s'en remettant comme elle à sa seule industrie pour se procurer le vivre et le couvert, Jean-Charles allait fièrement devant soi, avec un sentiment inexprimable d'indépendance et de liberté, remerciant en son cœur celui dont l'expérience lui avait ainsi tracé le chemin.

Ce chemin n'était pas, à coup sûr, celui du Sybarite. Cette valise et ces bagages, dont on encombre son arrière-train, n'ont pas été emportés sans raison. A l'intérieur, toutes nos vanités, notre goût de luxe, notre gourmandise, notre mollesse pourront amplement se satisfaire. Mais M. Cazaveilh professait que ces raffinements de confort sont autant de tyrans dont un homme doit se défaire,

qu'il doit jeter à la mer sans miséricorde, s'il est véritablement épris de liberté. Lui-même, qui avait crédit ouvert dans toutes les banques du monde et qui eût pu aisément éblouir de son faste les populations au milieu desquelles sa fantaisie ou ses multiples affaires l'amenaient, il était le premier, le plus sincère observateur de ses principes. Différent de cet humoristique prédicateur qui disait : « Faites comme je vous dis de faire et ne faites pas ce que je fais! » il prêchait d'exemple, voyageait littéralement avec son bâton pour unique soutien, et, dans sa poche, tout au plus les tradi-

tionnels cinq sous du Juif-Errant.

Mais aussi il possédait comme pas un son petit globe terraqué! Il le connaissait, pourrait-on dire, « dans les coins ». Il avait exploré les régions torrides et les pays de glace ; escaladé l'Himalaya et le Chimborazo; traversé l'Afrique, visité l'Océanie, touché les pôles ; habité tour à tour la Terrede-Feu, le Klondyke, la Sibérie, le Sénégal, les solitudes du Sahara et les fourmilières de la Chine. Dans toutes les avenues du monde il avait posé son pied ferme et infatigable; son œil profond avait observé les mœurs sous toutes les latitudes; il s'était assis à tous les foyers et chez tous les peuples, blancs, noirs, rouges et jaunes, son grand cœur avait trouvé des amis et des frères. Ces études, ces expériences si intéressantes qui centuplaient sa vie, il ne les eût point faites s'il avait suivi la méthode habituelle du touriste, lequel, bien claquemuré dans son wagon, dévore l'espace comme si sa vie en dépendait, entasse kilomètre sur kilomètre sans rien entendre que les trépidations de la machine, sans rien voir que les deux talus de la voie ferrée, ne tarde guère à être gagné par le sommeil et la plupart du temps rentre chez

lui aussi pauvre d'observations qu'au départ. Il estimait la vapeur, mais personnellement n'en usait guère, jugeant qu'elle anéantit tout le charme de la route. De même, il appréciait en philosophe le grand pouvoir qui réside dans la richesse; il avait en sa vie gagné et donné des fortunes et prétendait bien que Jean-Charles fît la sienne quand le temps serait venu; mais il redoutait l'influence démoralisatrice de l'or et souhaitait que son neveu eût appris le plus complet mépris, la plus parfaite in dépendance de ce dangereux allié, avant d'en

prendre le maniement.

Fort de ses conseils, à son arrivée en tout pays nouveau, Jean-Charles débutait par chercher du travail au lieu de puiser, pour se procurer son dîner, aux petites économies qui pouvaient lui rester en poche. De cette façon, il maintenait en activité la grande règle d'hygiène qui avait tant plu au bon M. Damirol et prenait insensiblement le pli de s'affranchir de toute servitude : se nourrissant gaiement de racines, quand son industrie n'avait pu lui procurer un meilleur repas, et dormant sur la dure comme un bienheureux, si l'hôtel se trouvait au-dessus de ses moyens; en un mot, refoulant systématiquement au second plan a la bête » et ces nécessités dont l'Apôtre demande à cor et à cri de le délivrer.

Dès l'abord, la vue des bons visages français qu'il discernait derrière toutes les vitrines de boutiques l'avait mis en confiance, et, se rappelant les diverses faces cosmopolites et peu attrayantes qu'il avait abordées au Caire avant de tomber sur le père Landry, il s'était dit qu'ici, entre compatriotes, l'entente ne serait pas longue à se faire; que l'accord marcherait rondement. Il avait compté sans son hôte.

Après trois quarts d'heure ou une heure d'exploration, son pied rapide l'ayant porté à travers les parties les plus intéressantes de la ville, il revint à la rue principale et, marchant d'un pas plus mesuré, se mit à interroger méthodiquement les divers étalages ou enseignes. Le jeune Bertoux n'était pas seulement ébéniste, ouvrier mécanicien et bachelier ès lettres. Il était, si l'on s'en souvient, relieur très passable, imprimeur à l'occasion; savait forger une clef, agencer une serrure; il croquait proprement une silhouette, ainsi qu'on l'a vu dans l'Inde ; il connaissait l'art du jardinier, même celui du laboureur; bref, il n'était pas manchot et pouvait à juste titre se flatter de l'espoir d'obtenir un emploi honnête en tout pays - à plus forte raison en terre française. Or il lui était réservé d'apprendre une chose stupéfiante, à savoir : qu'il trouverait partout, en effet, à utiliser d'emblée ses talents et son courage, partout, excepté en terre coloniale française. Ah! s'il se fût présenté comme employé patenté de l'État, ou s'il fût arrivé avec la tenue militaire, c'était autre chose! La colonie lui ouvrait ses bras et du coup toutes les difficultés étaient aplanies, ou, pour mieux dire, elles étaient abolies en même temps que le libre essor de ses facultés. La besogne étant toute taillée au colon de ce type, et sa place mathématiquement délimitée, qu'a-t-il à faire de l'esprit d'entreprise, du génie aventureux, du pouvoir d'initiative dont la nature peut l'avoir doué? Qu'il remette ce capital dans sa poche : personne n'en a besoin ici! Tout ce qu'on lui demande, ce sont ses papiers, nouvelles lettres de noblesse sans lesquelles on ne peut entrer dans le carrosse du gouvernement. Mais gare à lui s'il se présente démuni de ce passeport; il sera regardé de travers par tous les membres de la colonie, découragé par tous les moyens, bien heureux s'il n'est pas rejeté

de son sein comme un élément suspect.

M. Cazaveilh savait parfaitement ce qui attendait son neveu, mais il avait à dessein négligé de l'en informer, tenant que rien ne vaut une leçon de choses et qu'une fois instruit par l'expérience et la comparaison, Jean-Charles serait bien mieux en mesure de combattre en bon patriote les abus de cette mortelle méthode que s'il en eût été avisé de seconde main.

Ayant donc passé en revue les boutiques, enseignes ou ateliers qui se suivaient dans la Grande-Rue, le jeune compagnon se décida promptement pour certaine forge, dont les portes hospitalières s'ouvraient toutes larges, laissant voir dans le fond deux ou trois ouvriers fourgonnant, attisant le foyer ou frappant sur l'enclume, tandis qu'à la devanture s'étalait un assortiment complet de clefs, verrous, serrures, cadenas, boutons de porte, etc., parmi lesquels un petit écriteau: On demande un apprenti.

« Voici tout justement mon affaire! » se dit-il, et, entrant sans hésiter, il expose sa requête. Maître Gaspard, patron de l'Enclume de Vulcain, en train d'écrire au comptoir dans un grand registre, releva les yeux par-dessus ses lunettes et fixa sur le candidat un regard qui voulait être imposant, mais qui manquait son effet au milieu d'une figure bonasse, rubiconde et aussi ronde qu'un fromage.

Suivit un interrogatoire, avec les hochements de tête, mines profondes et froncements de sourcil de rigueur; en réalité, le patron ne tergiversait que pour la forme et pour ne pas montrer une hâte déplacée, car l'heureuse physionomie de Jean-Charles, son air de décision, ses réponses précises et intelligentes lui avaient plu tout de suite. Un point cependant les divisait. Maître Gaspard de-mandait un apprenti, c'est-à-dire un garçon à qui il ne donnérait pas provisoirement de salaire, bien qu'il exigeât une certaine connaissance des éléments du métier, tandis que Jean-Charles, au contraire, prétendait recevoir la paye immédiate d'un bon ouvrier.

« Tenez! dit-il après un bout de dialogue qui ne concluait pas, mettez-moi à l'épreuve et ce sera à vous de juger si, avec les commandes que vous avez en main, il vous est plus avantageux de prendre un apprenti qui ne vous coûtera rien, mais qui ne vaudra guère mieux, plutôt qu'un aide payé, capable de faire proprement sa besogne.

— Voilà qui est parler! » dit le patron, qui, ainsi que Bertoux l'avait deviné, ne demandait pas un apprenti pour le plaisir désintéressé de faire l'éducation d'un novice, mais bien, en effet, pour cause d'augmentation de commandes, où il avait espéré concilier le profit avec l'économie.

« Rassemblez-moi les matériaux et voyons comment vous savez faire une clef », reprit-il, sortant de sa cage et désignant sur un établi voisin les divers outils et éléments nécessaires.

Jean-Charles se débarrassa de la couverture qu'il portait en sautoir, la posa à terre et, ayant retroussé ses manches jusqu'au coude, se mit immédiatement à l'œuvre, prenant soigneusement ses mesures, débutant par quelques petits calculs géométriques, ce qui prouvait qu'il travaillait selon les méthodes modernes et ce qui même fit faire la grimace aux autres ouvriers, attentifs à ce qui se passait, tandis que maître Gaspard, homme éclairé et à la hauteur de son temps, approuvait

de la tête, clignait de l'œil et se frottait les mains

derrière son dos.

— Allons! voilà qui est suffisant! » fit-il d'un air de condescendance, lorsque, après deux heures de travail, Jean-Charles lui présenta la clef demandée, objet d'un modèle assez délicat et que lui-même n'eût pas exécuté aussi vite, tout habile qu'il était dans le métier.

Il lui fit signe de le suivre au comptoir, et, d'une nouvelle confabulation discrète, il résulta que le jeune compagnon était embauché aux mêmes con-

ditions que le meilleur de l'atelier.

« Et maintenant, dit le patron, ouvrant un registre, donnez vos papiers, tous vos papiers, et nous allons signer.

— Mes papiers? répéta l'autre un peu étonné.

— Ah! vous ne les avez pas sur vous?... Eh bien, courez vite à l'auberge les chercher. »

Bertoux allait dire : « Je n'ai pas encore d'auberge. » Un instinct l'avertit qu'il pourrait choquer les sentiments de l'honorable serrurier.

« De quels papiers parlez-vous, monsieur? de-

manda-t-il simplement.

— De quels papiers? Vous moquez-vous? Mais, de votre livret d'abord; de vos certificats; de toutes vos pièces de référence et d'identité!

- J'ai le regret, monsieur, de ne posséder au-

cune de ces pièces.

— Comment? comment?... fit le patron, incrédule, mais fronçant néanmoins le sourcil. Voulezvous me faire accroire que vous avez appris le métier par enchantement ou par sorcellerie?

- Non, certes.

— Eh bien, si vous avez eu un apprentissage normal, où sont donc les témoignages qu'en doit posséder tout ouvrier qui se respecte? — Mon apprentissage n'a peut-être pas été ce que vous appelez normal. J'ai été à la forge dans une école américaine où les travaux manuels marchaient de front avec les études ordinaires.

— Hum!... alors vous n'êtes pas un vrai serrurier? Hum! hum!... Passe encore pour cela, si
vous faites convenablement votre ouvrage!... Mais
enfin, il n'y a pas seulement le livret, les certificats; il faut encore montrer d'où vous venez, qui
vous êtes, où vous allez, quels sont vos répondants,
pourquoi vous vous trouvez à Saïgon... Vous ne
pensez pas, j'imagine, que je vais vous embaucher
comme cela, sans la moindre garantie?...

— J'aurais cru que la meilleure garantie était la capacité de l'ouvrier; et si la suite démontrait que je manque d'assiduité ou de toute autre qualité fondamentale, qui vous obligerait à me garder

chez vous?

— C'est bientôt dit, mais tel n'est pas l'usage par ici... Enfin! en un mot comme en cent, vous n'avez aucune des pièces que je demande?

- Aucune.

— Pourriez-vous au moins vous recommander d'une personne connue à la préfecture? au consulat? à la place? à l'évêché?...

- Non.

— Alors, mon garçon, il n'y a rien de fait! dit Gaspard, refermant son registre d'un mouvement sec et revêtant son visage débonnaire d'une expression plus sèche encore. On n'entre pas chez moi comme dans un moulin, que diable!...»

Puis, comme il était brave homme et que la franche figure de Jean-Charles aussi bien que son habileté professionnelle lui avaient été au cœur,

il reprit plus doucement:

« Attendez que je solde votre travail! Voici

deux francs que je vous dois; j'ajoute qu'ils sont bien gagnés; et laissez-moi y joindre un petit conseil. Vous avez étudié en Amérique, dites-vous? Cela m'explique l'irrégularité de votre démarche. Vous ne connaissez pas nos coutumes ou vous les avez oubliées. Ne vous flattez pas de trouver ailleurs à Saïgon un accueil plus favorable que chez moi, si vous vous présentez sans répondants ou certificats. Procurez-vous les protections et recommandations convenables, et alors vous pourrez demander raisonnablement de l'emploi. Moi-même, je suis tout prêt à vous prendre — si la place est encore libre, s'entend! — aussitôt que vous pourrez justifier de votre identité; sans cela, croyez bien ce que je vous dis, vous trouverez partout visage de bois!

— Et, en attendant l'arrivée de ces bienheureux documents, un nouveau venu serait condamné à crever de faim, quels que fussent ses talents et sa bonne volonté? demandait le jeune voyageur, désappointé, mais non pas convaincu. Voici plus de six mois que je voyage avec le secours exclusif du travail de mes mains — sauf un après-midi où j'ai fait fonction de secrétaire et quelques leçons ue français que j'ai données à l'occasion, — et nulle part je ne me suis heurté à des défiances ou des exigences capables de me barrer la route.

— C'est que vous exerciez en pays étranger! dit promptement M. Gaspard, d'un ton de supériorité. Ici vous êtes en France, ne l'oubliez pas, ou dans une colonie française, c'est tout comme. Et, chez nous, il ne s'agit pas d'arriver sans tambour ni trompette comme dans un « placer » australien; de dire: J'ai de bons bras; employez-moi!... Non, non, cher monsieur! Nous sommes des gens civilisés, nous! des gens policés, disciplinés! Si

l'on veut être de notre troupeau, qu'on montre patte blanche! Nous avons une administration paternelle, un gouvernement vigilant qui n'en permet l'entrée à aucune brebis galeuse...»

« En d'autres termes, pensait Jean-Charles en se retirant, un gouvernement dont le premier soin serait de mettre des bâtons dans les roues de ses administrés, s'il fallait en croire le cher homme! Jusqu'à preuve du contraire, j'aime mieux penser

qu'il a la berlue!... »

Mais il ne lui fallut pas longtemps pour s'assurer que le maître serrurier n'avait rien exagéré. Partout où il offrait ses services, il rencontrait les mêmes exigences, et nulle part il ne retrouva la bienveillante modération de M. Gaspard. Le fait de se présenter sans lettres de créance paraissait monstrueux à tous ces gens habitués de longue date à la tyrannie des paperasses; et quelquesuns s'en expliquèrent même avec l'énergie qui accompagne les convictions profondes.

Heureusement, notre compagnon jouissait d'une bonne humeur imperturbable, et, comme d'ailleurs il n'était pas pressé par le besoin, il pouvait prendre par le bon côté ces difficultés inattendues, s'amusait même, in petto, des airs scandalisés qui

l'accueillaient partout.

« Ne dirait-on pas que je leur demande leur tête?... Ils pontifient, ma parole, en déroulant les beautés de leur système!... Cet excellent M. Gaspard avait un air tout à fait olympien lorsqu'il m'informait que, dans une colonie française, un Français doit attendre des obstacles qu'il ne trouvera pas ailleurs. Il paraissait fier de cette circonstance, positivement! Où la vanité va-t-elle se nicher?... Clairement, il croyait énoncer un fait digne d'admiration... Et pourtant, il n'est sûrement

ni sot ni méchant... Je lui trouve même un air de ressemblance avec mon brave M. Damirol. — Tiens!... il avait, maintenant que j'y pense, un certain accent marseillais... Gageons que la Canebière ne lui est pas inconnue... Avec tout cela me voici un « sans-travail », et la situation n'a pas l'air de vouloir s'éclaireir. Mais j'ai gagné tout de même mon repas : allons le prendre. Peut-être une inspiration viendra-t-elle en man-

geant. »

Il alla s'attabler devant un restaurant de modeste apparence, et, tandis qu'il dînait avec appétit, l'inspiration attendue lui vint en effet. Il avait encore dans son portefeuille une lettre de M. Damirol qui lui écrivait d'une manière toute cordiale et l'invitait à ne pas l'oublier si jamais il passait de nouveau par Alexandrie. Un post-scriptum signé: Aurélie D. de la Colombière appuyait gracieusement cette invitation, et la lettre portait, en larges lettres gravées, l'en-tête de la fabrique du marchand d'allumettes.

« Voici un document qui a un air tout à fait officiel! se dit-il après l'avoir tiré de sa poche et examiné. Peut-être suffira-t-il à tenir lieu des

certificats absents?... »

Bravant la répugnance bien naturelle qu'on éprouve à se présenter à qui vous a déjà éconduit, il résolut d'en avoir le cœur net, et, aussitôt son repas expédié, reprit la route de l'Enclume de Vulcain. Gaspard était toujours à sa place, et Jean-Charles eut le soulagement de se voir accueillir par un large sourire.

« Eh bien, compagnon? On revient bredouille? Je vois cela à votre mine... Que vous disais-je?

 Je viens, en effet, de me convaincre que vous êtes bon prophète, monsieur, dit Bertoux, diplomatiquement. Comme vous me l'aviez annoncé, j'ai rencontré partout visage de bois.

— Voyez-vous? dit l'autre, flatté.

- Mais tout à l'heure il m'est venu en tête que je n'étais peut-être pas aussi démuni de papiers d'identité que je l'aurais cru. Voici une lettre qui m'a été adressée d'Alexandrie à Calcutta par un industriel dont le nom est honorablement connu aux quatre coins du globe. Si vous voulez bien en prendre connaissance, vous pourrez vous assurer que M. Damirol...
- Damirol! interrompit Gaspard vivement. Justin Damirol, de Marseille?...

Puis, parcourant vivement la lettre :

- Eh! que ne parliez-vous plus tôt, jeune homme? Damirol s'intéresse à vous? En voilà assez : vous êtes admis chez moi. Sachez que nous avons été galopins ensemble sur la Canebière (My prophetic soul! pensa Jean-Charles). Eh! eh! on a fait du chemin depuis ce temps-là! Le Marseillais est entreprenant; la mer lui est ouverte et la voile toute prête! J'ai quitté jeune ma belle patrie, mais je ne l'ai pas oubliée, et j'ai gardé un bon souvenir à Damirol. Je sais qu'il est arrivé très haut. Je n'ignorais pas qu'il avait épousé une demoiselle noble (indiquant le post-scriptum), sans un sou d'ailleurs, mais enfin une personne de très grandes prétentions. Dites-lui, quand vous lui écrirez, que, pour la religion des vieux souvenirs, Marius Gaspard a pris à ses gages un jeune vagabond qui avait eu l'audace de se présenter chez lui sans l'ombre de certificats! »

Et l'honnête Marseillais éclata d'un bon rire.

Ainsi l'accord fut conclu. Après s'être fait accepter par le patron, Jean-Charles réussit à gagner le bon vouloir de ses compagnons de forge par l'obligeance et la générosité qu'il pratiquait toujours sans tapage, aussi bien que par des qualités professionnelles uniformément respectées de l'ouvrier. Il n'oubliait pas de grossir son petit pécule, de se tenir prêt à parer au chapitre des accidents. Il ne négligeait pas non plus de visiter ce que la ville et les environs pouvaient offrir de curieux. Mais il ne trouvait plus aux choses cet attrait qui l'avait si fortement saisi au débotté. Depuis que, sous l'apparence accueillante de la surface, il avait vu l'inhospitalière résolution de décourager toute bonne volonté isolée, la charmante cité lui paraissait laide. Malgré toute la cordialité de maître Gaspard et les regrets sincères de ses camarades, Jean-Charles résolut, après un mois de séjour, de porter ses pas vers le Nord, et, roulant sa couverture, il dit adieu à la Cochinchine et s'embarqua sur un vapeur à destination de Haïphong. Là il trouva une jonque chinoise, lourdement chargée de bagages et de voyageurs, qui se rendait à Hanoï, ainsi que l'indiquait un petit écriteau imprimé sur papier rouge placé à l'avant de la barque, à côté de l'énorme œil peint qui donne à ces bateaux d'extrême Orient une fantastique apparence de bête. La jonque avait pour équipage une demi-douzaine de rameurs. Ces hommes, complètement nus, sauf un étroit pagne blanc autour des reins et un grand chapeau de paille de forme conique, portaient leur chevelure, épaisse, noire et rude, roulée en chignon sur la nuque. Tout muscles et tout nerfs, semblables à de sveltes statues de cuivre jaune, ils guidaient leur barque avec une dextérité singulière; appuvés sur une longue gaffe de bambou, légère et pliante, ils naviguaient, glissaient, faisaient adroitement virer la lourde jonque au milieu du dédale de roches qui émergeaient à fleur d'eau comme d'énormes cachalots échoués hors de la rivière. Débordant de toutes parts et inondant le sol, ces eaux font du Tonkin un véritable marais. La navigation de ces rivières présenterait des difficultés insurmontables à tout autre qu'un indigène. Souvent, malgré l'adresse des rameurs à se guider dans les dangereux méandres, semés d'écueils et de trous d'abîme insoupçonnés, un faux mouvement fait chavirer la jonque plate, et les voyageurs se trouvent assis dans l'eau au milieu de leurs bagages épars. L'Européen qui est pour la première fois victime de cette mésaventure crie, tempête, jure et se livre à une gymnastique effrénée pour rattraper sa propriété flottante; mais il demeure surpris du calme de l'indigène qui se ramasse tranquillement, repêche ce qui lui appartient, aide à remettre la jonque d'aplomb et reprend sa place, comme si chavirer était un accident prévu et inévitable de toute navigation bien entendue. Bientôt leur philosophie est contagieuse : on se sent ridicule, criant et gesticulant devant ces êtres énig. matiques qui considèrent vos gambades d'un œif triangulaire et froid, sans qu'aucune espèce d'émotion se peigne sur leur jaune visage.

Gagné par leur impassibilité, l'Européen ramasse tant bien que mal ses bagages et, à l'immersion suivante, il s'assied dans l'eau froide sans témoigner le moindre émoi. C'est du moins ainsi que se comporta Jean-Charles; d'ailleurs, l'absence totale de bagages simplifiait la question pour lui. Les rameurs parurent approuver le stoicisme qu'il déploya et, le vent du large ayant bientôt séché ses habits, il ne pensa plus à sa mésa-

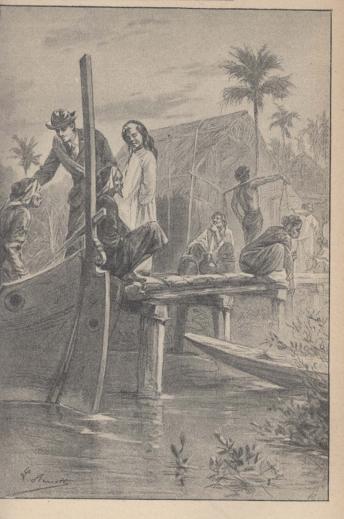
venture.

Jean-Charles se trouva pendant tout le trajet

l'objet d'une insatiable curiosité. Les yeux de tous les voyageurs — et la jonque en était pesamment chargée — scintillant comme des perles de jais, demeuraient immuablement fixés sur lui, et le mot fan kvei (diable étranger), revenant sans cesse dans les conversations, lui prouva que sa personnalité en faisait tous les frais. Il admira l'hypocrisie des femmes qui, toutes, en l'aperce-vant, avaient affecté de regarder d'un autre côté, afin que leurs yeux ne fussent pas souillés par la vue d'un homme de race étrangère; mais Jean-Charles s'aperçut bientôt que ce n'était là qu'une feinte : car chacune de ces dames, élevant entre elle et l'objet inconvenant qu'il était le frêle rempart d'un éventail de papier, y avait d'un ongle acéré percé un trou à travers lequel leurs noires prunelles le dévisageaient avec une ardente curiosité. Des rires étouffés, des coups de coude et un babillage de pie lui montrèrent en outre qu'on se divertissait fort à ses dépens. Jean-Charles, qui n'avait pas d'amour-propre déplacé, supporta d'abord très philosophiquement les rires dont il se trouvait l'obiet.

Mais, bientôt, quelques onâ-onâ (enfants), enhardis par la douceur de sa physionomie, s'avancèrent de plus en plus près, le regardant jusque sous le nez avec des éclats de rires aigus — absolument, pensa Jean-Charles, comme auraient pu faire de petits villageois mal élevés en France, si par hasard un Céleste à longue queue était tombé au milieu d'eux. — Jean-Charles sourit d'abord de bonne humeur à ces gamins à l'allure de paravent; mais les choses faillirent se gâter tout à coup. Un grand garçon de dix-huit ou dix-neuf ans, s'approchant aussi, se mit d'abord, à la joie générale, à imiter ce qu'il concevait comme les

BIBLIOTECA MACIONAL



LA, JEAN-CHARLES TROUVA UNE JONQUE CHINOISE (P. 154).

BIBLIOTECA MACIONAL

manières européennes : marchant le poing sur la hanche, faisant sonner ses talons, frisant une moustache imaginaire et promenant autour de lui un regard impérieux. En même temps, il dégoisait avec une extrême volubilité un discours qui devait être fort spirituel, à en juger par les rires qu'il soulevait dans son auditoire. Tout en jouant la comédie, il était arrivé tout près de Jean-Charles, et, d'un brusque coup de coude, il fit soudain sauter son chapeau dans la rivière. Jean-Charles n'eut qu'à étendre le bras pour le rattraper, et, lorsqu'il se retourna, le jeune Tonkinois se livra à force tsin-tsin 1 et manifesta par toute son attitude le plus grand regret de sa maladresse. Cependant, sa physionomie ne plut pas à Jean-Charles, qui résolut d'être sur ses gardes et de ne pas le laisser recommencer à la légère. Deux minutes plus tard, le fils de Han, trébuchant, par le plus grand des hasards, sur le pied de Jean-Charles, tombait tout de son long sur lui et faisait de nouveau chavirer le chapeau dans la rivière. Un éclat de rire général salua cette seconde mésaventure. Jean-Charles prit part à l'hilarité commune ; mais, saisissant le jeune Céleste par le chignon:

« Repêche-moi mon chapeau », lui ordonna-t-il impérieusement, avec un geste fort expressif.

Le Tonkinois leva les yeux et les mains au ciel.

« Moi, pas pouvoir... Impossible! disait toute sa mimique.

— Reprends-le sur-le-champ, ou gare à toi!

— Mais moi pas pouvoir!... Tout le monde, oui, bien ; moi, pas pouvoir!...

- Une fois, deux fois, veux-tu le repêcher?

- Moi, peux pas!

^{1.} Saluts.

- C'est ce que nous allons voir. »

Et prenant subitement mon Céleste par la nuque et la ceinture, avec une vigueur décuplée par l'irritation qu'il ressent, Jean-Charles se penche sur le bord de la jonque et le dépose délicatement en plein courant.

Les rieurs s'arrêtent.

« Veux-tu repêcher mon chapeau?

Moi, pas pouvoir.Bois un coup, alors. »

D'une poigne de fer, il fait plonger la face plate du Tonkinois dans l'eau.

« Veux-tu le repêcher?

- Non!

— Un autre coup, dans ce cas. »

Et, de nouveau, la face rasée est plongée dans l'eau verdâtre, où Jean-Charles la fait séjourner un peu plus longtemps que la première fois.

« Et maintenant, veux-tu le repêcher?

— Non! » fait le Tonkinois, écumant de rage. Mais sa mère, ses sœurs, son lao-yé 1 se jettent

à genoux avec des tsin-tsin désespérés.

« Ramasse le chapeau!... dépêche-toi!... Prends garde au fan kveï! crièrent-ils tous en chœur. Il est méchant! il te noiera!... Repêche-le vite, fils de mon âme!... Tu sais ce que sont ces barbares! ils ne supportent pas la moindre plaisanterie... Allons! résigne-toi, et vengeons-nous en lui disant dans notre belle langue les paroles les plus outrageantes, mais en souriant si aimablement qu'il les prendra pour des louanges, tant sont idiots ces barbares!... »

Le jeune Tonkinois se décide... il repêche le chapeau qui flotte gaiement à sa portée, et le

^{1.} Grand-père.

rend à Jean-Charles, sa face camuse convulsée d'une rage impussante. Par un geste éloquent, Jean-Charles lui fait comprendre qu'il doit se mettre à genoux et s'excuser : c'est ce que fait le Fils du Ciel, blémissant de colère. A la suite de cet incident, Jean-Charles se coiffe triomphalement du chapeau ruisselant, et tout le monde fait tsin-tsin autour de lui; tous piaillent en souriant des paroles étranges, et Jean-Charles, qui n'est pas si bête qu'ils le croient, comprend fort bien que sous couleur de lui souhaiter : « dix mille bonheurs », ou de vivre « dix mille fois dix mille années », selon les rites de la politesse du lieu, on profère à sa barbe les plus repoussantes injures. Mais ils ont compris qu'il faut se borner aux paroles, et c'est l'essentiel. Si Jean-Charles eût été plus endurant, ou que la vigueur de ses muscles n'eût pas été à la hauteur de son indignation, nul doute que des paroles on ne fût passé aux voies de fait, et bientôt peut-être au massacre ; car les Fils du ciel sont aussi lâches que cruels, et, le voyant seul au milieu d'eux, ils auraient fort bien pu éprouver la fantaisie de lui faire passer un mauvais quart d'heure. Heureusement, la mine résolue du jeune garçon, aussi bien que le revolver dont il avait eu soin de se munir à Saïgon et qui bombait de façon significative la poche de sa jaquette, leur enseignèrent la modération, et le reste du voyage s'acheva sans autre incident. Au contraire, à peine il bougeait sur la jonque, que tous s'écartaient avec respect, répétant : Pou-kan-tang, Pou-kantang (je ne suis pas digne), faisant de furieux tsin-tsin en signe de vénération.

La jonque glissait au milieu d'un dédale de ruisseaux, car ce n'était guère autre chose; les rives plates étaient hérissées de plantations de canne à sucre, au milieu desquelles grouillait une population uniformément vêtue de cotonnade bleue et de grands chapeaux de paille. Les hommes portaient tous leurs cheveux roulés en chignon, on ne pouvait les distinguer de leurs compagnes, et l'on aurait pu croire que la population du Tonkin était uniformément féminine.

De tous côtés, mêlés aux cannes à sucre, on voyait des mûriers nains, dont des femmes et des onâ-onâ (enfants) cueillaient les feuilles avec une activité fébrile; Jean-Charles en conclut, non sans raison, que l'élevage des vers à soie était leur

principale occupation.

En effet, lorsque la jonque longeait quelque village, on voyait toutes les familles occupées à soigner le précieux insecte. Les unes leur apportaient des branches de mûrier qu'ils dévoraient avec un grand bruit de mandibules. D'autres prenaient des feuilles de papier chargées de « graine » ou œufs de vers à soie, et les hommes les plaçaient dans leur chapeau, les femmes dans leurs grandes manches ou dans leur corsage, se transformant ainsi en « couveuses » ambulantes, pour faire éclore la précieuse bestiole à la chaleur de leur corps.

Devant certaines chaumières, on voyait fumer, sur un feu en plein vent, la marmite à riz, dans laquelle à grand bruit ballottait le repas de la famille; et, sur cette eau bouillante, on voyait des gens économes placer un tamis couvert de cocons; la vapeur brûlante étouffait la chrysalide, et l'on avait ainsi fait d'une pierre deux coups : étouffé les vers, et cuit son dîner. Jean-Charles ne put s'empêcher de penser que cet assaisonnement devait rendre le riz moins savoureux encore.

Mais que dire des régals auxquels se tivraient les voyageurs de la jonque! L'odorat de JeanCharles, sa vue, étaient blessés par des préparations à la senteur inhumaine dont tous les compagnons semblaient faire leurs délices. Les enfants tout nus, au gros ventre, tenaient pour la plupart, dans leurs petits poings serrés, qui un poisson pourri, qui une poignée de crevettes en décomposition, de l'odeur la plus nauséabonde, dans laquelle ils mordaient à belles dents; des œufs gâtés, parfois à moitié couvés, semblaient leur mets favori. Les femmes grignotaient des friandises semblables, y ajoutant d'innombrables légumes tous plus ou moins fermentés, tels que : choux, persil, carottes de dimensions colossales, grosses raves, oignons, panais, céleri, patates, navets, et cent autres.

Quant aux rameurs, malgré le travail très dur auquel ils se livraient, et une gymnastique effrayante sur leur longue gaffe, ils mangeaient une poignée de riz cuit à l'eau; le même repas à midi et le soir, accompagné de quelques lampées de grossière eau-de-vie, leur suffisait à fournir un

effort extraordinaire.

Enfin on arriva à Hanoï. Jean-Charles sauta gaiement à terre, et, remettant au rameur principal le nombre de sapèques ¹ stipulé d'avance, il se plongea allègrement dans l'inconnu de la ville tonkinoise.

Il s'agissait de trouver, sans tarder, à gagner sa vie; car, en fouillant ses poches, après avoir payé la traversée, Jean-Charles s'aperçut qu'il lui restait à pein quatre ou cinq taëls ² divisés en un nombre incalculable de sapèques ³. Il possédait,

^{1. 15} sapèques valent environ 5 centimes.

^{2.} Un taël vaut environ 4 francs. . Un taël contient de 1200 à 1500 sapèques selon la région que l'on traverse.

à vrai dire, un petit reliquat de « souverains » gagnés à l'Université de Bombay, mais il était bien décidé à n'y toucher qu'à la dernière extrémité et à continuer à gagner sa vie au jour le jour.

Son premier soin fut de se diriger vers le quartier européen; car, s'il avait appris pendant son voyage en jonque quelques mots de tonkinois et de l'étrange baragouin ou « pigeon français » dans lequel Européens et Asiatiques échangeaient làbas des idées rudimentaires, il ne se trouvait pas moins fort embarrassé pour se conduire, et se promit d'apprendre sans tarder la langue du pays. Heureusement il n'avait pas fait dix pas qu'il se heurtait à un groupe de soldats de l'infanterie de marine, qui se promenaient en bâillant aux corneilles le long de la principale rue de Hanoï, et qui se firent un plaisir de lui indiquer le chemin du consulat de France; il désirait y prendre tout d'abord quelques informations.

Les jeunes soldats voulurent l'y conduire, appelant son attention, chemin faisant, sur tout ce qui était de nature à intéresser le nouvel ar-

rivé.

Comme dans tous les pays de l'extrême Orient, on respirait dans les rues populeuses un arome étrange, mélange de musc, de poivre, de poisson avarié, vague relent d'égout, qu'on n'oublie plus, lorsqu'on l'a senti une fois. Une foule compacte, hommes et femmes vêtus de cotonnade brune ou noire, pieds nus, coiffés de leur immense chapeau de paille, se bousculait dans les voies étroites. Des coureurs nus tiraient au galop des pousse-pousse; des vendeurs ambulants, des porteurs d'eau, criaient leur marchandise; sur leur chemin, les jeunes soldats interpellèrent un indigène à la face

rusée de vieille paysanne, dans l'étrange langage qu'on parle là-bas :

« Ohé, là-bas, Kaou, espèce d'animal, quoi on

aura à manger ce soir?

- Mossieu, y en a œufs la plat.

- Œufs sur le plat? Déjà mangé ce matin! Et encore?
 - J'en a poulet, sauce la blanc, mossieu.
 - Dis-moi, y en a pas moyen trouver bœuf?

- Mossieu, moi y en a pas connaisse.

— Tu veux dire que tu ne sais pas ce que c'est?... le bœuf!... Tu sais bien! grosse tête... cornes sur le front... et fait meû comme buffle!...

— Moi connaisse! fait le vieux agitant violemment la tête. Beaucoup bon. Moi savoir. Moi y

en a...

- Il n'est pas dur, au moins?

- Bœuf lui pas dur, lui beaucoup bon.

- Et du poisson? Y a-t-il moyen d'en avoir?

- Non, mossieu, y en a pas moillien.

— Et les pommes de terre?

- Non, mossieu, y en a pas patasses », etc.

Jean-Charles ne pouvait s'empêcher de rire en entendant cette étrange langue prononcée avec un accent indescriptible par le Tonkinois, incapable de se tirer de la lettre r qu'il remplaçait par un l et jargonnant du fond de la gorge de la plus surprenante manière.

Les rues étaient sillonnées de petits mulets agiles portant allègrement des charges si pesantes que les pauvres bêtes disparaissaient sous le faix, ne montrant que le bout de leur nez et de leurs

longues oreilles.

Quand on leur enlève leur charge, ils témoignent de leur joie en se roulant par terre ; on voit alors qu'ils sont coquettement harnachés, tout pomponnés de laine de couleur, et la queue et la crinière souvent teintes en rouge; ils portent volontiers des clochettes au cou, et un petit chapeau de paille sur le haut de la tête, tout comme des chrétiens; la nuit tombait, les gens commençaient à sortir de leurs maisons, ayant, pour s'éclairer, de petites lampes de poterie d'une forme originale, contenant quelques gouttes d'huile d'œillette ou d'arachides, dans laquelle trempait une mèche de moelle de sureau, et donnant une lumière faible et tremblante comme le feu verdâtre d'un ver luisant.

Sur le passage des jeunes soldats, nombre de gens se prosternaient en véritables génuflexions. Jean-Charles s'amusa beaucoup des politesses qu'échangeaient en se rencontrant deux grands personnages; chacun fait mine de se prosterner, mais l'étiquette exige qu'on arrête à mi-chemin cette marque d'humilité, et l'on se met à marcher ensemble, répétant à qui mieux mieux : Pou-kantang, Pou-kan-tang (je ne suis pas digne), et Tsin-Tsin (je vous invite! je vous invite!).

On se fait alors la question sacramentelle : Kohia-hoa? (La personne qui se trouve sous le pavillon se porte-t-elle bien?) Et l'on répond simultanément : Hao! (Je vais bien.) Ou encore, on demande avec sollicitude : Les dents vénérables sont-elles en bon état? A quoi on répond : Hao-Hao!... Au moment de se séparer, on échange « le

petit salut ».

D'un mouvement sec et presque automatique, on laisse tomber le long du corps les bras, qui déploient toute la longueur des manches, puis, rapprochant lentement les mains, les doigts fermés, et les pouces en dessus, on les porte d'un mouvement lent et digne jusqu'à la hauteur du front;

après quoi on se sépare avec force Tsin-Tsin, et

chacun vaque à ses affaires.

Jean-Charles ne trouva pas le chemin long jusqu'au consulat. Ses jeunes amis se séparèrent de lui à la porte, et, après des pourparlers interminables, on l'introduisit dans un bureau, où il fut reçu à bras ouverts par un jeune Français fort aimable et fort pimpant. Jean-Charles lui exposa sans détours le but de sa visite. Il se trouvait au Tonkin sans le sou, possédait telles et telles qualifications et désirait trouver à s'employer. Aucun travail honnête, littéraire ou manuel, ne lui répugnerait, et il accepterait avec reconnaissance tous les conseils que M. X., en sa qualité de compatriote, voudrait bien lui donner.

Le charmant commis du consulat secoua gravement la tête, tout en examinant ses ongles roses qui étaient remarquablement bien soignés et polis

comme de l'agate.

« Mon Dieu, monsieur Bertoux — permettezmoi une question : — Possédez-vous un capital quelconque?

— Pas un sou, monsieur. Mais des bras, une tête et de la bonne volonté tant qu'on voudra.

— Qualités précieuses — qualités admirables, sans doute, — mais... (secouant la tête), les règlements sont formels. Vous désirez, si je vous ai bien compris, obtenir, par exemple, la concession d'un lopin de terre à cultiver?

— Oui, monsieur. Je pourrais y tenter la culture des vers à soie qui me semble conduite par des procédés primitifs auxquels je m'essayerais

sans trop de frais...

— Et nous ne manquons pas de terres à céder, Dieu le sait! mais (il y a un mais...) nous ne pouvons pas — les règlements nous le défendent — nous ne pouvons en concéder la plus minime partie, que si vous déposez entre nos mains la somme de cinq mille francs à titre de garantie.

— Mais, monsieur, si j'avais cinq mille francs, j'achèterais une pacotille, du thé, de la soie, que sais-je?... et je m'efforcerais d'en tirer un bénéfice!...

— C'est probable, en effet.

— Et je ne pensais à cultiver la terre que parce que mes bras sont mon unique capital...

— Je vous comprends.

- Ce règlement est-il sans arrêt? Ne peut-on

le tourner d'une manière quelconque?

— Absolument impossible. Si vous ne possédez pas cette entrée de jeu, nous ne pouvons rien — absolument rien — pour vous. »

Jean-Charles réfléchit un instant :

« Ce règlement ne vous paraît-il pas le comble de l'absurde, monsieur? » demanda-t-il enfin.

Le jeune employé sourit.

« Il me paraît un peu sévère, je l'avoue.

— Mais que deviennent les pauvres diables qui émigrent, pensant faire fortune dans les pays nouveaux et qui se heurtent à cette chinoiserie?... (C'est bien le mot!) »

M. X. haussa les épaules.

« Ils deviennent ce qu'ils peuvent... Nous sommes souvent obligés de les rapatrier à nos frais...

— Tandis qu'ils feraient aisément fortune en travaillant, si le travail leur était facilité!... J'avoue que je n'aurais pas voulu le croire si l'on m'avait dit à l'avance ce qui m'attendait...

— Oui, beaucoup de nos compatriotes sont fort décus lorsqu'ils arrivent ici et qu'ils apprennent la loi qui nous régit. On est imprudent. On s'embarque trop à la légère. Il faudrait s'informer auparavant... — Pardon, monsieur, mais j'ai toujours entendu. dire, au contraire, qu'on était trop prudent chez nous et que les Français ne savaient pas se décider à sortir de leur pays. Les Anglais et les Américains, par exemple... »

M. X. leva les bras au ciel :

« Ceux-là sont sans foi ni loi! s'écria-t-il. Ils ne connaissent aucune règle, s'installent où bon leur semble et coloniseraient, ma parole, en pleine place publique, si la fantaisie leur en prenait!...

— Je voudrais bien pouvoir en faire autant! s'écria Jean-Charles en se levant. Il me reste à m'excuser de vous avoir inutilement dérangé, monsieur, et à vous remercier de l'attention que vous

avez bien voulu me prêter...

— Désolé, je vous assure! dit M. X. en lui donnant une poignée de main. Si je puis vous être utile à quelque chose, disposez de moi, je vous en prie!... Voyons, ne pouvez-vous vous réclamer d'aucune influence, d'aucune protection qui puisse vous procurer une entrée dans nos bureaux?...

— Monsieur, c'est là le métier pour lequel je me sens le moins fait! s'écria Jean-Charles. Je ne serai jamais fonctionnaire, je le sens. Je vous remercie d'ailleurs beaucoup de votre bonne pen-

sée...»

M. X. fit un geste découragé.

« J'aurais été charmé, je vous assure, de vous avoir pour collègue », murmura-t-il poliment.

On se sépara.

En se retrouvant dans la rue, Jean-Charles se sentit passablement découragé. Ainsi, pour pouvoir gagner sa vie ici, il fallait commencer par avoir un capital! Cela semblait un non-sens. Dans tous les cas, il fallait chercher à s'occuper de façon non officielle, puisque les autorités refusaient

leur secours. Il se mit à arpenter les rues au hasard, cherchant la chance; devant une porte, il vit une vieille Tonkinoise portant à grand'peine un énorme chaudron qu'elle voulait placer sur un four en plein air. Jean-Charles, touché de la faiblesse évidente de cette vieille femme, s'élança pour l'aider. Mais elle poussa aussitôt des cris perçants, couvrant de son corps un tamis contenant de la « graine » à vers à soie, qu'elle se disposait à installer sur le chaudron.

« Qu'y a-t-il, ma mère? demanda Jean-Charles

étonné.

— Prends garde, barbare!... fan-kveï!... glapit la vieille en pigeon français, n'ose pas t'approcher à la légère de ma précieuse graine...

— Je voulais vous aider... le fardeau est trop

lourd pour vous, pauvre vieille!...

— Aussi accepterai-je peut-être ton aide, jeune fan-kveï (car tu ne parais pas méchant), si tu peux me jurer, la main sur la conscience, que tu n'a pas vu un mort aujourd'hui?...

— Un mort!... répéta Jean-Charles surpris.

— Un mort, un serpent, deux rats se mordant la queue, ou une personne qui vient de veiller un cadavre, répéta la vieille avec volubilité.

— Certainement, je n'ai vu aucune de ces choses, à ma connaissance... Mais quand cela se-

rait?..

— Il n'en est pas sûr!... cria la vieille d'une voix aiguë. Loin de moi!... Loin de mes pauvres chéris!... Éloigne-toi!... Je vois dans ton regard — glauque autant que l'eau des rivières — que tu vas porter malheur à mes enfants, mes mignons vers, non encore éclos!... Pars! Fuis!... Ta présence va attirer la foudre, fatale au cocon futur... Ah! si, grâce à toi, je perds ma récolte, seul moyen

de subsistance d'une veuve infortunée, je te maudis!... je te maudis trois fois, dix fois, cent fois!... dans le présent et l'avenir, dans ta famille et tes amis jusqu'à la vingtième génération... Hélas! hélas!... tous les fan-kveï ont mauvais œil!... C'est connu! Je suis perdue... Sa présence seule

aura fait tourner la graine!... »

Les cris de la vieille commençaient à ameuter la foule; des gens arrivaient en courant, se pressaient autour de Jean-Charles, sur lequel convergeaient les regards hostiles. Le nom de fan-kveï volait de bouche en bouche, et les faces jaunes, sous leur couvre-chef démesuré, prenaient une expression de moins en moins rassurante. Jean-Charles se redressa et promena un regard fier sur le cercle menaçant. Déjà l'expérience lui avait appris qu'il faut parler haut là-bas si l'on veut être entendu:

« Arrière, imbéciles! et laissez-moi passer! prononça-t-il d'un ton impérieux. Sachez que ce n'est pas impunément qu'on insulte un Français! Reculez-vous!... Et que le premier qui n'est pas content vienne me le dire!... Il trouvera à qui

parler!... »

Immédiatement domptés par son attitude résolue, les Asiatiques s'écartèrent en grommelant à voix basse de vagues injures. Mais le regard étincelant du jeune Bertoux leur imposa, ainsi qu'il arrive toujours avec eux; car autant ils sont féroces s'ils croient avoir l'avantage, autant ils se montrent lâches et craintifs quand on leur tient tête. Jean-Charles prit fièrement le milieu du sentier qui s'était formé dans la foule et s'éloigna à pas comptés, laissant se lamenter la vieille, persuadée que ses vers bien-aimés auraient reçu un sort.

« Voilà un pays où il ne paraît pas aisé de faire son chemin, ruminait Jean-Charles. D'un côté, les difficultés administratives, de l'autre, l'ignorance et la superstition du peuple... Je crois bien que je ne vais pas prendre racine ici... Où diable pourrais-je donc aller et à quel saint me vouer pour gagner ma vie?... Me proposer pour conduire une jonque?... On ne voudra pas de moi, et je suis capable de noyer mon monde au premier pas... La culture des vers à soie n'est évidemment pas mon fait, puisque je suis supposé les faire périr de male-mort rien qu'en les regardant... Ma foi, je vais peut-être être obligé d'aller « m'engager » avec ces braves soldats de tout à l'heure... Mais, bah! cette ressource me restera toujours... Cherchons autre chose... »

Une vaste affiche rouge écarlate attira tout à coup ses yeux. Cette affiche, en langue chinoise, en français et en anglais, annonçait qu'on avait besoin de travailleurs dans le Nord, où allaient commencer de grands travaux de chemin de fer.

« Voilà mon affaire! » se dit Jean-Charles.

Il se rendit au lieu indiqué sur l'affiche et se trouva sous un hangar avec une compagnie de Tonkinois plus ou moins déguenillés qui se disposaient à s'empiler dans une sorte de train minuscule, grinçant, usé, à wagons découverts et dépourvus de sièges, dans lesquels il fallait s'accroupir à la mode du pays. Sans hésiter, Jean-Charles prit son billet, qui lui coûta un demi-taël, se munit de quelques gâteaux de riz cuits au four que vendait un petit vieux tout pareil à un babouin et s'embarqua pour sa destination inconnue. Cahincaha le train partit, gémissant et criant sur ses essieux. Accroupi dans son coin, Jean-Charles trouvait à ce véhicule quelque chose de déjà vu.

Et soudain un trait de lumière le frappa : il se rappela une gravure de l'Exposition de 1889 représentant un petit *Decauville*. C'était bien cela! Le train-jouet qui avait amusé tous les Parisiens faisait fonction ici de train sérieux, figure de chemin de fer véritable!... Pour les Tonkinois, avec leur taille exiguë et leur air de poupée, il était du reste amplement suffisant.

Et, bien que sa position fût fort gênante, et qu'il se sentît des crampes dans tous les membres, Jean-Charles s'en accommoda comme les autres. Enfin, après un trajet interminable, car le train stoppait tous les quarts d'heure et avançait à pas de tortue, la grinçante machine réussit à atteindre la frontière et déposa son fardeau humain dans le

Yu-Nan, sur le territoire chinois.

CHAPITRE XII

AU CÉLESTE-EMPIRE

Jean-Charles à sa sœur.

Tsé-dza, Village lolo.

Chère Marguerite,

Tu as vu par mes dernières lettres combien peu mon séjour en Cochinchine et au Tonkin m'avait apporté ce que j'en espérais. Préjugé, entêtement, suspicion, apathie, incrédulité, ironie, scepticisme, quand ce n'est pas opposition déclarée ou franc mauvais vouloir, voilà ce que l'imprudent émigré, parti avec le seul garant de son énergie et de son courage, rencontre à tous les carrefours dans nos colonies. Je n'en pouvais croire mes veux ni mes oreilles, au début. Il me semblait impossible d'admettre qu'avec l'exemple voisin des établissements anglais que je venais de traverser, où tout est mis en œuvre pour favoriser l'initiative individuelle, où un homme de résolution est sûr, absolument sûr de ramasser la fortune, il me paraissait absurde de croire qu'on pût s'en tenir chez nous à un système étriqué, suranné, restrictif, bon pour des enfants en lisières, mortel pour le colon du vrai type, entreprenant, novateur, original, et qui n'a pas quitté sans doute les taquineries administratives du pays où il a vu le jour pour aller les chercher à cinq mille lieues du clocher natal.

Il a bien fallu me rendre à l'évidence.

Quand il m'a été démontré sans réplique que tel était l'esprit régnant, j'ai secoué la poussière de mes souliers sur nos colonies d'extrême Orient, et, sans vouloir m'attarder davantage dans un milieu si ingrat, si hospitalier, si stérile, j'ai repris mon bâton de voyageur et tourné mon visage vers la Chine.

« Au moins, me disais-je, si je trouve là des chinoiseries, elles ne seront pas hors de place! »

Vers le milieu du mois de mai, j'atteignis la rive droite du Ly-ban, qui est comme le Rubicon entre le Tonkin et la Chine, et, passant ce modeste cours d'eau au moyen d'une des jonques que je t'ai souvent décrites, je mettais le pied dans le Céleste-Empire. Mais justement, comme j'opérais ce mouvement, une fausse manœuvre du batelier me fit perdre l'équilibre, et je m'aperçus en me relevant que j'avais pris une entorse sérieuse. (N'allez pas vous inquiéter de ce que je vous dis là ; au moment où j'écris, la foulure est guérie, et de la propre main d'un sorcier, s'il vous plaît! Mais n'anticipons pas.) Comme il ne me plaisait pas de me laisser arrêter par un si mince accident, je résolus de me procurer une monture. Le village de Siet-lon-hu s'enorgueillit d'un marché aux chevaux assez renommé; m'étant informé sans retard du lieu de rendez-vous des maquignons, je m'y transportai clopin-clopant, et bientôt j'eus fait mon choix : un petit animal bai brun, tout en queue et en crinière, la jambe sèche, l'œil de feu

et avec l'air de la plus brave bête de la terre. Sur une pancarte le prix était indiqué, seize dollars.

C'était parfaitement dans mes moyens ; je m'apprête à débourser la somme : i. e. quarante francs, car dollar signifie dans ce pays-là deux francs cinquante centimes. Or mon industriel n'entendait pas aller si vite en besogne, et, avant reconnu ma qualité d'étranger (Yang-jen), prétendait m'extorquer quatre-vingts francs, jurant ses grands dieux que par l'expression dollar il avait toujours voulu dire cinq francs et pas une obole de moins. Certes, la somme n'était pas forte, diras-tu, pour un achat de cet ordre. Mais l'argent, dans ces régions primitives, a une tout autre valeur qu'en pays civilisé; on va loin à Siet-lon-hu avec quatre-vingts francs, et d'ailleurs je n'entendais pas me laisser plumer, fût-ce d'un centime. Aussi bataillais-je de mon mieux; par malheur, mes ressources linguistiques n'étant pas à la hauteur de ma résolution, j'étais fort menacé de me voir battu dans ce duel de paroles, lorsqu'un personnage, qui avait écouté sans mot dire, intervint tout à coup.

« N'as-tu pas honte, maquignon, de vouloir filouter ainsi un étranger? Prends ton dû sur-lechamp, ou je vais de ce pas donner de tes nouvelles

aux autorités! »

Sans transition et surtout sans la moindre honte visible, mon homme, se voyant démasqué, accepte philosophiquement son destin, empoche ses quarante francs. Et moi, ayant disposé ma couverture sur le dos du petit cheval, que je baptise *Dollar*, je l'enfourche séance tenante et me dirige vers l'auberge voisine, en compagnie de mon aimable champion, non sans l'avoir vivement remercié.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de haute taille, au type un peu Kalmouk, porteur d'une longue barbe et de la plus franche physionomie.

« Inutile, mon jeune compagnon, de vous demander si vous êtes Français, me dit-il alors. Tout votre air le proclame pour vous.

- Oui, monsieur, je suis Français, répondis-je, agréablement surpris et déclinant mes nom et pré-

noms. J'avoue que je n'aurais pas cru...

- Que je le fusse aussi?... En effet, je suis un peu citoyen du monde, plutôt que d'aucun pays en particulier : le Père Spiridion, à votre service! Fils d'un Russe et d'une Américaine, élevé à Paris, enrôlé dans les Missions étrangères, et promenant un peu partout, depuis vingt-cinq ans, l'esprit et la langue de mon pays adoptif. Je viens de séjourner dans le Yun-nan, où j'ai vu des mœurs curieuses... Et vous, que faites-vous par ici? »
Je le lui expliquai brièvement.

« Bravo! dit-il. Voilà qui est entendre les choses. Celui qui vous a tracé le chemin est un maître homme. Combien la jeunesse de tous les pays gagnerait à placer en voyages intelligents ce capital d'énergie et de feu qu'elle dépense habituellement à faire des sottises, faute d'un meilleur débouché! Je n'ai jamais compris qu'un homme consentît à moisir dans le petit coin où le sort l'a fait naître, sans souci de voir de ses yeux comment sont faits les divers côtés de cette infime boule terrestre...

. « Vous allez en Chine, moi j'en reviens, repritil quand je lui eus donné quelques détails complémentaires sur ma manière de voyager. Laissezmoi vous conseiller de consacrer quelques mois à bien vous pénétrer des éléments de la langue chinoise avant de vous aventurer dans le pays propre des lettrés. Ce sont des gens retors et compliqués, avec qui on n'a pas trop de toutes ses armes... Arrêtez-vous dans le Yun-nan au lieu de le traverser simplement. Faites un séjour au village de Tsé-dza, d'où je sors. Vous y verrez de près les Lolos, une branche de la race autochtone, aujourd'hui vaincue et asservie par le Céleste proprement dit, mais encore très pénétrée des souvenirs de son antique gloire, et se croyant — cela va sans dire — la première famille du monde! Je pourrai vous recommander à de braves gens parmi lesquels j'ai vécu deux années, occupé à recueillir divers documents géographiques, ethnologiques et autres. Le seigneur Ma-kai est un peu trop adonné à l'opium; Mme Camélia, sa femme, n'est pas une ménagère aussi accomplie qu'on pourrait le désirer; - en fait, je n'ai rencontré en mes pérégrinations gens plus indolents ou plus malpropres; - mais que voulez-vous? Un voyageur doit apprendre à s'accommoder de tout. Et vous trouverez à Tsé-dza une population bienveillante, toutes facilités pour apprendre le chinois, en même temps que l'occasion d'exercer avec profit les divers métiers que vous connaissez. Car rien n'est si rare qu'un ouvrier habile parmi cette gent paresseuse et imprévoyante; aussi celui qui sait faire œuvre de ses dix doigts a-t-il toutes chances de se tirer d'affaire ... »

Tout cela me plut fort, et, dès le lendemain à l'aurore, tandis que mon missionnaire traversait le Ly-ban et regagnait le Tonkin, je me joignais à une de ces caravanes de muletiers qui vont périodiquement chercher le maïs au pays des Lolos pour le revendre à profit dans les régions qui n'en produisent pas.

Après une douzaine de jours d'ascension assez laborieuse durant laquelle le courage, la sobriété, la douceur de mon petit *Dollar* lui avaient cagné l'estime générale, ayant franchi une gorge plantée de pins, nous débouchions dans une assez grande vallée toute rouge d'argile. La terre, à peine grattée par des charrues primitives, est couverte de maïs l'été; un blé court se montre par places, mais pas un autre vestige de culture ou d'industrie ne paraît, si loin qu'on porte le regard. Un chemin de traverse nous amena bientôt en vue de Tsé-dza, situé hors des routes comme les villages lolos en général, et, mes compagnons s'étant dirigés vers le quartier chinois, où ils avaient affaire, je me rendis de mon côté, dûment informé et orienté, vers la demeure de Ma-kai.

Tsé-dza compte vingt familles chinoises et trente-cinq familles d'indigènes. Ceux-ci appartiennent à une tribu lolotte appelée Kan-fzi, et ils sont tous fermiers d'une famille chinoise qui habite non loin du groupe lolo. Leur redevance consiste en quatre-vingt-dix t'an de maïs par an (le t'an ou pécul est de six cent quatre kilogrammes); mais, en fait, les Chinois leur extorquent davantage, sans compter les corvées, telles que réquisitions pour certains travaux des champs, pour des routes, des bâtisses, en cas d'enterrement, etc... Les Lolos de Tsé-dza se piquent de remonter à la plus haute antiquité, et leurs prétentions ne sont même pas discutées par les vainqueurs qui daignent les appeler frères aînés, ainsi que je ne tar-dai pas à l'apprendre de mon hôtesse, une pauvre femme chargée de famille, d'un mari plus qu'inutile, et aussi franchement déguenillée et malpropre qu'indigène lolo le fut jamais, et pourvue néanmoins d'un orgueil dynastique à faire envie à tous les Bourbons, Hapsbourg et Hohenzollern roulés ensemble.

M^{me} Camélia, au nom poétique, me reçut à bras

ouverts (ceci, Dieu merci, n'est qu'une figure) dès qu'elle eut pris connaissance du message du Père Spiridion; la marmaille, accourue devant la porte, fit chorus avec elle, et du fond d'un antre obscur la voix pâteuse de Ma-kai en personne fit entendre quelques grognements hospitaliers. Toute la famille connaît un peu le français grâce aux leçons du missionnaire; mais M^{me} Camélia, ayant reçu du ciel ce qu'on appelle une « langue bien pendue », est de beaucoup celle qui en a le mieux profité.

J'admirais, ma foi, sa volubilité, tandis que, sabrant sans miséricorde tous les obstacles de notre langue riche en pièges et en chausse-trappes, elle me faisait les honneurs de son logis, m'informait tout d'une haleine du malheur des temps, de la lourdeur des redevances, de la fâcheuse passion de Ma-kai qui l'avait réduit pour l'heure à l'état de loque et l'empêchait de me souhaiter dignement la bienvenue; de l'antique gloire de leur race, — les Lolos blancs, — de la grandeur de sa maison — grandeur bien déchue s'il faut en croire le pré-

sent aspect de sa demeure.

C'est une hutte en terre battue, à toit de chaume de forme conique et se composant de trois compartiments, à savoir : la pièce centrale qui sert de cuisine, de dortoir, de salon, de réfectoire, etc., à toute la maisonnée et qui est éclairée uniquement par la porte ; au beau milieu, le foyer, un simple trou creusé dans le sol, remplit l'air d'une fumée âcre et épaisse qui ne paraît pas incommoder le moins du monde le seigneur du lieu, assis près des tisons en un tas informe et fumant son éternelle pipe sans se préoccuper du monde extérieur. A droite, l'écurie où fraternisent deux buffles, un veau, trois porcs et divers volatiles domestiques,

sans parler des chiens et des chats qui deviennent comestibles à leurs heures et dont les parfums, entrant à l'aise par la porte toujours béante, viennent corriger fort heureusement le cruel relent d'humanité que dégage l'appartement central. A gauche, la chambre d'honneur, tout récemment habitée par le Père Spiridion, l'orgueil de M^{me} Camélia et l'envie de tout le voisinage. Cette chambre possède par merveille une fenêtre où tous les carreaux sont cassés, d'ailleurs, et qui ne ferme point, défaut de peu d'importance pour qui a contracté l'habitude de dormir au grand air et, au besoin, de dormir à la belle étoile. Dès le premier coup d'œil, je résolus d'user de cette fenêtre en guise de porte et, barricadant celle qui ouvre chez mes hôtes, de me soustraire dans la mesure du possible aux émanations ci-dessus mentionnées.

La pièce montrait une propreté relative, l'accès en étant interdit à la marmaille, à la volaille et autres pensionnaires de la maison; ses murs droits, sa superficie (deux mètres quatre-vingts centimètres sur trois mètres), sa hauteur de deux mètres, indiquaient clairement qu'une main civilisée avait passée par là ; et c'est, en effet, sous la direction du cosmopolite missionnaire que le noble Ma-kai, sortant pour une fois de sa torpeur, a construit cette annexe à sa demeure. Après quoi il est retombé dans l'ahurissement de son rêve d'opium, laissant sur les bras de sa moitié les soucis et les honneurs du gouvernement absolu, tempéré aux heures rares du réveil par quelques taloches appliquées de bonne amitié, et uniquement pour ne pas laisser s'établir la prescription, car ce n'est pas un méchant homme.

Tandis que M^{me} Camélia faisait valoir avec un juste orgueil le lit, la table, la chaise qui ornent

ce réduit, je prenais note de son costume pour te le décrire. L'ajustement des femmes lolottes ne serait pas vilain s'il était mieux défendu contre la poussière, les taches et les accidents de tout genre. Le jupon de toile de chanvre que les hommes et les enfants ont en commun avec elles ne descend guère plus bas que le genou, laissant voir une jambe généralement bien faite et ornée de jambières; le pied ne connaît pas la chaussure; le corsage ou chemisette à manches longues se termine au cou et aux poignets par une ou plusieurs bandes de chanvre teintes en bleu, rouge, vert, violet, du plus heureux effet; sur le tout est passée une sorte de chasuble, carapace brodée et surbrodée comme le vêtement sacerdotal, raidie de tout ce que l'aiguille lolotte peut inventer comme motif de décoration, et retenue à la taille par une ceinture également surchargée d'ornements. Mais la partie la plus originale du costume féminin à Tsé-dza, c'est la coiffure. Celle des jeunes filles, une sorte de galette plate, rappelant un peu le chapeau des tirailleurs tonkinois, et formée des innombrables circonvolutions d'une étroite bandelette de toile blanche, est encore assez simple; pour celle des femmes mariées, l'imagination ne connaît pas de frein. Une planchette horizontale, dépassant de beaucoup les deux côtés de la tête, est fixée dans une petite coiffe. Cette planchette, recouverte d'une toile peinte diversement selon le gout de chacun, est armée sur son pourtour d'une infinité de franges, dentelles et baldaquins; au beau milieu est aménagée une ouverture d'où s'échappe une touffe de cheveux qui a été préalablement tordue et gommée de façon à former un bloc inébranlable et qu'on dresse aussi haut que possible; enfin, autour de cette colonne centrale, on

dispose, on accroche, on pique, on enroule tout un monde d'objets divers : chapelets de perles enfilées, amulettes contre le mauvais sort, médailles. scarabées, anneaux, sonnettes, pompons, glands et pendeloques de tout ordre et de toute provenance. L'effet de cet édifice est bizarre et porte à rire tout d'abord. Mais quoi? Le premier homme qui ar-bora le chapeau tromblon — un épicier du Strand, dit la légende, ne manqua-t-il pas être lapidé par la population londonienne? Et à quel article de notre vestiaire sommes-nous plus obstinément fidèles qu'à ce « haut de forme » dont la première apparition força les magistrats anglais à légiférer? Je n'avais pas habité trois jours le village lolo que déjà je m'étais réconcilié avec ce couvrechef et avec les bonnes figures qui sont dessous. Les traits de la race sont un peu gros, un peu lourds, ne répondent en rien au canon du type grec, mais il y a tant de douceur et de simplicité sur ces physionomies qu'on y découvre bientôt de la beauté. Par exemple, j'en suis encore à me demander pourquoi ces gens se dénomment « les Lolos blancs»; que doivent être les « Lolos noirs », alors? Une belle couleur chocolat s'étend sur toutes les faces; le Chinois pur sang paraît blanc auprès des Lolos.

A peine avais-je quitté mon cheval que mon hôtesse, s'étant aperçue que je clopinais, s'enquit très maternellement de mon accident, voulut examiner le pied malade, le trouva assez enflé, décida qu'il fallait le soigner sérieusement, et, séance tenante, le Petit Butfle reçut la mission de confiance d'aller quérir le sorcier. Le Petit Buffle n'est autre qu'un des nombreux enfants de la maison. Les autres garçons s'appellent : Escargot, Moucheron, Chien, Chat, etc.; les filles : Première,

Seconde, Troisième, Quatrième Sœur... L'habitude en ce pays est de donner aux enfants mâles un nom de bête, afin de détourner les maléfices du diable, lequel, n'entendant nommer qu'un animal, passera outre, et ne se donnera pas la peine d'inquiéter le marmot. Pour les filles, un numéro d'ordre est tout ce qu'on leur octroie jusqu'à dix-huit ans. A cet âge, on les rebaptise, d'un nom chinois aussi poétique ou fleuri que le premier l'était peu : Ciel, Bonheur, Pierre précieuse, Jasmin, Camélia, Fuchsia sont des noms qui courent les rues et qui ne sont pas constamment portés avec toute l'élégance désirable.

Cependant, précédé par le Petit Buffle, le sorcier arrivait d'un pas empressé, essayant vainement de concilier la majesté indispensable à ses fonctions avec la curiosité qui le talonnait de voir le

visage du nouveau venu.

Pan-tou-la est un dignitaire qui cumule l'art de guérir les malades, ou de les expédier dans l'autre monde, avec le privilège de les enterrer. Il est le conseiller, le sacrificateur, l'historien, le prophète de la tribu; on ne prend aucune décision sans l'avoir consulté, et son savoir passe pour inépuisable. La vérité, c'est que le bonhomme est adroit rebouteur, qu'il a étudié à Canton pour le premier degré du mandarinat (le baccalauréat local), épreuve où il a d'ailleurs noblement échoué; qu'il sait passablement le chinois et qu'il n'est pas une bête. La preuve, c'est que son insuccès ne lui a pas ôté le désir d'apprendre, et que, avant acquis avec le Père Spiridion les premiers rudiments du français, il était désireux de poursuivre cette étude. Si bien qu'après m'avoir remis fort adroitement le pied endommagé, il me demanda si j'accepterais d'échanger des lecons de français contre

ce qu'il sait de chinois. Rien ne pouvait venir plus à propos, d'autant mieux que le patronage de Pantou-la devait m'ouvrir l'accès de plus d'une riche maison des alentours et me permettre, en plaçant les petits produits de mon industrie, de rétablir mes finances assez dilapidées par quinze jours d'inaction, de voyage coûteux, l'achat de mon che-

val, ma pension, etc.

Bientôt nous fûmes les meilleurs amis du monde, Pan-tou-la et moi. Je suis fort content de ses lecons ; il se dit également satisfait des miennes, et, aussitôt qu'il est débarrassé de ses multiples devoirs professionnels, comme moi de mes travaux d'ébéniste, nous partons pour de longues courses dans la montagne. Il me fait visiter tous les recoins curieux des environs, m'initie aux mœurs, me conte l'histoire du pays, histoire principalement composée de légendes et de superstitions, comme elles sont toutes avant que soit venu le philosophe, qui de mille mensonges construit une vérité, et, de la déposition confuse des témoins, dégage le fait qu'eux-mêmes n'ont pas compris. Il me dit la grandeur et la décadence de la race des Lolos, les premiers habitants de la terre, sortis directement de la main du Grand Esprit, invincibles jusqu'à l'heure où, le Malin ayant jeté un sort sur les plus braves guerriers de la tribu, au moyen de certain philtre perfide, ils se laissèrent asservir par le Chinois proprement dit, eux qui avaient été les maîtres de l'univers.

Inutile d'ajouter que ce philtre de Satan n'est autre que l'opium, poison funeste en effet, et qui, non content de mettre des hommes libres en état d'esclavage, les réduit par degrés au plus complet

abêtissement.

Entre temps, je suis invité, quand l'occasion se

présente, à voir fonctionner mon sorcier dans des funérailles de marque; c'est une cérémonie qui ne manque pas de grandeur au pays des Lolos. La foule des invités brillamment parés, les pleureurs tout emmitouflés, les femmes échevelées qui se lamentent, les tambours qui battent aux champs, puis le cercueil et la victime, un bœuf tout enguirlandé, et finalement le sacrificateur, vêtu de blanc, le sabre nu à la main, tout cela est d'une ordonnance assez imposante. Pour rendre plus dramatique l'holocauste, on a pris soin d'enivrer le pauvre animal avec de l'eau-de-vie de riz ; le roulement des tambours et les clameurs de la foule achèvent de le rendre furieux. C'est alors que Pantou-la s'avance et le frappe à la tête, qui doit être abattue d'un seul coup, sous peine de mauvais présage.

« Mais toutes ces belles fonctions ne sont que l'ombre de ce qu'on voyait aux obsèques de jadis, répètent les conservateurs de l'endroit, au premier rang desquels il faut mettre M^{me} Camélia et son mari. Autrefois, quand nous ne nous piquions pas de tant de civilisation, nos ancêtres mangeaient la chair de leurs morts. C'était le temps où la gloire des Lolos n'avait point subi de diminution ou d'éclipse. Malheur à ceux qui abandonnent les

vieux usages respectés de leurs pères!...

— Oh! Pan-tou-la! Sage vénéré! Toi dont l'esprit a le dépôt de toutes les annales de la nation, conte à notre hôte comment la coutume a changé », supplie le Petit Buffle, fanatique de contes et de

légendes.

Et Pan-tou-la, qui ne demande qu'à pérorer, comme tous les sorciers, et même comme d'autres qui ne le sont pas, entame un récit que les enfants connaissent bien, qu'il dit toujours dans les mêmes

termes, rappelé vivement à l'ordre si par hasard

il s'est trompé d'un mot.

« En ce temps-là, il advint qu'un jeune homme, plein de respect pour une vieille parente qui l'avait élevé, résolut de lui épargner le triste sort

d'être mangée par ses proches.

- « La voyant malade et près de sa fin, il se mit en devoir de lui construire un cercueil. « Que « fais-tu là? — Comment va la santé de la noble « Fuchsia? » demandaient les voisins. « Je fais « une cage pour mes poules », répondait-il; ou bien: « La santé de la noble Fuchsia s'est un peu « améliorée; je vous remercie humblement. » La vieille tante étant morte comme il venait d'achever le cercueil, il l'ensevelit et l'inhuma pendant la nuit.
- « Cependant les voisins commençaient à le harceler de questions, ne se contentaient plus de paroles vagues ou de réponses poliment évasives. Ils avaient concu des soupçons. Puis ils devinrent impérieux, exigèrent qu'on leur montrât la malade. « Ma tante est allée visiter une amie dans un vil-« lage situé assez loin du nôtre », dit le neveu. Mais les gens perspicaces eurent bientôt percé à jour une si pauvre défaite. Bref, la pieuse fraude enfin découverte, on menaça de lui faire un mauvais parti. « Tu as pris part à la Fête des ancêtres « chez tous les voisins, disaient les furieux, et tu « refuses de leur offrir à ton tour le même régal? « C'est agir malhonnêtement! Donne-nous le fes-« tin que tu nous dois, ou ta personne même en « fera les frais! » La position du jeune homme devint critique. Heureusement il était plaideur habile autant que neveu reconnaissant. Homme de ressources, d'ailleurs, et avant prévu ce qui arriverait, il n'avait pas manqué de se ménager un

expédient pour sortir d'affaire. Depuis des semaines, il engraissait un bœuf superbe, qu'il comptait produire au moment décisif. Ayant prié ces enragés de passer dans l'écurie, il leur montra l'animal : tous demeurèrent pétrifiés d'admiration. Le jeune homme fit valoir par d'adroites paroles les qualités du ruminant : son âge, sa provenance, la délicate nourriture, le bon air et les soins qu'il avait eus. Toutes choses qui, lorsqu'il paraîtrait sous forme de boucherie, en feraient un morceau digne de la table du Bouddha vivant. Bientôt tous les yeux brillaient de convoitise, et chacun se pourléchait les babines à l'idée de ce mets superfin. Alors, voyant leurs pensées, le subtil jeune homme proposa de livrer le bœuf en échange de la pauvre défunte. Et il n'y en eut pas un pour réclamer le maintien de la tradition!

« C'est depuis ce temps que le bœuf occupe dans les funérailles la place que vous voyez. Beaucoup d'autres vieilles coutumes ont disparu en même temps que la vraie Fête des ancêtres.

— Hou!... grogne vaguement Ma-kai, sorti de sa prostration coutumière pour la joie d'écouter

sa prostration coutumière pour la joie d'écouter une histoire; hou!... c'était le bon temps!... »

Ma-kai n'est pas sans déballer, lui aussi, sa petite part de « folkloré », quand on peut le tirer de son sempiternel opium. Il soutient fermement que les Lolos sont le premier peuple du monde dans l'ordre chronologique et de toutes manières, mais il n'accepte pas la théorie qu'ils sont sortis de la main du Grand Esprit sous la forme achevée que nous admirons aujourd'hui. Pareil aux Malgaches qui disent en parlant des makis (lémuriens indrinisés): C'est du monde comme nous, il regarde le singe comme un cousin de l'homme, plus avisé que lui, puisque, en se refusant obstinément à par-

ler, il a su se soustraire à la loi du travail — à l'opposé de Pan-tou-la qui répudie avec indigna-

tion cette parenté.

Je m'apprête à quitter bientôt cette population simple et hospitalière. Le Père Spiridion m'a averti qu'autant la vie m'aura été facile parmi les Lolos, autant je la trouverai difficile au pays des lettrés, — à moins, comme dans tous les mandarinats du monde, d'avoir des protections! Nous verrons bien! Ma prochaine lettre vous sera probablement adressée de la docte ville de Canton, car ce n'est pas tous les jours qu'on trouve l'occasion d'en expédier une, la poste et le télégraphe étant inconnus à Tsé-dza.

CHAPITRE XIII

PAR CARAVANE

Cependant, la garde-robe de Jean-Charles commençait à se ressentir fortement de ce séjour prolongé loin de la civilisation. A vrai dire, son unique costume montrait la corde de façon lamentable; quant à sa chaussure, depuis longtemps tout vestige en avait disparu, et s'il n'avait pris le parti de se chausser à la Chinoise, il lui aurait fallu al-

ler nu-pieds.

Dans cette extrémité, il consulta M^{me} Camélia, lui demandant si le vieux Mou-Haô, le tailleur du village, consentirait à copier sa culotte, sa veste et son gilet en étoffes du pays. Mais M^{me} Camélia poussa les hauts cris : le vénérable Mou-Haô confectionner des vêtements de coupe « barbare »?... Les dieux l'en préservent!... Cela lui porterait certainement malheur... et peut-être les shi-tan (diables) viendraient-ils l'étouffer pour un pareil sacrilège... (car c'en serait un que de déroger à ce point aux coutunes des ancêtres...).

« Faudra-t-il donc que j'aille tout nu pour ne pas déroger aux coutumes? demanda Jean-Charles

impatienté.

— Non, non!... cria M^{me} Camélia; mais pour-

quoi ne pas demander à Mou-Haô de te confectionner un costume pareil aux nôtres?... ta bonne mine en sera rehaussée et plus que jamais il nous semblera avoir trouvé en toi un frère... pauvre étranger que tu es, venu de ces régions déshéritées où les barbares mènent une existence si étrange et si différente de celle des fils du Ciel!... »

L'opinion se prononçant à l'unanimité pour M^{me} Camélia, — et le vieux Mou-Haô, d'ailleurs, repoussant avec horreur toute idée d'innovation, — Jean-Charles se décida; et, après l'avoir fait attendre le temps voulu par l'étiquette (car il ne faut jamais avoir l'air de se presser, surtout pour un service payé), le vieux tailleur l'équipa de pied en cap à la Lolo: court pantalon, blouse ou dalmatique de laine brune enjolivée de broderies de couleur, grand chapeau de paille et bas de toile dans des chaussures faites de lanières de cuir tressées. Ce costume était, en somme, chaud, léger, approprié au climat, il ne coûtait que deux taëls et demi, et Jean-Charles ne souffrit pas trop dans son amour-propre en se voyant transformé en Chinois. Quant à ses amis Lolos, ils témoignèrent, en le voyant ainsi accoutré, la joie la plus exubérante. Jamais mesure indispensable ne fut plus favorablement accueillie.

Ces braves gens, du reste, n'avaient cessé dès le début de lui montrer toutes sortes de bons procédés, et n'eût été son envie naturelle de voir du pays et de se rapprocher de quelque centre civilisé, Jean-Charles eût volontiers prolongé son séjour chez eux. Mais « tous les plaisirs terrestres ont une fin », dit Konfu-Cheou le Sage (Confucius), et l'occasion de traverser les montagnes s'offrant, Jean-Charles n'eut garde de la laisser s'échapper.

Une caravane de muletiers, portant des produits du pays, vint à passer; elle était conduite par le sieur Taô-Sing, homme d'une cinquantaine d'années, de figure assez intelligente et grand ami du sorcier; Pan-tou-la, auquel Jean-Charles avait fait part de ses projets d'émigration, lui conseilla vivement de profiter de l'escorte qui s'offrait. Jean-Charles, voyant qu'il ne pouvait espérer une meilleure occasion, s'empressa de faire ses paquets et d'en charger Dollar; et après des adieux pleins de cordialité à Ma-Kaï, à M^{me} Camélia, au vieux sorcier et à ses innombrables amis Lolos et Lolottes, il prit avec la caravane le chemin de l'Est.

Dollar était chargé de grands sacs contenant les couvertures, tente, provisions de bouche, riz, maïs, thé et sucre, le briquet, les allumettes, languettes de viande séchée, brosses, peignes, savon, vêtements de rechange, outils, médecines et les cent objets indispensables à l'homme le plus sobre lorsqu'il voyage en pays complètement dépourvu d'auberges et de magasins. Jean-Charles se jucha avec difficulté sur la masse hétérogène sous laquelle disparaissait presque le bon petit poney et quitta le village pour ne jamais y revenir sans doute.

On faisait de longues étapes de cinq à six heures; puis, après s'être arrêté pour prendre un frugal repas, on repartait jusqu'au soir; on passait la nuit sous la tente, à moins qu'on ne trouvât à s'abriter dans quelque humble auberge ou quelque pagode abandonnée comme on en rencontre des milliers en Chine. Presque toutes étaient en ruines, même celles qu'habitaient encore des bonzes à la tête entièrement rasée, la robe jaune en loques, la physionomie basse, vicieuse et rusée, qui mendiaient effrontément et semblaient jouir du mépris

public. Le pays qu'on traversait était pauvre, aride, à peu près inculte. Les paysans cultivaient un maigre lopin de terre par les moyens les plus primitifs, satisfaits s'ils réussissaient à faire venir assez de riz ou de maïs pour ne pas mourir de faim.

Jean-Charles n'eut pas toutes ses aises les premiers jours, car la selle chinoise, simple bât dénué de tout capitonnage, ne rappelle en rien-un lit de plume. En outre, la difficulté de se tenir en équilibre sur la charge était telle qu'il débuta par quelques chutes; mais il supporta vaillamment ces petites misères et accepta avec bonne humeur les consolations assez rudes que lui offraient ses compagnons de route, lui prédisant qu'après ce voyage, il aurait le cuir tanné pour la vie, qu'on pourrait vendre sa peau pour en faire des bottes, toutes plaisanteries d'un sel plus ou moins attique. Bien qu'il eût peine à rester debout, la première fois qu'il mit pied à terre, il se raidit et se comporta, malgré la courbature qui lui brisait les membres, de facon à mériter l'approbation des colporteurs.

Tout en marchant, on s'entretenait de bonne amitié; Jean-Charles contait à ses nouveaux amis les merveilles de son pays lointain; eux l'accablaient de questions d'une naïveté enfantine, et c'était un curieux spectacle que ces hommes à la face rude et basanée, suspendus aux lèvres de cet adolescent; on eût dit Orphée charmant les fauves. Jean-Charles avait apporté de Hanoï une carte de la région qu'on traversait, ainsi qu'une boussole, et ses compagnons ne pouvaient revenir de l'étonnement que leur causait cette manière de recon-

naître son chemin.

Après une vingtaine de jours de route qui se passèrent sans incident grave, les voyageurs furent surpris, un soir, au crépuscule, par un orage d'une violence extraordinaire. Ils se trouvaient sans aucun abri, même celui d'un arbre ou d'un pan de muraille; en quelques minutes hommes, bêtes, bagages et provisions furent inondés. En outre, ils durent traverser à gué un ruisseau que la pluie avait changé en un véritable torrent. Trempés jusqu'aux os, l'oreille basse, bêtes et gens se hâtèrent pour ariver à un temple en ruines qui se dessinait vaguement dans l'obscurité croissante. Quand ils l'atteignirent, ils s'aperçurent que la toiture était complètement écroulée et qu'il pleuvait à l'intérieur comme en plein air. Cependant, à l'abri d'un mur, on réussit à allumer du feu; on dressa les tentes, on entrava les bêtes et on se prépara à se réchauffer avec une infusion de thé. L'orage cessa, d'ailleurs, aussi vite qu'il était venu; mais quand le pauvre repas, composé de galettes de riz, thé et viande séchée fut pris, on constata que le chef Taô-Sing avait peine à se tenir debout. Depuis le matin, il avait semblé mal à l'aise. Et, maintenant, agité d'un tremblement fébrile, les yeux enflammés, le visage décomposé, il était en proie à un violent accès de fièvre. Malgré son inexpérience, Jean-Charles reconnut tout de suite que le malheureux était gravement malade; ses rudes compagnons, cependant, insistèrent pour lui administrer une maîtresse rasade d'eau-de-vie de riz, affirmant qu'il souffrait du refroidissement pris sur la rivière et que l'essentiel était de le réchauffer. En vain, Jean-Charles protesta : le malade lui-même réclama la bouteille et la vida à moitié d'un seul trait.

Il retomba sur le sol, effrayant, les yeux tournés, prononçant d'une voix rauque des mots sans suite; le délire le prit; son état empira rapide-

ment, et, lorsque la lune se leva, on reconnut qu'il était perdu! Accès sur accès de fièvre se succédèrent; des convulsions le tordaient sur sa couche de mousse avec une violence qui donnait à penser à ses camarades qu'il était « possédé par les diables ».

Au jour levant, il rendit le dernier soupir!

Pour la première fois de sa vie, Jean-Charles se voyait en présence de la mort; et celui qui venait d'expirer sous ses yeux était un homme qui lui avait témoigné de la bonté, auquel, malgré la différence d'âge et de condition, il s'était attaché, durant ces longues journées de voyage côte à côte. Les autres muletiers parurent affectés eux aussi de cette mort subite. Mais le défunt n'avait là aucun parent, et, après avoir hâtivement creusé une fosse dans laquelle on déposa son corps raidi, on parla de se remettre en route:

« Nous allons d'abord procéder au partage de ce qu'il laisse, selon l'usage de la tribu, dit Fô-Sang,

un des colporteurs.

— Prenons chacun une part égale de sa pacotille, dit un autre. Quant au bourriquet, nous le vendrons en arrivant à la première ville et nous

en partagerons le prix. »

Sur quoi, la répartition fut faite très équitablement entre tous les hommes présents. Jean-Charles s'était assis à l'écart sur un quartier de roche, la tête appuyée sur l'épaule de Dollar, qui semblait le regarder avec compassion. Le jeune garçon pensait non sans une pitié indicible à cette vie humaine qui venait de s'éteindre... Pauvre Taô-Sing!... nul ne verrait plus son visage, n'entendrait plus sa voix... il allait dormir pour toujours sur sa couche solitaire, le long de la farouche montagne... Selon l'expression pathétique de l'Écri-

ture, « sa maison ne le connaîtrait plus... », plus jamais il ne verrait se lever le soleil, il ne jouirait d'un beau jour; sa famille, ses enfants, ne le verraient point reparaître, bientôt son souvenir même s'effacerait de la mémoire des hommes sur cette terre où son bref passage n'aurait laissé aucune trace... Des idées sombres s'étaient emparées de Jean-Charles. Mis face à face tout à coup avec des réalités lugubres, il souffrit d'un accès soudain de mal du pays : si lui aussi allait mourir là, seul, loin de tous les siens, qui jamais ne sauraient ce qu'il était devenu au milieu de ces hommes de race étrangère!... s'il ne devait plus revoir ses chers parents, sa sœur chérie, sa France bien-aimée...

Il se leva brusquement pour secouer sa pénible

rêverie et se trouva en face de Fô-Sang:

« Ceci est pour toi, dit le muletier, désignant plusieurs ballots de soie et de cotonnades et une certaine quantité de provisions de bouche :-

- Pour moi!... fit Jean-Charles, surpris.

— Sans doute ; nous venons de partager ce qu'a laissé le défunt, ainsi que le veut l'usage de la tribu. Et, puisque tu es des nôtres, nous t'en avons réservé une part.

- Mais je ne suis pas de la tribu... je n'ai au-

cun droit ...

— Attends!... nous ne connaissons la route ni les uns ni les autres. Lui seul (montrant par-dessus son épaule le faible monticule de terre remuée qui marquait la place où gisait Taô-Sing), lui seul savait nous mener, car il avait bien souvent fait le chemin; mais si tu veux prendre sa place avec le petit esprit qui est dans la case de verre (la boussole), et le papier divin (la carte), nous avons décidé qu'à l'arrivée nous te donnerions, en outre, le prix de la mule pour salaire.

- Ah! je vous conduirai bien sans cela!... s'écria Jean-Charles.
- Non, tu es jeune et nous sommes vieux ; tu dois accepter notre décision.

- Taô-Sing n'avait-il point de parents, une veuve, des enfants qui se trouveraient lésés?...

- Taô-Sing n'avait personne; tous les siens périrent dans l'épidémie qui décima la terre entière il y a beaucoup de lunes 1... Aussi avons-nous décidé de payer tes services comme je viens de te le dire... »

Les autres colporteurs appuyèrent les paroles de Fô-Sang, et Jean-Charles se vit forcé d'accepter leur offre. On chargea sur le mulet du défunt la part qui revenait à Jean-Charles; on lui déclara qu'il aurait désormais à prendre soin de la bête comme de la sienne propre, et l'on se remit en route après que le jeune garçon eut soigneusement relevé le point où l'on se trouvait.

Autre chose, comme le constata bien vite Jean-Charles, était de suivre Taô-Sing, guide expérimenté, en se contentant de vérifier par curiosité sur la carte la route qu'il avait prise, ou de guider soi-même ces hommes ignorants et volontaires, persuadés que le « petit esprit » et le « papier divin » parlaient à Jean-Charles, et que, s'il commettait la moindre erreur de route, c'était soit mauvaise volonté, soit dessein de les tromper. Sans être méchants au fond ils différaient si radicalement de leur jeune compagnon, leurs idées sur toutes choses étaient si foncièrement opposées, que c'est miracle si le voyage s'acheva sans encombre. Souvent, le pauvre enfant eut à parler haut, à

^{1.} Un million d'hommes ont péri, dit-on, dans l'épidémie qui désola la Chine au changement de lit du fleuve Jaune, en 1887, et qui était une sorte d'influenza.

montrer qu'il était le maître, puisqu'on l'avait librement élu; par bonheur, son caractère s'était formé pendant les longs mois où il avait dû compter sur lui seul, et le frêle adolescent sut imposer sa volonté à des hommes dont le plus jeune avait deux fois son âge et qui avaient chacun risqué

souvent leur vie en des rixes sanglantes...

Dans tous les villages qu'on traversait, et malgré le costume qu'il avait adopté, le type étranger de Jean-Charles, ses yeux bleus, son teint éclatant, ses cheveux châtains, excitaient un étonnement voisin de la terreur. Les petits enfants s'enfuyaient à toutes jambes, criant et pleurant, persuadés qu'ils avaient vu le diable; et, parmi les femmes, beaucoup partageaient une opinion si peu flatteuse. Les muletiers haussaient les épaules d'un air de supériorité; ils savaient bien, eux, que le fankveï (diable étranger) n'était pas si noir qu'on le croyait. Sans que Jean-Charles s'en doutât, leur présence fut une véritable sauvegarde; jamais il n'aurait pu accomplir seul un si long trajet au milieu de populations ignorantes et superstitieuses.

Enfin, après un voyage mouvementé par mille incidents qu'il serait trop long de raconter et dont aucun ne tourna au tragique, les voyageurs si étrangement associés par le hasard sortirent des régions montagneuses pour entrer dans un pays fertile et plus civilisé. Les cultures devenaient plus soignées; on voyait des fermes prospères, des forges, de gros villages (d'une malpropreté repoussante, cela va sans dire en Chine), mais qui témoignaient d'un certain bien-être; d'innombrables troupeaux de pourceaux, dont la tournure bien chinoise, les courtes pattes, le dos ensellé et l'énorme panse faisaient rire Jean-Charles de bon cœur, grognaient et fouillaient de tous côtés le sol

des routes. Jean-Charles regardait avec plus de plaisir tirer la charrue par les petits bœufs au pelage gris et soyeux, la bosse sur le cou, et portant presque horizontalement leur jolie tête aux longues cornes couchées en arrière. Il s'amusa fort des attelages hétérogènes dont se servent les laboureurs du Céleste Empire: un âne et un chien, un bœuf et un porc, une chèvre et une oie, tirant fraternellement le joug... Mais la vérité nous oblige à dire que jamais il ne vit de ses yeux le fameux attelage que les voyageurs accusent volontiers le fils de Han de mener à coups de trique: son bœuf et sa femme...

Inutile d'insister sur la manière dont on fume les champs en Chine : Jean-Charles en vit des exemples qui lui firent dresser les cheveux sur la tête et qui pendant longtemps l'empêchèrent de

toucher à un légume...

Une industrie curieuse était celle du potier ambulant, allant de village en village avec son petit fourneau, son tour et sa provision de terre à porcelaine (kaolin) et de terre glaise pour les objets de ménage. Souvent, ces artisans voyagent en famille, le mari, la femme et les enfants, chargés chacun d'une partie des outils. Ils fabriquent avec adresse et vendent à un prix dérisoire une infinité d'ustensiles en terre cuite, bouillotes, théières, assiettes, tasses et bols, casseroles et poêlons, énormes jarres pour l'huile, l'eau et le lait, baignoires, cruches et cuvettes, figurines de petits dieux et d'animaux de l'allure la plus vivante, jouets, pots à fleurs et cent autres objets d'un goût original et charmant. Jean-Charles était si ravi de leur habileté qu'il achetait quelque menu objet à tous ceux qu'il rencontrait; de sorte que la charge de Dollar devenait chaque jour plus fragile.

Le Chinois vit presque en plein air; à tout instant, on avait le spectacle d'un homme en train de se faire raser sur la place publique, tandis qu'une couturière et un savetier accroupis sur le sol à ses côtés raccommodaient l'un sa chaussure, l'autre sa blouse ou sa culotte. Des cuisiniers en plein vent, des pâtissiers, des potiers, raccommodeurs de porcelaine se livraient chacun à son métier en public et entourés d'une foule d'amis.

Bientôt on atteignit la région du thé, qui occupe la partie comprise entre le vingt-troisième et le vingt-cinquième degré de latitude seulement. Jean-Charles observa avec un vif intérêt les différents procédés de cueillette, séchage et torréfaction par lesquels on amène à point la précieuse plante. Toutes ces opérations se font en famille; les plus petits enfants y prennent part, et il existe entre fermes voisines une grande émulation pour la qualité du thé. Certaines espèces, plus précieuses cependant, sont préparées pour la vente exclusivement par des bonzes qui habitent des temples retirés et gardent avec jalousie le secret de leur préparation.

Enfin on arriva à la grosse ville de Koh-ni-Kok, but du voyage des muletiers; c'est là qu'on devait se séparer. On procéda donc à la liquidation des denrées apportées, qui fut fructueuse. Fô-Sang ayant cédé pour sept taëls et demi la mule du pauvre Taô-Sing, remit à Jean-Charles la somme intégrale, ce qui, avec sa part de vente dans ce qu'avait laissé le défunt, lui constitua un joli bénéfice. Selon le conseil de Fô-Sang, qui l'avait pris en amitié, il consacra une partie de son capital à l'achat d'une cargaison d'objets de ménage, qu'il chargea sur le dos de Dollar, se proposant de continuer sa route vers Canton en faisant le métier

de colporteur ambulant. Les muletiers se disposaient à repartir pour leurs montagnes dès qu'ils auraient engagé un guide; on se sépara de bonne amitié.

La marchandise dont Jean-Charles s'était muni se trouva de fort facile défaite; et comme il ne dédaignait jamais de gagner quelques sapèques en ferrant un cheval, raccommodant une clôture, sarclant un champ, aidant à la cueillette ou à la torréfaction du thé, il ne tarda pas à voir s'arrondir la somme qu'il portait dans sa ceinture et se convainquit plus que jamais qu'on peut toujours arriver à vivre en travaillant, pourvu qu'on y mette du courage et de la bonne volonté.

D'étape en étape, il parvint enfin en vue de Canton.

Il avait vendu toute sa pacotille et se prélassait majestueusement sur le dos de son poney, lorsqu'il apercut tout à coup, à quelque distance des murs de la cité, un objet échoué au milieu de la route et dont il ne sut d'abord déterminer la nature. En s'approchant, il reconnut que c'était une chaise à porteurs renversée; le petit véhicule était d'une grande richesse : peint, laqué, ses panneaux ornés d'oiseaux, de dragons et de bêtes fantastiques d'un goût d'ornementation exquis. De lugubres gémissements s'échappaient de la caisse. Surpris de ne voir personne aux alentours, Jean-Charles sauta à bas de sa monture et courut à la chaise; après de grands efforts, il parvint à la remettre d'aplomb, et, sous la carapace, dont la porte était brisée, il découvrit un vieux mandarin, vêtu de riches habits et gémissant de la plus pitoyable manière : des bosses et des « bleus » au front, des estafilades sur le nez et les joues, son chapeau à plumes de paon tout défoncé, il se tenait l'estomac à deux mains et paraissait cruellement souffrir.

> BIBLIOTECA NACIONAL DE MAESTROS

« Qu'avez-vous, seigneur mandarin?... Etes-

vous blessé? s'écria Jean-Charles.

— Ahi... ahi... je suis mort!... je suis assassiné!... Ah! les misérables... les fils de chien!... Ils m'ont abandonné... volé... bâtonné; mais je le leur revaudrai!... je les ferai pendre... Je... aïe, aïe, aïe!... Ma jambe!... mon ventre!... ma tête!... Vieillard infortuné!... malheureux Li-Chung!...

— Dois-je courir à la ville chercher du secours?

demanda Jean-Charles.

— Non! non! jeune homme... Pour l'amour du ciel, ne me quitte pas!... s'écria le vieux Céleste, s'accrochant au bras de son sauveur avec une énergie qui fit pénétrer ses ongles acérés à travers la manche. Je te conjure de ne pas m'abandonner, car ta figure, bien que de forme et de couleur inaccoutumées, me paraît plus douce que le clair de lune... Reste avec moi!... tu n'obligeras pas un ingrat...

— Certes, je ne veux pas vous abandonner. Mais je crains qu'il ne me soit bien difficile de vous ra-

mener seul en ville.

— Peu importe... ne t'éloigne pas... Peut-être passera-t-il quelqu'un qui pourra nous venir en

aide ... »

S'avisant qu'il avait parmi ses provisions un petit flacon d'eau-de-vie de riz, Jean-Charles en fit avaler quelques gouttes au vieillard, lui en frotta les tempes et les narines, posa adroitement quelques bandes de taffetas gommé sur les plus sérieuses égratignures et eut la satisfaction de voir le patient reprendre au bout de quelques minutes une physionomie plus sereine.

En phrases entrecoupées, il raconta qu'étant sortit de la ville pour se promener en chaise, il avait été assailli par des voleurs; ses porteurs, au lieu de le défendre, avaient sous ses yeux partagé ses dépouilles — une bourse pleine d'or, une chaîne enrichie de diamants et plusieurs bagues de prix — avec les bandits; ils l'avaient de plus bâtonné d'importance; après quoi, proférant des paroles dérisoires qui avaient ajouté à la rage impuissante du vieil homme, ils avaient renversé la chaise sur lui et s'étaient enfuis, le laissant étouffer dans son étroite prison... Si Jean-Charles n'était arrivé, le pauvre homme serait certainement mort là-dessous de colère et de manque d'air combinés.

« Si vous ne voulez pas que je vous quitte, dit Jean-Charles, après avoir dûment compati à ses peines, je ne vois d'autre moyen de vous tirer d'af-

faire que de vous hisser sur mon cheval.

— Hélas!... Y penses-tu?... Monter à cheval, à mon âge et avec ma corpulence!... Cela est-il possible?... Est-ce convenable?... Je te le demande à toi-même... Et ne vois-tu pas que je serai la risée publique si j'entre en ville en cet équipage?... »

Après une interminable discussion, il se décida pourtant, ne voyant pas d'autre moyen de sortir d'embarras. Jean-Charles lui arrangea avec les coussins de soie de la chaise un siège assez moelleux, et, ayant réussi à grand'peine à le hisser sur sa monture, il prit la bride du cheval et on se di-

rigea à petits pas vers la ville.

Le vieux mandarin poussait de lugubres soupirs et des lamentations étouffées, car chaque mouvement du cheval lui causait de violentes douleurs internes, et le manque de décorum qu'il trouvait à sa situation aggravait encore ses souffrances. A la porte de la ville qu'ils atteignirent cahin-caha après plus d'une demi-heure de route, ils furent reçus avec de grandes exclamations. Le seigneur Li-Chung était évidemment un des notables du lieu. Chacun compatit à sa mésaventure, et on amena bientôt une chaise à porteurs publique, ne rappelant que de fort loin l'élégance de celle qui était restée sur la route; on l'y plaça et on l'emporta vivement vers sa demeure, somptueuse maison de porcelaine aux toits recourbés, tourelles et clochetons, placée au centre d'un jardin présentant tous les produits les plus rares de l'horticulture chinoise.

Jean-Charles, le voyant hors d'affaire, voulait se retirer; mais le vieux Li-Chung réclama si impérieusement sa compagnie jusque chez lui qu'il céda et se joignit au cortège qui escortait le promeneur malheureux.

Une fois à sa demeure, ce fut un nouveau chœur de lamentations. Tous les serviteurs accourus maudirent la conduite inqualifiable des porteurs, et le vieux Li-Chung fut transporté en grande pompe dans sa magnifique chambre à coucher; Jean-Charles admira le lit de bois dur sculpté avec un art exquis, les grands rideaux de soie rose brochés en relief d'un vol d'oiseaux d'or et d'argent; les meubles précieux, les brûle-parfums, porcelaines, émaux cloisonnés, ivoires et jades d'un prix inestimable qui ornaient cette pièce.

Le médecin, mandé en hâte, ne tarda pas à paraître. C'était un homme vêtu de noir, les bras nerveux nus jusqu'à l'épaule, un collier de dents humaines (trophées arrachés de sa propre main à ses patients) autour du cou, et de figure assez sinistre. Jean-Charles se dit à part lui que, selon l'expression populaire, il ne lui confierait pas son chat... Mais le vieux Li-Chung le reçut à bras

ouverts et se remit entre ses mains avec une en-

D'abord, selon l'étiquette, Jean-Charles, à la prière du malade, prit la place du fils ou du frère absent et offrit au savant docteur une tasse de thé et une petite pipe de tabac. Ayant dégusté ces friandises, le docteur vint se placer devant le lit sur lequel gisait le mandarin, et, prenant entre le pouce et l'index le poignet du malade, il compta les pulsations sans se servir d'une montre; hochant la tête d'un air fort grave, il demanda un grand bassin d'eau glacée.

Sur quoi le vieux Li-Chung, tournant ses petits yeux vers Jean-Charles, déclara qu'il prévoyait qu'il allait avoir à souffrir beaucoup, et supplia en termes si pathétiques son nouvel ami de ne pas déserter un vieillard orphelin (c'est-à-dire sans enfants), que le jeune Bertoux lui promit solennellement de demeurer avec lui le reste de la

journée.

Le savant docteur Ta-Wan-Hô ordonna alors d'une voix forte que le malade fût dépouillé de ses vêtements jusqu'à la ceinture et placé sur son séant dans son lit; ordonnant au mandarin de baisser la tête, le docteur se mit à puiser dans le bassin d'eau froide (ayant préalablement brisé la glace qui le couvrait) et commença à verser de haut l'eau glacée sur la nuque du vieillard. Le pauvre mandarin poussait des cris déchirants, car cette douche lui coupait la respiration et la douleur devait être atroce. Ayant suffisamment douché le malade, le docteur lui enveloppa la tête d'une longue bande de toile; deux hommes, en saisissant les bouts, la tendirent autant que possible. Sur quoi, prenant un lourd maillet de bois, le docteur Ta-Wan-Hô se mit à frapper à tour de bras sur la bande de toile, ébranlant à chaque coup la tête du vieillard qui redoubla ses cris. Jean-Charles s'aventurant à protester, le docteur lui dit avec calme que la première opération avait eu pour but d'éclairer le cerveau du malade, et la seconde de remettre à sa place ledit cerveau, en cas que la chute l'eût retourné... Et M. Li-Chung, ouvrant un œil languissant, ayant approuvé le traitement et protesté qu'il en ressentait déjà les effets salutaires, Jean-Charles n'eut plus qu'à se taire et assister en silence aux soins étranges qu'on continuait à prodiguer au malade.

« Nous allons maintenant procéder à la troisième opération, reprit majestueusement le docteur. Levez-vous, seigneur Li-Chung, et venez

dans le jardin! »

Non sans gémir, à grand'peine, le vieillard sortit du lit, et s'appuyant d'un côté sur l'épaule de son nouvel ami, de l'autre, sur celle d'un de ses domestiques, il sortit en chancelant.

« Faites trois fois le tour du jardin! » com-

manda le médecin.

Mais le malade n'avait pas accompli le second tour que, se plaçant en face de lui, le médecin lui jetait en pleine poitrine le contenu du bassin d'eau glacée!... Le pauvre vieux tomba les quatre fers en l'air, tenant son ventre à deux mains et incapable de respirer. Le docteur expliquant à Jean-Charles que si, par hasard, il avait eu des côtes cassées, le choc soudain les remettrait en place, fit alors asseoir à terre le seigneur Li-Chung ruisselant et lui enveloppa si étroitement la bouche et le nez d'une écharpe qu'il pensa étouffer.

« Par ce moyen, prononça l'Esculape chinois, et en forçant la poitrine à se dilater avec une grande véhémence pour regagner le souffle, nous ferons rentrer dans l'ordre telles côtes qui peu-

vent s'être trouvées disloquées. »

Débarrassant le malade de sa muselière, il lui ordonna de continuer à marcher au grand air, et de se bien garder de s'aller coucher avant dix heures du soir; il ne devait non plus rien prendre jusqu'alors; à cette heure, il lui serait licite d'avaler une cuillerée ou deux de riz.

« Par ce jeûne sévère et cet exercice forcé, expliqua-t-il à Jean-Charles, nous empêcherons que le sang corrompu ne se fige sur la poitrine du seigneur Li-Chung, qui en serait immanquablement

étouffé.»

Le mandarin ayant donné à voix basse ses instructions à Jean-Charles qui semblait devenu son homme de confiance, celui-ci enveloppa de papier rouge les honoraires du docteur (ce qu'on nomme : Remerciements dorés), et les lui glissa dans la main en le suppliant de ne pas abandonner le malade et de daigner revenir le soir, rite sans lequel le médecin n'eût pas reparu. Promettant la visite requise, il se retira d'un air plein de majesté et de suffisance.

Le pauvre vieillard suivit de point en point les instructions de son fantastique médecin. Le voyant accablé de fatigue et perclus de douleurs dans tous les membres, Jean-Charles lui conseillait de fouler aux pieds ses prescriptions et d'aller tout bonnement se mettre au lit, mais le mandarin repoussa bien loin ce conseil et persista à marcher comme

le Juif-Errant sur la terrasse.

Enfin, à dix heures sonnantes, il consentit à remonter se coucher. Le savant Ta-Wan-Hô, reparaissant ponctuellement, commença par déguster force tasses de thé et fumer force pipes; après quoi, il administra au malade une formidable dose

d'émétique, en annonçant pour le lendemain une dose double de rhubarbe et de séné.

Complètement annihilé par ces soins, le mandarin tomba dans un sommeil voisin du coma, mais seulement après avoir fait jurer à Jean-Charles de ne le quitter sous aucun prétexte. Son jeune ami pensait le voir expirer sous ses yeux, tant de fatigue que des tourments qu'il avait endurés; mais il n'en fut rien; et, après huit ou dix jours de maladie, douches, rhubarbe et médecine, il se trouva sur pied et plus guilleret que

jamais.

Dans cet intervalle il avait conçu pour Jean-Charles une affection extraordinaire et n'ayant ni famille ni héritier pour lui fermer les yeux — ce qui est considéré par les Chinois comme le plus grand malheur qui puisse atteindre un homme — il lui proposa le plus sérieusement du monde de l'adopter. Le refus de son jeune ami l'étonna beaucoup. En vain, il fit valoir ses immenses richesses, la vie oisive et élégante que le jeune étranger pourrait mener dans sa demeure; Jean-Charles ne voulut rien entendre et déclara sa résolution bien arrêtée de gagner sa vie lui-même, s'efforçant de lui faire comprendre en outre que, puisqu'il avait le bonheur de posséder des parents, il ne pouvait songer à adopter un père nouveau.

Soupirant, M. Li-Chung dut s'incliner devant ces raisons. Il aurait souhaité du moins que Jean-Charles vînt demeurer chez lui ; mais celui-ci déclina cette offre en promettant de venir fréquemment voir le vieillard. Il alla prendre une petite chambre en ville et commença à se chercher une

occupation.

Mais ce fut bien pis qu'à Hanoï ou Saïgon, ici!... Où qu'il allât, on lui demandait ses papiers,

ajoutant : « Avez-vous un diplôme?... » Il ne tarda pas à reconnaître que, fût-ce pour remplir l'emploi le plus modeste, il fallait de toute nécessité qu'il fût nanti d'un parchemin!...

Jean-Charles n'était pas homme à se laisser

battre facilement.

« Eh bien! finit-il par se dire, qu'à cela ne tienne!... Ils veulent un diplôme, prenons-le!... Il ne sera pas dit que moi, Jean-Charles Bertoux, élève de l'Université de France et gradué de la libre Amérique, je me laisserai battre par ces Célestes de malheur!... Ce qu'ils ont fait, je peux le faire, ou j'y perdrai mon nom... Donc, courage et en avant, à la conquête d'un diplôme chinois!...»

CHAPITRE XIV

LE PALAIS DES EXAMENS

Jean-Charles, désormais tout à fait familiarisé avec la langue usuelle, s'inquiéta donc des moyens d'obtenir un grade de lettré.

Il apprit que le rite par lequel se confère ce bienheureux diplôme prend place tous les trois ans à la huitième lune (septembre) et que justement les examens tombaient cette année-là.

Mais, en lui donnant ces renseignements, on secouait la tête, on pinçait les lèvres et chacun se livrait à une mimique destinée à lui faire comprendre que son audace était jugée excessive et

qu'il courait au-devant d'un échec.

Impatienté de ces pronostics, Jean-Charles pensa à consulter M. Li-Chung, qui était lui-même lettré et paraissait tout indiqué pour le renseigner. L'occasion s'offrit bientôt, car le vieux mandarin l'avait invité à venir, toutes les fois qu'il en aurait le temps, déguster avec lui une tasse de ce thé exquis que les Chinois de haute classe gardent pour leur usage exclusif et qui est inconnu en Europe, car le thé que nous payons les prix les plus élevés est de qualité inférieure; assis auprès de la petite table de laque chargée de la théière et des tasses

de précieuse porcelaine, Jean-Charles se hasarda à confier son projet au vieux lettré, lui demandant si, lui aussi, jugeait son ambition tout à fait ridicule.

« Ridicule!... Les dieux me préservent d'un jugement si téméraire... protesta le fils du Ciel d'un air de politesse, démentie par l'expression narquoise de son petit œil en coin. Mon jeune ami peut, certes, prétendre à tous les honneurs... Le Ciel, dans sa munificence, le doua dès le berceau d'une intelligence si vaste et si belle, il équilibra si superbement ses facultés...

— ...Que monsieur Li-Chung pense que je dois être fatalement retoqué », interrompit Jean-Charles, impatienté de ces circonlocutions. Mais devant la mine effarouchée du Céleste il se hâta de s'excuser de son impétuosité, et d'un ton attristé le

vieux Chinois reprit:

« Les dieux ne voudraient pas permettre, mon jeune ami, que vous fussiez ce que vous appelez retoqué... Non, non, je le veux croire... Mais, certes, l'entreprise est ardue... Elle est difficultueuse... « Beaucoup sont appelés, mais peu seront élus », a dit Kon-Fu-Chéou... « Et plus d'un pense venir tondre qui s'en retourne tondu », dit le peuple...

— Monsieur Li-Chung, je vous supplie de me parler franchement; vous-même, vous êtes diplômé sur toutes les coutures, si j'ose ainsi m'exprimer; vous avez conquis tous les grades conférés par l'Université chinoise... Vous êtes donc mieux à même que personne de me donner un bon conseil...

— L'humble ver de terre est loin, en vérité, d'avoir gravi jusqu'au sommet de la science, ainsi que le croit un jeune ami trop indulgent, s'écria M. Li-Chung avec de grandes démonstrations d'humilité; mais le ciel dans sa clémence — et sans doute aussi la faiblesse du niveau général en l'an de grâce où l'infortuné osa tenter la chance — ont permis qu'il obtînt les diplômes de lettré. Il ne faudrait pas se hâter de conclure de cette circonstance — due uniquement au hasard — qu'un diplôme se conquiert par le seul fait qu'on se présente à l'examen...

— Loin de moi une telle pensée!... ou l'outrecuidance de vouloir mesurer mon faible intellect avec celui de ce flambeau d'intelligence et de savoir, l'illustre Li-Chung!... » s'écria Jean-Charles, si irrité de ces circonlocutions que le mode ironique s'imposa naturellement à lui. « Mais, en toute humilité, et convaincu d'avance que je cours à un échec, je désire faire l'épreuve. La chose est-elle réellement impossible?

— Non, sans doute; assurément non, et il est plus que probable que les examinateurs, séduits dès l'abord par cette flamme intellectuelle qui brille dans le regard de mon jeune ami et, jointe à ses autres dons extérieurs, le fait ressembler à la fleur du nénuphar, il est plus que probable, dis-je, qu'ils se hâteront de lui conférer le diplôme

qu'il daigne ambitionner...

— Ouf!... pensa Jean-Charles. Ce vieux renard ne sortira pas de ses compliments... Le diable emporte l'étiquette! Monsieur Li-Chung, reprit-il tout haut, aurait-il la suprême bonté d'éclairer l'ignorance d'un néophyte et de lui expliquer en quoi consistent les examens qu'il a l'audace de vouloir subir?

Le vieux Céleste hocha la tête d'un mouvement

approbatif:

« Mon jeune ami s'exprime avec élégance, et la nature a permis qu'il ressemblât à la fleur du pommier, murmura-t-il en fermant à demi ses petits yeux, comme plongé dans une profonde béatitude. Puisqu'il daigne interroger l'esclave indigne, celui-ci osera élever sa faible voix et donner sans détours le fruit, non de son savoir, mais de son expérience... »

Il ferma tout à fait les yeux, charmé de sa propre éloquence; puis, s'étant recueilli un instant, il vida d'un trait la petite tasse pleine d'un thé doré, du parfum le plus exquis, et s'étant dûment essuyé les lèvres sur un carré de papier de soie qu'il roula en boule et jeta par-dessus son épaule gauche, il commença en ces termes :

« Nous avons, en Chine, trois grades littéraires : le plus humble — celui, si j'ai bien compris les explications des hommes d'Occident que j'ai pu interroger à ce sujet, qui correspond le mieux, toutes proportions gardées et les matières étant toutes différentes, à votre baccalauréat - est nommé par nous le siéou-t'sai ; je le possède. Mais les dieux, dans leur bonté, ont permis que j'obtinsse encore le grade suivant : après celui de siéou-t'sai (habileté éminente), j'eus l'audace de prétendre à celui de ku-jen (homme élevé). Apparemment les planètes me furent favorables, ou encore, ainsi que je l'indiquais tout à l'heure, la faiblesse du concours fut telle que cette circonstance me donna une chance inespérée (à laquelle je n'avais pu songer une minute sans rire moimême de mon outrecuidance), et, quoi qu'il en fût, j'eus la chance d'être admis!... »

Le Fils du Ciel s'arrêta et fit entendre un petit rire ironique à sa propre adresse. Jean-Charles, comprenant qu'on attendait de lui quelques protestations polies, se hâta de les prononcer et, quand l'étiquette fut satisfaite. M. Li-Chung reprit, sa face jaune éclairée d'un sourire onctueux qui la

ridait de mille plis de ruse :

« Les dieux, assurément, se plurent à me prendre pour jouet!... Jugez, mon jeune ami, de l'excès où m'emportèrent l'audace et l'ambition de la jeunesse (car j'étais encore jeune alors... à peine avais-je atteint ma quarante-huitième année); donc, non content de mes deux diplômes, je voulus tenter de nouveau la chance, attirer sur moi, peut-être, la colère des dieux irrités de tant de fatuité chez un humble ver de terre... Mais, une fois de plus, ils daignèrent me prendre en pitié et j'obtins (contre toute attente) le grade suprême, le grade de tsin-che (lettré introduit, docteur). »

Sur quoi M. Li-Chung ferma hermétiquement les yeux et attendit d'un air d'humilité feinte les compliments que Jean-Charles, bien stylé dans la

politesse du lieu, ne lui ménagea pas.

« Certes, reprit le jeune Bertoux, je ne prétends pas, une seconde, arriver à obtenir même le grade inférieur, ce grade si humble qui correspond à notre « bachot ». Mais, bachelier de France, j'ai envie de faire la comparaison des deux épreuves. Et si monsieur Li-Chung daignait m'aider de ses conseils, peut-être mon échec serait-il moins honteux et me couvrirait-il d'un ridicule moins amer...

— Mon jeune ami est si bien doué, s'écria le Chinois avec animation, il a, après très peu de lunes, si bien saisi les finesses de notre vieille langue, que je me hasarde presque à espérer pour lui un succes... Et si mes misérables conseils peuvent vous être de quelque utilité, demandez, demandezles sans crainte. Le pauvre vieillard, couvert de l'opprobre des ans et de la misère (Li-Chung était riche à millions), s'estimera honoré que son jeune

ami — tout pareil à la plante d'aubépine — dai-

gne avoir recours à sa sagesse surannée. »

Ainsi encouragé, Jean-Charles ne se fit pas faute de questionner son hôte. Et voici, débarrassés des fleurs de rhétorique dont tout Céleste de bon ton orne ses discours, les renseignements qu'il obtint.

Le concours, pour le grade de siéou-t'sai, comprend trois épreuves, qui sont passées successivement devant le sous-préfet, le préfet et enfin l'administrateur provincial (hio t'ai). De la dernière

seule dépend l'obtention du grade.

La durée moyenne de chaque épreuve est de quinze à vingt jours, dont trois ou quatre seulement de compositions en séries éliminatoires, le reste du temps étant pris par des formalités diverses. Aucun intervalle n'est fixé légalement entre chaque série d'épreuves. Tantôt elles se suivent, tantôt, au contraire, plusieurs mois s'écoulent entre elles.

Chaque troisième année, a lieu le concours de licence (ku-jen) dans la capitale de la province.

Mais, pour le doctorat, il faut se transporter à Pékin. Les examens ont lieu tous les trois ans également. Là on concourt non seulement pour le grade de tsin-che; mais pour celui plus remarquable encore de han-lin ou académicien. Quelle ne fut pas la surprise de Jean-Charles lorsqu'il démêla à travers les discours enguirlandés de son hôte qu'il avait plusieurs fois concouru en vain pour ce grade de han-lin et que son intention formelle était de se présenter cette année une fois encore! Comme Li-Chung avait atteint l'âge vénérable de soixante-dix-neuf ans et huit jours, Jean-Charles ne laissa pas d'être fort émerveillé d'une telle persévérance. S'animant et brandissant sa

tasse à thé d'un geste éloquent, le vieux Li-Chung déclara qu'il ne renoncerait qu'avec la vie à la noble ambition d'entrer dans la « Forêt des Pinceaux » et qu'il continuerait à se présenter jusqu'à sa cent-vingtième année s'il plaisait au divin Kon-Fu-Chéou de le faire parvenir à cet âge!...

Jean-Charles le félicita chaudement de son ardeur à l'étude et, le digne Chinois lui ayant donné une lettre pour le préfet de la région, il se prépara allègrement à affronter les épreuves du premier

degré.

Avant de le laisser partir, M. Li-Chung, son petit œil noir brillant d'une malice indicible, lui révéla qu'il se trouvait parfois des gens sans foi ni loi qui achetaient leur grade de bachelier!... Mais, comme Jean-Charles exprimait une légitime horreur pour cette pratique, M. Li-Chung l'assura que la chose était très mal vue et qu'on respectait beaucoup plus ceux qui avaient conquis leur grade « par leurs propres armes », selon l'expression consacrée. Pour les grades élevés, ce trafic n'existait pas ; « sans quoi, déclara M. Li-Chung en levant les mains au ciel, le grade de han-lin, cet apogée de l'ambition chinoise, courrait assurément les rues, chaque homme riche ayant l'ambition bien naturelle de se procurer à tout prix un honneur si grand!... »

Jean-Charles, ayant obtenu d'être inscrit comme candidat, se mit, comme on dit, à travailler d'arrache-pied. L'empereur venait depuis peu de signer un décret ordonnant qu'à l'avenir les candidats bacheliers seraient interrogés sur les matières européennes. Mais cette mesure, révolutionnaire et capable d'apporter en Chine des changements incalculables, ne devait avoir son effet qu'au bout de quelques années; Jean-Charles dut se consacrer

tout entier à l'étude de la rhétorique chinoise. Habitué à l'exactitude des études européennes, il avait peine à prendre au sérieux des sujets tels que celui-ci, texte incomplet qu'on avait proposé à l'ingénuité des candidats au dernier examen :

Pour celui qui comprendrait les cérémonies des sacrifices offerts au ciel et à la terre et qui pénétrerait le sens des oblations offertes tous les cinq

ans aux mânes des ancêtres.

Que dire, que penser d'une question semblable? Jean-Charles avait beau se creuser la cervelle, il ne pouvait arriver à mettre deux idées ensemble sur un pareil casse-tête. Il interrogea M. Li-Chung:

« Ah!... le beau... le profond sujet!... s'écria le vieux lettré. Heureux, trois fois heureux les jeunes gens aux méditations desquels il fut

offert!... »

Son enthousiasme un peu calmé, il daigna donner quelques conseils à Jean-Charles. Dans toutes les compositions de rhétorique chinoise, la mémoire joue le plus grand rôle; la disposition des différentes parties de ces discours est d'ailleurs minutieusement réglée, de même que le nombre

de caractères qui doivent y figurer.

Un peu rassuré en apprenant qu'il aurait à exercer plutôt sa mémoire que son entendement sur un sujet si mystérieux, Jean-Charles, sous la direction de M. Li-Chung, qui sentait reverdir sa jeunesse en se plongeant dans la lecture de ces livres vénérables, parcourut (en travaillant en moyenne de dix-sept à dix-huit heures par jour) d'abord les cinq livres canoniques : le Ou-King ou livre des changements, le Chôu-King ou livre des odes, le Li-Ki ou livre des rites et, enfin, le Tchoun-Tsion ou livre du printemps et de l'automne, attribué à Confucius.

La cervelle suffisamment matagrabolisée par ces lectures, il se trouva préparé à aborder les quatre classiques : les deux Tohio ou livres de la grande étude, le Tchoung-Young ou livre du juste milieu, le Soung-Yu ou analectes de Confucius. sans compter les innombrables ouvrages du philosophe Mencius, avec leurs non moins innombrables commentaires. Jean-Charles se prenait parfois la tête à deux mains, au milieu de ces travaux, se demandant s'il rêvait et dans quel but il emplissait son cerveau de ce fastidieux fatras. Mais la décision de ne pas se laisser vaincre et la résolution d'arriver à son but le soutenaient, et d'ailleurs, au milieu d'une intolérable prolixité et des développements imprévus de la rhétorique chinoise, se rencontraient parfois une idée juste, une pensée profonde, un précepte de morale belle et noble, qui venaient montrer qu'après tout ces Célestes appartenaient à la grande famille humaine et qu'ils étaient capables à leurs heures de penser droit tout comme nous. Et Jean-Charles, avant l'esprit ouvert et un vif désir de s'instruire, finit par mordre si bien à Confucius, Mencius et autres philosophes de Chine, que souvent M. Li-Chung levait les mains au ciel (car le vieux mandarin s'était constitué son professeur et le préparait entièrement à son examen, assez satisfait au fond d'avoir l'occasion de revoir ses matières) en s'écriant :

« Bénie soit la mère de ce jeune homme!... Bénis soient son père, son grand-père et tous ses ancêtres!... Par le ciel d'où nous sortons... il est digne d'être né fils de Han!... »

Jean-Charles recevait modestement ces éloges

et travaillait de plus belle.

S'il n'avait eu en M. Li-Chung un professeur

bénévole, il lui aurait fallu, comme les autres étudiants chinois, passer un contrat avec un maître attitré. Ces maîtres, pour la plupart candidats malheureux aux grades universitaires, sont peu fortunés d'habitude; car, dépourvus de diplôme, ils ne peuvent se placer nulle part, et, ayant voué leur vie à l'étude, ils ne possèdent aucun métier; aussi sont-ils heureux d'avoir des élèves qui, au nombre de dix ou vingt, se réunissent chez eux et leur payent chacun une redevance d'un taël ¹ par mois, moyennant quoi ils leur dispensent le pain de la science.

Les écoles sont souvent un simple hangar ou une mansarde nauséabonde. Auprès du maître, on voit toujours suspendue une canne de bambou, ou rattan, destinée àramener à la raison les élèves récalcitrants. On les enferme, on les met à la diète et on les fouette pour leur inculquer la sagesse. Elever sans sévérité dénote l'incompétence du maître, dit le proverbe, auquel correspond à peu près le dicton anglais : « Épargnez les verges et vous gâtez l'enfant. » Les jeunes Célestes sont habitués à être traités avec une sévérité excessive, malgré la convenance et la dignité des manières qu'ils apprennent dès le plus bas âge.

Chez M. Li-Chung, Jean-Charles trouva une urbanité extrême, un enseignement complet et désintéressé, un local vaste et même somptueux, et une bibliothèque inépuisable. Dans ces conditions, il ne pouvait manquer de faire les progrès les plus

rapides.

Enfin la huitième lune arriva et le grand jour de l'ouverture des examens parut.

Dès la veille au soir, l'innombrable foule des

^{1.} Le taël vaut 4 francs environ.

candidats avait envahi les abords du « Palais des Examens ».

On n'en comptait pas, l'année où le jeune Bertoux vint se placer dans les rangs, moins de vingt mille!... Que sont nos cinq ou six mille candidats de la Sorbonne auprès de ces phalanges majestueuses?... Mais, patience! nous y viendrons!... Le moment ne tardera pas où tout Français, jusqu'au cultivateur des champs, voudra posséder son diplôme de bachelier (sinon de docteur), le plantant au bout de son sillon, comme faisaient de leur épée les nobles ruinés après la Révolution... La rage des parchemins, la fureur des diplômes et l'entêtement à se farcir la tête de grec et de latin, au détriment des connaissances vraiment utiles en nos temps modernes, gagne de plus en plus; si chaque Français se mettait en tête de servir son pays en le faisant avancer dans les voies véritablement modernes et scientifiques, nous pourrions encore éviter l'abîme vers lequel nous pousse la compétition effroyable des nations jeunes, et nous ne verrions pas notre France devenir une véritable Chine: un de ces pays, risée de l'univers, où le diplôme est tout, mène à tout, fait tout, pendant que l'incrovable masse de ceux qui en sont pourvus tend chaque jour à lui enlever un peu plus de sa valeur.

Jean-Charles, vêtu de sa blouse de soie noire, d'un large et court pantalon de couleur bleue, de souliers recourbés et de bas d'une entière blancheur, sa fausse natte de soie tombant fièrement jusqu'à ses jarrets, se mêla donc à la foule grouillante des Célestes, et, nanti de la bénédiction suprême de M. Li-Chung, attendit avec ses concurrents l'ouverture des portes du palais.

Le « Palais » consistait en une sorte d'immense

BIBLIOTECHI NACIONAL



AINSI ENCOURAGÉ, JEAN-CHARLES NE SE FIT PAS FAUTE DE QUESTIONNER SON HOTE (P. 215).

BIBLIOTECA NACIONAL

jardin aux allées étroites, bordées de petites cellules pouvant contenir chacune une personne. Il y en avait dix mille dans le palais de Canton. Dans le cas où l'affluence des candidats est trop considérable, comme cette année-là, on procède par fournées, et les questions sont répétées aux différentes séries d'examinés.

Dès que la nuit fut tombée, la première série de dix mille, dont Jean-Charles faisait partie, fut introduite dans l'enceinte. Chacun fut tout d'abord sommé de prouver son identité et de montrer le papier reçu du préfet, l'admettant au nombre des candidats. Cette formalité accomplie, on fouille les victimes avec la dernière sévérité, allant jusqu'à regarder dans leurs souliers et leur soulever la langue pour voir s'ils ne cachent sur eux aucune « composition littéraire », nul répertoire ou édition en miniature de classiques.

Et, après que quelques milliers de jeunes gens eurent subi cette épreuve sans encombre, de grands cris s'élevèrent ; les Célestes se mirent à s'agiter et à vociférer comme autant de diables dans un bénitier. Un jeune égaré avait apporté et caché dans sa queue de cheveux un exemplaire sur papier pelure du fameux Tsien-Tsg-Ouan ou classique millénaire, contenant tout juste mille caractères différant tous entre eux, et formant un poème parfaitement dénué d'intérêt. Cette œuvre d'art fut conçue en une seule nuit, dit-on, par le poète Chang-Hing-Tsé, vers l'an 550, sur l'ordre de l'empereur, et l'effort de la composition fut si grand que ses cheveux en blanchirent du coup.

Le candidat malavisé fut incontinent mis à la cangue, et l'on proclama qu'il serait à tout ja-mais disqualifié et incapable de se présenter à aucun examen. On apprit en outre que son père et son précepteur seraient sévèrement punis.

Sachant que le grade pouvait s'acheter, Jean-Charles demeura surpris de cette sévérité; mais se rappelant à temps qu'il était dans le pays de la forme — la fo-o-orme — il se fit une raison et

ne s'inquiéta plus de l'infortuné tricheur.

En attendant, on le mit lui-même sous clef dans sa cellule. A peine assez hautes pour qu'un homme puisse s'y tenir debout, ces petites cases sont nues, glaciales et si dépourvues de tout confort qu'on a vu des candidats âgés mourir de malemort au cours de l'examen, tant la géhenne qu'ils subissent, jointe à la fatigue mentale, est excessive. A côté de la cellule de Jean-Charles, on se montrait un père, un grand-père et un petit-fils, se disposant à subir les épreuves côte à côte. Le petitfils, déjà âgé d'une trentaine d'années, montrait aux deux vieillards la plus extrême déférence. Mais ceux-ci, suivant la coutume chinoise, acceptaient ses attentions avec un froid dédain; car, si le fils est tenu de montrer à ses ascendants la plus servile obéissance et le respect le plus absolu, les parents ne se considèrent tenus à rien du tout vis-à-vis de leurs descendants. Combien en cela ils diffèrent des parents français, trop aux petits soins pour leur progéniture!...

Les candidats enfin installés dans leurs cellules, on colla des bandes de papier marquées du sceau impérial, non seulement sur la porte de la petite case, mais sur toutes les grandes portes et ouvertures de l'enceinte; nul ne devait plus entrer dans le palais après que les sujets de composition au-

raient été donnés.

Chaque étudiant avait reçu une provision de riz, un fagot de bois, quelques gâteaux, du sucre, des bougies, du papier, le tout à la marque de l'Université, et devait préparer lui-même tout ce dont il aurait besoin.

Les examinateurs assemblés (et prisonniers également dans l'enceinte) choisirent alors quatre thèmes dans les quatre livres classiques; l'un de ces thèmes doit être traité en poésie. La longueur minimum du poème doit être de cent caractères, et l'on exige qu'ils soient tracés sur le papier avec élégance et clarté.

Voici les quatre sujets qui échurent à Jean-

Charles:

1° Tsang-Tsy dit: Posséder l'intelligence et s'enfermer auprès de ceux qui en sont dénués; savoir beaucoup et demander à ceux qui ignorent; posséder et sembler dépourvu de biens; avoir le ventre plein et paraître vide.

2° Il prit les choses par les deux extrêmes, et dans son traitement de son peuple il sut mainte-

nir le juste milieu.

3° L'Homme étudie huit principes dès sa jeunesse et, parvenu à l'âge mûr, il souhaite les mettre en pratique.

La quatrième dissertation, enfin, qui devait être écrite en pentamètres, avait pour sujet : Le son de la rame et le vent des collines et des eaux.

Un jour seulement était donné pour écrire chaque dissertation. Au coup de canon du soir, chaque candidat remit sa tâche finie ou non, et non signée, au fonctionnaire chargé de venir les prendre; on s'aperçut alors qu'un certain nombre de candidats n'avaient pu réussir à terminer leur dissertation; d'autres avaient commis des erreurs dans l'énoncé, par conséquent dans le traitement du sujet; d'autres, enfin, étaient si manifestement insuffisants qu'ils furent immédiatement mis hors concours.

Tous ces candidats malheureux ayant été éliminés et mis hors de l'enceinte au moyen d'échelles, car il ne fallait à aucun prix ouvrir les portes, le nombre définitif se trouva réduit à six mille environ. Leurs dissertations furent confiées, par paquets de cinquante, aux examinateurs de l'âge le plus avancé, qui, après les avoir lues avec un soin extrême (préalablement recopiées à l'encre rouge par des scribes), afin qu'on ne pût reconnaître l'écriture), marquèrent d'un cercle écarlate celles qui leur paraissaient dignes d'être soumises aux examinateurs venus expressément de Pékin pour conférer le degré.

Jean-Charles s'était tiré à son honneur de sa

tâche et put continuer à subir les épreuves.

Chaque soir, la même cérémonie se renouvela, si bien que, lorsque, au neuvième jour, on ouvrit enfin les portes, les dix mille candidats entrés en loge avaient été réduits au nombre de deux mille à peine!... Non seulement ils avaient été décimés par la « guigne », mais plusieurs morts s'étaient produites pendant la durée des épreuves; entre autres le vieux grand-père, voisin de case de Jean-Charles, ne pouvant supporter le surmenage intellectuel et la nourriture insuffisante, expira tout à coup comme une chandelle s'éteint. Les portes ne devant à aucun prix être ouvertes, on perça dans la muraille une brèche juste assez large pour que son corps pût passer, et, l'ayant fait glisser par cette ouverture, on laissa les gens du dehors s'occuper d'enlever le cadavre et de l'ensevelir. La brèche fut immédiatement refermée sous les yeux du chef des examinateurs. Quant au fils et au petit-fils du pauvre vieillard, ils étaient restés emmurés dans leur cellule.

Un incident jugé beaucoup plus tragique se

produisit au cours des épreuves. Un des examinateurs, ayant désiré charmer son labeur en fumant une pipe d'opium, eut le malheur de s'endormir. Quel ne fut pas son émoi, en se réveillant, lorsqu'il s'aperçut que la pipe enflammée était tombée sur une pile de « copies » et les avait réduites en cendres!...

Grande fut l'émotion parmi les doctes personnages; on courut, on cria, on gesticula, et, enfin, on décida de soumettre le cas aux candidats, car on était dans l'impossibilité de décider à qui appartenaient les dissertations brûlées. Une partie des candidats voulaient qu'on passât outre; mais, une majorité voulant recommencer l'épreuve, on promulgua un nouveau sujet qui fut ainsi conçu:

Il y a trois choses que le sage redoute : il révère les dispositions du ciel ; il révère les hommes

éminents ; il révère les paroles des saints.

Le neuvière jour donc, les candidats sortirent de leurs cellules, où ils furent remplacés par la seconde fournée; le seizième jour de la huitième lune, les examens doivent être terminés dans tout l'empire du Milieu. Il n'y avait donc pas de temps

à perdre pour examiner cette foule.

On suppose communément que plus de la moitié des dissertations sont jugées sans être lues et, étant donné leur nombre formidable (bien que l'armée des examinateurs le soit aussi), il faut croire que ce soupçon est quelque peu fondé. Quoi qu'il en soit, vingt-cinq jours après la fermeture de la session, le nom des candidats heureux fut proclamé à son de trompe par toute la ville. Les listes portant ces noms furent placardées dans toutes les rues, et des marchands ambulants les vendirent à tous les carrefours.

Jean-Charles Bertoux, reçu avec mention hono-

rable, se trouva nanti du premier grade de siéout'sai, qui le garantissait à jamais de toute peine corporelle en Chine et lui ouvrait l'accès de nombreuses carrières.

Le vieux Li-Chung versa des larmes de joie et voulut attacher lui-même autour de la taille de son élève la ceinture de soie distinctive qui marquait son rang nouveau, car il voyait dans le succès du jeune étranger le plus heureux présage pour le sien propre dans la terrible épreuve du han-lin.

Mais, plus Jean-Charles étudiait de près les institutions du Céleste Empire, moins il avait le désir de s'éterniser dans un pays livré à un régime d'études stériles et surannées; cette Chine vouée à une décomposition prochaine et que les puissances européennes se partagent déjà, lui faisait horreur. Son diplôme conquis, il ne se sentit plus le moindre désir d'en profiter en ce pays mort—ou, pour mieux dire, ce cadavre de nation déjà mangé aux vers.

Aussi songeait-il déjà à quitter la Chine, quand un événement ardemment attendu, et qui devait marquer au cours de son voyage une étape déci-

sive, se produisit soudain.

Selon sa promesse, Jean-Charles n'avait pas manqué, toutes les fois qu'il arrivait dans une ville importante, d'en avertir l'oncle Cazaveilh par une dépêche laconique, un simple nom de lieu, suivi de son prénom.

Pour la première fois, il recevait une réponse à cet avis. C'était un câblogramme de deux lignes,

ainsi conçu:

A soixante jours de date, au Japon, Tokio, banque Armstrong.

CAZAVEILH.

C'était le signal d'une séparation qu'il annonça aussitôt à Li-Chung. Le digne Céleste en aurait sans doute autant souffert qu'un homme de race jaune peut souffrir, si la période des examens pour le han-lin n'avait été imminente. Ce sujet d'inquiétude fit une heureuse diversion. Décidé à vaincre ou à mourir, le vieux lettré passait sur Confucius ses jours et ses nuits, et se transformait de plus en plus en machine mnémotechnique.

Il allait d'ailleurs se rendre à Pékin pour le concours décisif. C'était la route même du Japon. Jean-Charles se décida à la prendre avec lui.

CHAPITRE XV

PAR PÉKIN A TOKIO

Ainsi, il allait hardiment devant lui, chaque jour plus libre et plus aguerri contre les dangers extérieurs et la mollesse personnelle, ces ennemis de l'homme qui sans cesse le guettent et menacent ses entreprises, que l'on voit figurer au début de l'épopée dantesque sous la forme d'animaux allégoriques et que tout voyageur doit apprendre à vaincre et à mépriser s'il ne veut point être dé-

voré par eux.

A peine âgé de dix-neuf ans, on lui en eût aisément attribué deux ou trois de plus, tant sa taille s'était élevée, tant l'ensemble de sa personne présentait cet air de force et d'harmonie qui annonce le complet développement. Dès aujourd'hui, Jean-Charles était bon pour le service selon la loi inexorable qui veut que les plus beaux, les plus accomplis, la fleur de la nation, soient désignés pour aller au premier appel se faire faucher sur les champs de bataille. Et nul, parmi ceux qui, n'ayant jamais quitté le terroir ou parlé autre chose que l'idiome natal, croient avoir le monopole du patriotisme, nul n'était plus résolu que

notre voyageur à donner pour sa chère France tout son savoir, tout son effort, son courage, son sang, sa vie même. S'il osait exprimer en des effusions intimes ce qu'il trouvait de fâcheux ou de suranné à nos coutumes, s'il ne craignait pas d'appeler par leur nom l'incurie, la sottise, la stagnation par lui observées à travers nos colonies, c'était précisément parce que son cœur de patriote était blessé par des comparaisons humiliantes; parce qu'il désirait ardemment les réformes, et pensait très justement que, du plus grand au plus mo-deste, chaque Français a le droit et le devoir de s'occuper du bien du pays. S'il eût été besoin d'une leçon pour lui apprendre que le véritable remède aux abus et à la ruine menaçante ne consiste pas à couvrir le mal d'étiquettes flatteuses, mais à le signaler sans délai et sans déguisement, ce qu'il venait d'observer en Chine y eût amplement suffi.

Pareils aux Lacédémoniens qui, pour enseigner l'horreur de l'intempérance, offraient à la jeunesse de Sparte le spectacle de l'ilote ivre, nous pourrions prendre nos fils par la main et leur montrer le Céleste-Empire, Inconscient au milieu de sa décadence. Ils verraient là, comme dans un miroir, cet aveuglement systématique sur les dangers du pays; cette vanité déplacée, ce chauvinisme tapageur, cet optimisme béat quand tout craque et se désagrège; cet entêtement de mule à fermer la porte au progrès; cet envahissement, ce débordement, cette folie toujours grandissante d'examens, de bureaucratie; mille traits semblables qui nous font rire quand l'explorateur nous les conte, qui devraient bien plutôt nous donner à réfléchir et, reconnaissant chez nous les mêmes symptômes alarmants, nous engager à les combattre au plus vite, à les écraser tandis qu'il en

est temps encore.

Sans s'exagérer le poids que l'influence d'un seul peut avoir en pareille affaire, Jean-Charles se disait que chacun de nous, après tout, n'a qu'une voix, une plume, un cerveau, un dévouement et une volonté à mettre au service de la cause qu'il a à cœur, et qu'on n'arriverait à rien si on se laissait décourager par la pensée du très peu qu'est un homme en regard de la masse énorme des choses et des événements. Il avait donc résolu de noter toutes ses observations pour les soumettre plus tard à son père et à l'oncle Francis, et, s'ils le jugeaient opportun, de les publier en temps et lieu.

Ce nouveau but ajoutait un attrait de plus, un intérêt à son voyage. L'habitude de comparer, de réfléchir, de chercher la philosophie des choses; la discipline salutaire qu'il s'imposait d'écrire et de résumer de son mieux ce qui l'avait frappé au courant du jour; la nécessité constante de s'orienter, de se défendre, de se suffire à soi-même et - comme il arrive plus souvent encore en voyage qu'ailleurs — d'aider plus faible que soi, tout cela avait imprimé peu à peu à son jeune visage une noblesse, à toute son allure une dignité inconsciente qui justifiait bien le désir du pauvre Li-Chung de l'adopter pour fils et héritier. Mais aucun appât n'eût pu le retenir au pays des lettrés. Le spectacle risible du steeple-chase aux examens, la vue de tous ces fils du Ciel, chauves ou imberbes, se ruant jusqu'à la mort dans la course effrénée aux diplômes, toute cette ambition grotesque, ces efforts stériles, ces études sans horizon, sans avenir et sans grandeur, l'avaient pour toujours dégoûté de la Chine savante.

Voyant l'inutilité de ses arguments pour le retenir près de lui, Li-Chung s'était désisté, provisoirement satisfait de l'emmener à Pékin.

Entre Canton et la capitale du Céleste Empire, il y a seize degrés de latitude, c'est-à-dire une fois et demie la longueur de la France. C'eût été par terre un grand voyage si Jean-Charles avait dû le faire par les moyens habituels. Mais il était

avec Li-Chung.

Pour l'opulent lettré, le temps et la distance étaient quantités négligeables. Non qu'en enragé conservateur qu'il était, Li-Chung daignât user d'aucun mode de locomotion moderne. Les diverses diligences ou chaises de poste importées par les « diables d'Occident » ne lui avaient jamais inspiré que mépris, et, quant au grand projet de voies ferrées qui trouble et divise les Célestes, il n'avait pas d'adversaire plus forcené que lui. Même il fallut faire plusieurs crochets en chemin afin d'éviter le spectacle des premiers travaux, des premiers rails posés sur la terre sacrée, en dépit de l'opposition, et dont la vue était pour le vénérable mandarin un supplice et une insulte intolérables. Mais la rapidité du trajet ne parut nullement se ressentir de ces différentes restrictions et exigences. Si Li-Chung n'avait pas de locomotive, il avait en revanche, comme ces antiques despotes orientaux dont toutes les traditions sont vivantes en Chine, des coureurs sans pareils, dont le pied agile peut rivaliser avec le cheval lancé au galop. De distance en distance, ces coureurs se relavaient au palanquin, et telle était leur vitesse qu'en moins de quinze jours le vaste espace était franchi. Aucun luxe, aucun raffinement n'avait été négligé pour l'agrément et le confort des voyageurs, et il semblait que Jean-Charles dût en apprécier

plus vivement les douceurs en les comparant aux rudes étapes qu'il venait de faire pendant ces longs mois. Il n'en fut rien. Même si le spectacle affligeant de ces malheureux qui les tiraient, de ses frères transformés en bêtes de somme, n'eût été pour lui une cause permanente de malaise et presque de colère, il sentait que toute cette mollesse lui était à charge. La fatigue et l'écœurement que lui causaient la pompe, les délicatesses, les recherches dont s'entourait le riche Li-Chung, l'étonnaient lui-même. Il ne s'était pas aperçu de la transformation graduelle qui s'était opérée en lui. Tout d'abord, il avait un peu joué au stoïque ; fier de montrer qu'il n'était pas l'indigne neveu de son oncle, il avait embrassé avec ardeur sa méthode, et cherché à lui ressembler en tout, mais avec la clause inexprimée que tout ceci était une expérience, un temps de noviciat, et qu'une fois ses preuves faites, il reprendrait le train habituel. Or il sentait aujourd'hui, par l'impatience éprouvée devant les mille et une somptuosités environnantes, qu'il avait bel et bien fait pacte avec la simplicité. Il comprenait à cette heure ce qui les avait si fort surpris, lui et les siens, trois ans auparavant : pourquoi le richissime M. Cazaveilh, lorsqu'il était venu un jour poser au milieu d'eux son pied de voyageur infatigable, avait choisi pour y dormir une nuit l'attique de son propre palais.

Cependant, en dépit de l'ennui insurmontable que le faste de Li-Chung lui avait infligé au cours de ces longues journées, Jean-Charles dut reconnaître, une fois parvenu au but, que ces choses peuvent avoir leur côté utile. En Chine, comme en d'autres lieux, on attache beaucoup d'importance à ce qui brille, et si le mandarin s'était présenté comme un lettré méritant mais pauvre, il y

avait à parier que les diverses portes qu'il désirait ouvrir à son jeune ami lui auraient été inexorablement fermées. Mais il avait la clef d'or qui en ouvre un grand nombre, et la pompe, l'apparat de grand seigneur qui l'escortait lui assurait l'empressement obséquieux de la gent servile qui les garde toutes. Grâce à son patronage, le jeune voyageur put pénétrer dans plus d'un milieu fermé, voir de ses yeux maint détail dont parlent les livres, mais que rarement un profane est admis à contempler.

Tout d'abord l'aspect de la capitale de la Chine le charma. Li-Chung avait commandé qu'on entrât par la porte de l'Est, et, tandis que les rapides coureurs dévoraient l'espace, franchissaient la magnifique avenue pavée de dalles de granit, longue de six kilomètres et terminée par un arc de triomphe grandiose, Jean-Charles était obligé de convenir vis-à-vis de lui-même que nulle capitale à lui connue ne montrait des abords plus majes-

tueux.

Bien entendu, Li-Chung n'entendait point descendre à l'hôtel. Bon pour des gens de peu ou pour des mécréants étrangers, le misérable refuge d'un abri tarifé! Pour lui, il pratiquait et recevait l'hospitalité comme avaient fait ses ancêtres de temps immémorial. Déjà ses amis, avertis, lui préparaient la bienvenue comme il était lui-même disposé à la leur offrir, le cas échéant, avec cette ampleur, cette largesse qu'on ne trouve plus chez les peuples modernes et qui est un des traits les plus aimables des vieilles mœurs chinoises. Et ce fut, à l'arrivée, un échange interminable de saluts, génuflexions, compliments hyperboliques; une lutte de phrases louangeuses, d'humilité extravagante; chacun des deux mandarins insistant pour

mettre l'autre sur le pinacle et se traîner personnellement dans la poussière. Jean-Charles crut qu'on n'en sortirait jamais. Enfin, tous les rites de civilité accomplis, on put franchir le seuil de la maison, être admis à se reposer, à se rafraîchir, se voir présenté à la famille. A Canton, le jeune Français avait pu observer de près les types, les costumes, les manières des Célestes. Sauf cette nuance de vernis spécial qui caractérise l'habitant de toute capitale, il ne vit rien chez Mme Clair-de-Lune, ni chez Miles Fleur-d'Hyacinthe et Roséedu-Matin, qui les fît plus intéressantes que leurs sœurs de la province, et, tout en leur ayant beaucoup de reconnaissance pour les soins dont elles l'entouraient, il ne put s'empêcher de juger bientôt que même les périodes emphatiques et redondantes des deux mandarins étaient plus agréables à entendre que le bavardage de perruche de ces dames, pauvres poupées articulées qu'on tient systématiquement en état d'infériorité, et pour qui il serait aussi inconvenant de penser par ellesmêmes que de vouloir se servir de leurs pieds. Et, contrairement à ce qu'il avait éprouvé au cours de ses pérégrinations, il se sentait plus curieux ici des choses que des gens, estimant en somme que les monuments de la nation chinoise parlaient plus éloquemment que les physionomies obliques et les phrases toutes faites de ses enfants.

Munis de tous les laisser-passer désirables, dus tant au crédit de Li-Chung qu'à celui de son hôte, on visita en détail la ville très emmurée de Pékin: murs extérieurs qui enveloppent d'une même protection l'antique cité *Lao-Tching* et la ville impériale *King-Tching*; seconde muraille délimitant cette dernière; puis une autre encore; enfin, rempart intérieur, dernier boulevard de la Ville

Sacrée où s'élève le Palais impérial, mur crénelé, flanqué de tours, de bastions, de fossés : si l'on se rappelle enfin que la Grande Muraille de la Chine passe à cinquante kilomètres au nord de la ville, on reconnaîtra que le génie chinois ne pouvait guère inventer davantage pour protéger ses souverains. En traversant ces retranchements successifs, le bon Li-Chung laissait percer devant l'étranger une certaine jactance; il était aisé de voir que sa bonne éducation seule l'empêchait de dire explicitement : « Voici une forteresse que vous ne prendrez jamais! » Et Jean-Charles se demandait si le vieillard avait oublié les événements de 1860, ou s'il feignait de les ignorer. La première hypothèse était la plus vraisemblable. La politesse, chez les Fils du Ciel, exige qu'on fasse le silence absolu sur toutes les choses péni-· bles, et, à force de les taire, on doit finir par en perdre la mémoire. C'est, après tout, un moyen assez philosophique de se mettre au-dessus du malheur.

Ayant franchi avec son guide les dernières défenses de la demeure impériale, Jean-Charles vit ce palais immense et superbe, où le jade, l'or, les pierres précieuses sont répandus à profusion; il vit les salles de réception où jusqu'à ces dernières années les plus fiers ambassadeurs des puissances étrangères se soumettaient à l'humiliante cérémonie du kotaou, battant le pavé de leur front devant le monarque ou son représentant; il se promena dans les jardins féeriques avec leurs collines artificielles, leurs lacs de rêve, leurs pagodes aux mille clochetons, leurs temples, leurs idoles, leur végétation capricieusement torturée; il admira plus que toutes choses le pont de jaspe noir représentant un dragon dont les pieds forment les

piles du pont. Il entra dans la Bibliothèque impériale, la plus vaste qui soit hors d'Europe. Li-Chung ne manqua pas, après la visite du Palais, de consacrer une journée entière à celle du Tribunal d'histoire et de littérature, ce tribunal où tout Chinois qui se respecte va périodiquement se soumettre à la torture ordinaire et extraordinaire jusqu'à ce que la mort bienfaisante mette un terme à ses examens. Il vit encore force églises, temples, musées, des palais et des monuments innombrables. De toutes ces choses il se dégageait certainement une impression de puissance et de grandeur; mais une grandeur déchue et une puissance morte. Tout, et c'était l'orgueil de Li-Chung, portait la marque de la grande ère, de celle où les Célestes, « ayant atteint la perfection, ne doivent plus avancer sous peine de déchoir ».

« Tout, en un mot, pensait Jean-Charles, porte les signes d'une décrépitude avancée, et ils sont

les seuls à ne pas s'en apercevoir. »

Et quand, l'heure venue, il eut dit adieu au vieux lettré tout en larmes, pris le steamer dans le golfe tout proche de Pét-ché-li, et, après une heureuse traversée, se trouva débarqué au Japon, il lui sembla qu'il sortait d'une vaste nécropole pour entrer dans le royaume même de la vie.

Sur la civilisation déjà brillante de l'Empire du Soleil-Levant, les trente dernières années ont apporté un double élément d'activité et de vigueur : la gloire des armes victorieuses, et l'infusion du génie étranger. Comme la Chine, le Japon a longtemps fermé la porte aux « barbares », refusant obstinément tout contact avec l'Orcident. Mais, du moment que l'étranger le forçait à faire sa connaissance, il a su du moins profiler de ces relations nouvelles. Exécutant avec sou-

plesse une rapide volte-face, il a pris le parti de s'assimiler ce qu'il avait jusque-là repoussé. Les mœurs, les langues, le costume, les arts, l'industrie de ces Occidentaux tant redoutés ont été étudiés avec ardeur, compris avec aisance, copiés avec zèle. Et l'antique Europe ne suffisant pas à apaiser cette soif récente de changement, ils se sont tournés vers l'Amérique, lui ont demandé le secret de sa prospérité colossale, de sa stupéfiante richesse, de sa monstrueuse activité. Sur l'antique tronc japonais, ils ont greffé ces procédés de spéculation à outrance, d'entreprise démesurée qui distinguent la vie des affaires aux Etats-Unis. A l'imitation des Américains, on voit le Japonais moderne déployer un génie de réclame inouï, faire appel à toutes les bourses, tirer de l'argent des pierres, exploiter tout ce que l'homme peut exploiter, poser des rails partout, fouiller la terre jusqu'aux entrailles, escalader les hauteurs, dévorer l'espace avec une rapidité vertigineuse, ne s'inquiétant jamais d'une chute et ne se retournant jamais pour s'occuper des traînards. Dans les rues on n'entend résonner que la langue anglaise; même, poussant à la charge l'imitation de leurs modèles, les Japonais se croient tenus d'emprunter aux Yankees le « twang » nasal si fort désapprouvé par leurs cousins de Grande-Bretagne; si bien qu'au premier moment, Jean-Charles eût pu se croire transporté d'un coup de baguette au beau milieu de Chicago. Cependant, le spectacle animé que présentaient les rues de la grande ville ne pouvait lui faire oublier l'objet qui l'y amenait. Selon la promesse de M. Cazaveilh, il devait trouver à Tokio vers cette époque soit des instructions écrites, soit des correspondants qui lui indiqueraient ce qui lui restait à faire pour servir certains projets de son oncle qu'il ne faisait que soupçonner, mais dont il avait néanmoins entrevu l'importance. Son premier soin fut donc de s'enquérir de la banque Armstrong, et, ayant aisément découvert sa monumentale façade, il alla droit aux bureaux de correspondance, bien sûr de ne pas s'y présenter en vain, car la parole qu'il avait reçue était pour lui infaillible. Son attente ne fut pas trompée.

« Arrivé il y a une heure! » dit laconiquement

l'employé, en lui tendant un télégramme. Le papier ne contenait qu'une ligne :

Tiens-toi prêt à agir. Instructions demain.

CAZAVEILH.

Un peu déçu, et ravi quand même, Jean-Charles considérait le bref message, ne pouvant détacher son regard du nom prestigieux. Il avait espéré ouvrir une longue lettre et pourtant celle-ci apportait dans sa concision plus de pâture à son esprit que n'eussent fait beaucoup d'épîtres fleuries.

Agir! Agir de concert avec cet homme extraordinaire que son jeune enthousiasme parait de vertus surhumaines! Travailler avec lui! Etre jugé digne de le seconder dans une de ces nobles entreprises où il avait dépensé sa noble vie! A l'idée de devenir enfin l'associé d'une de ces fières campagnes où, dédaigneux de toute récompense, chevalier errant de la justice, on irait frapper pour elle un bon coup, le jeune homme se sentait dévoré d'impatience; il lui semblait que la journée de demain n'arriverait jamais. Elle était proche pourtant, car la soirée se dessinait. Déjà la lu-

mière électrique s'allumait de tous côtés dans les rues populeuses; les affiches gigantesques, les programmes de spectacles vivement enluminés arrê-

taient l'œil à chaque pas.

Selon toute évidence, après s'être bien démené aux affaires, le petit peuple japonais comptait se délasser en masse des fatigues et des tracas de la journée. Le voyageur résolut de faire comme la foule et, longeant une des rues principales, se mit en devoir d'interroger les diverses pancartes étalées, tâche d'autant plus facile que la plupart étaient en anglais ou en français : Romeo and Juliet, le Misanthrope, The School for scandal, Our boys, le Voyage de M. Perrichon, les Pattes de mouche, etc. Ibsen lui-même et sa Maison de poupée avaient pénétré à Tokio, et, si l'on en jugeait par la foule qui se pressait à la porte, le maître scandinave n'était pas le moins apprécié des auteurs dramatiques de l'Occident. Tandis que Jean-Charles hésitait sur le spectacle à choisir, une affiche attira son regard :

Soirée musicale. Les Rossignols de Crémone. Dernière audition.

« Les rossignols de Crémone! Mais ce sont les miens, se dit-il. « Dernière audition » : je n'ai qu'à me presser! Allons voir. Ce serait drôle de retrouver ces dix petites frimousses éveillées et toutes pareilles, et charmant d'entendre leur ramage délicieux... »

Il entra. C'était en effet la famille Lanfranchi parvenue, d'étapes en étapes harmonieuses, au pays du Soleil-Levant : il n'y avait pas à s'y méprendre. Derrière le guichet se dessinaient la

forme débordante et le visage animé de la signora Violenta. Comme sur le pont du Dupleix, elle tenait un mioche dans ses bras ; sa chevelure était toujours en tempête et sa toilette plutôt négligée; mais un sourire de triomphe avait remplacé la furieuse cirspation de sa bouche, et, si la dame criait et bataillait en délivrant les billets, c'était plutôt pour ne pas en perdre l'habitude que pour soulager comme autrefois l'angoisse et l'amertume de son cœur. A peine eut-elle arrêté son œil flamboyant sur le voyageur qu'elle le reconnut et, abandonnant le soin de la caisse, courut à la porte, le fit entrer dans le bureau, l'accablant d'un torrent d'exclamations stridentes, de bénédictions tumultueuses, l'appelant sauveur, bienfaiteur, angiolo, lui souhaitant en paroles incohérentes la plus cordiale bienvenue.

- Ah! Signor! Vous nous avez apporté la chance!... Combien de fois l'avons-nous dit, eh? Sigismondo!... Sans vous nous étions finis, perdus, à l'hôpital!... Non pas que nous n'ayions eu de mauvais jours depuis le Dupleix!... La famille est si nombreuse et Sigismondo si imprévoyant!... L'argent lui coule dans les mains... Croiriez-vous qu'il a donné la moitié de ses cinq mille francs à un confrère malheureux?... Ah! la belle colère que jai eue!... Enfin, nous nous en sommes tirés... Tous les jours le petit orchestre allait mieux et faisait de plus belles recettes... Et moi je disais sans cesse : C'est grâce au jeune signor ; il a tiré des flammes notre Tancrède, le meilleur de la troupe, et il nous a donné l'impulsion!... Comme cela nous avons roulé notre bosse de pays en pays... Pierre qui roule n'amasse pas mousse, diton : rien de plus vrai. A notre arrivée à Tokio, nous n'en menions pas large, je vous jure... J'étais même sur le point de m'abandonner au désespoir, quand, le croiriez-vous? nous avons trouvé un second bienfaiteur — un dieu, celui-là! — Vous me pardonnerez, signor, si je parais le mettre au-dessus de vous, car j'ai dit tout de suite: Il n'y en a qu'un autre au monde comme lui, c'est M. Bertoux!... L'ai-je dit, oui ou non, Si-

gismondo? »

Plus paisible, mais non moins cordial que sa tapageuse moitié, Sigismondo survenait à son tour, serrait avec émotion les mains bienfaisantes qui l'avaient secouru, saluait avec joie son jeune ami, admirant d'un œil d'artiste les changements survenus dans la personne de celui qui, presque enfant, avait su relever le courage de toute une famille. Quelques minutes à peine restaient avant le lever du rideau, et tandis que le père courait mettre sa jeune troupe au port d'arme, on se dirigea vers les coulisses, M^{me} Violenta esquissant avec volubilité les traits principaux de leur pèlerinage à travers le monde.

Tout comme Jean-Charles, ils avaient vu l'Inde, la Chine, les colonies françaises de l'extrême Orient, et presque partout les petits rossignols avaient trouvé le chemin des cœurs. « Eh, signor! Si on avait seulement à cette heure tout ce qu'on a dépensé en route, on serait riche!... Mais bah!... Pas de regrets superflus!... On s'est bien amusé, en somme, et le père semblait vouloir reprendre courage... » Mais voici qu'au Japon la malchance avait semblé vouloir les agripper de nouveau : tous les rossignols enrhumés à la fois, et pas un sou d'économies! On se croyait si sûr de l'avenir, n'est-ce pas ? en pays artiste comme celui-ci; on ne s'était privé de rien pendant la traversee. Déjà M^{me} Violenta avait recours à sa méthode habi-

tuelle de s'arracher des poignées de cheveux, quand un magicien, un envoyé du ciel, un dieu! elle ne savait comment l'appeler, avait paru sur la scène. D'où il venait, qui il était, M^{me} Lanfranchi n'en savait rien. Tout ce qu'elle pouvait dire, c'est qu'en un tour de main il avait guéri la marmaille, loué la salle, fourni les fonds nécessaires, rendu la vie à tous...

- Bien plus que cela, signor, il a fait luire aux yeux de mon pauvre mari un espoir qui pour lui vaut mille fortunes : celui de se voir enfin reconnu et apprécié pour l'artiste qu'il est. A l'Exposition universelle de 1900, les violons de Laufranchi seront mis en vue et recommandés comme il convient à l'attention des connaisseurs et ils auront le succès qu'ils méritent, dit notre protecteur, ou il y brûlera ses livres... Eh! Tenez! s'écrie la dame très agitée (à travers les trous du rideau, elle regarde entre temps si la salle se remplit bien), le voici! C'est lui-même! Dieu du ciel, quel noble visage!... C'est le Père éternel en personne!... Ni en peinture, ni parmi les hommes, il ne fut jamais si divine physionomie! Que ma langue se dessèche si je mens!... Regardez-le, monsieur : là, au troisième rang, à droite et dites si vous avez jamais contemplé son pareil! »

Jean-Charles regarde. Mais avant même que son œil lui en ait donné l'assurance, son cœur lui a dit qui il va voir : celui qui, selon lui, est digne des louanges extravagantes de M^{me} Violenta. A la place qu'elle indique siège, en effet M. Cazaveilh; derrière lui, grimace la noire figure de

Sam.

CHAPITRE XVI

L'IDÉE FIXE DE L'ONCLE CAZAVEILH

Jean-Charles ne fait qu'un bond, se trouve près de son oncle, presse ses mains, lui répète mille fois sa grande joie de le revoir. Seule, la foule qui les entoure l'empêche de tomber dans ses bras comme un enfant, de l'embrasser tout bravement, presque de laisser couler les larmes d'immense bonheur qui le prennent à la gorge. Pour la première fois, depuis ces longs mois d'aventure et de vie errante, le hardi jeune homme sent combien il a été isolé, solitaire, au milieu des sympathies diverses que sa généreuse nature lui a suscitées en route. Il ne peut se lasser de contempler ce visage ami qui lui rend tout d'un coup le fover; même le masque simiesque de Sam est salué par lui avec une joie, une chaleur de cordialité qui, d'ailleurs, ne surprennent celui-ci en aucune facon. Car le brave nègre se considère de bonne foi comme un personnage très considérable; ce qui le surprendrait plutôt, ce serait de se voir oublié ou dédaigné; mais, grâce à l'incroyable indulgence de son maître, ce malheur lui a été constamment épargné, et son inutile existence a toujours été si soigneusement capitonnée, qu'il a bien quelque excuse à se croire comme le schah de Perse « l'Œil du monde » et le « Centre de l'Univers ». Sam reçoit avec une condescendante affabilité les énergiques shakehands que Jean-Charles lui administre sans compter, tandis que M. Cazaveilh mesure de son œil calme et profond le perfectionnement que ces longs mois d'études expérimentales, de vie personnelle, de mâle responsabilité, ont apporté chez son neveu, et se dit non sans une satisfaction profonde : « Il est tel que je

l'espérais. »

Cependant, le concert avait commencé, suivait son cours. Avec l'imperturbable aplomb de leur âge, une organisation musicale hors ligne et une méthode instinctive qui leur tenait lieu de science, les petits virtuoses exécutaient sans accroc toutes les parties du programme, étaient applaudis à tout rompre, « bissés », rappelés à grands cris par un auditoire ravi. On se les passait de main en main; les plus petits étaient embrassés, cajolés, admirés; M. Cazaveilh ayant pris l'initiative d'une collecte supplémentaire, la soirée se dessina comme un vrai triomphe financier autant qu'artistique; et enfin, quand Mme Lanfranchi eut compris le fait surprenant qu'un lien étroit de parenté unissait ensemble les deux héros, son enthousiasme ne connut plus de bornes; elle les accablait de remerciements tempêtueux, les nommant hautement ses bienfaiteurs, sans le moindre souci du public, les pressait hospitalièrement de partager leur souper. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'ils purent s'arracher aux instances combinées de tous les Lanfranchi. Mais, malgré la sympathie sincère qu'ils éprouvaient l'un et l'autre pour l'intéressante famille, ils avaient ce soir des affaires plus pressées. Minuit avait sonné; ce lendemain, dont parlait la

brève dépêche, avait commencé, et Jean-Charles sentait bien que l'heure des explications ne pouvait plus tarder maintenant.

« As-tu retenu un hôtel? demanda son oncle,

comme ils sortaient dans la rue.

- Pas encore.

— Voici le mien. Entrons, si tu veux. » Et ayant fait apporter quelques rafraîchissements :

« A toi la parole! » dit-il.

Un entretien long et confidentiel suivit. Heureux de s'épancher avec un tel auditeur, le jeune homme raconta sans réserve l'histoire de ses voyages et celle de son âme, au courant de la dernière année. Il dit ce qu'il avait vu et ce qu'il avait senti : ses impressions, ses observations, ses comparaisons, ses aventures, ses craintes et ses espérances ; on parla des absents, de la patrie si chère ; M. Cazaveilh écoutait son neveu, lui répondait presque avec déférence ; et Jean-Charles sentait avec une indicible fierté qu'il était traité d'égal à égal.

« Il est temps, reprit le vieillard après un silence, que je te dise ce que je viens faire ici, ce que j'attends de ton concours. Je t'ai fait visiter Lyon. Tu as vu de près le berceau de notre famille; tu as compris quels devoirs et quelles attaches nous lient à cette noble cité; tu as été pris de sympathie pour mon brave Irénée, la personnification la plus complète à mon sens d'une des grandes injustices qui pèsent sur le monde en général et plus spécialement sur notre pays. Voilà un homme intelligent, honnête entre tous, excellent ouvrier, travailleur, économe, en règle avec la patrie, à qui il a deux fois donné son sang; qui a tout fait enfin pour obtenir une légitime place au soleil, et qui, sans aide extérieure, n'y serait point

parvenu. J'entends les gens me dire : si la ville de Lyon n'est plus en état de nourrir le canut, pourquoi celui-ci n'abandonne-t-il point son métier, que ne va-t-il comme d'autres chercher fortune dans la capitale, par exemple? - Comment l'entendez-vous? Se faire valet peut-être? Revêtir une des formes innombrables de la livrée? Gagner en se croisant les bras un riche salaire et vivre grassement sans la moindre peine? Oui; mais c'est là justement ce que le canut, le véritable enfant de Lyon ne fera pour rien au monde. Il est gentilhomme à sa façon; il a ses fières traditions d'indépendance et d'honneur, il n'est pas fait pour la servitude; il aime son art, d'ailleurs; il aime le vieux métier de bois que ses pères ont manié avant lui ; il est épris de la grandeur de sa ville natale ; il est nourri de l'histoire glorieuse des fabricants de soie; il l'aime, la considère comme sienne, et pense qu'il est doux de souffrir pour la continuer.

« Voici déjà, n'est-ce pas, une cause assez interessante et qui serait digne à elle seule de faire prendre les armes à tous les gens de cœur pour améliorer, changer la condition, renouveler et ressusciter la prospérité d'artistes si méritants. Mais ce n'est pas assez des souffrances des humbles et des petits; de cet écrasement du travailleur obscur, qui, en toute entreprise humaine, sert d'assise et de piédestal à la grandeur de l'édifice. Le monument lui-même se trouve ici menacé. La plus belle, la plus française de nos industries, celle qui soutient le plus large poids de l'impôt, qui aide le plus vaillamment à la dure tâche de payer notre dette écrasante, l'industrie des soies lyonnaises souffre. Elle souffre de toutes façons : décadence du goût général, rivalités du dehors, vols, fraude, pillage effronté, contrefaçons, concurrence déloyale... Enfin, comme si tous les fléaux s'étaient conjurés pour la faire périr, un mal cruel est venu la prendre aux entrailles, faible au début, mais qui va grandissant depuis bien des années, qui menace son être même : c'est la maladie du ver à soie. Depuis longtemps déjà j'essaie en vain de lui venir en aide, et j'étudie sous toutes ses faces cette angoissante question. J'ai été observer la soie partout où l'on en produit, et le résultat de mes recherches, c'est que le Japon seul peut nous livrer le remède. Ici, bien mieux encore qu'en Chine, on a eu l'art ou le bonheur de conserver la « graine » dans toute sa beauté, dans sa parfaite intégrité. Si je parviens à me procurer une vingtaine de kilos de cette graine précieuse, c'est la victoire assurée, la guérison, le salut!

— Voyons les difficultés! dit avec un vaillant sourire Jean-Charles, qui avait bu littéralement les paroles de son oncle, et qui se doutait bien que si le problème n'était pas résolu en même temps qu'énoncé par lui, la chose devait présenter de sé-

rieux obstacles.

— Elles sont de plus d'un genre. Il y a d'abord la question d'argent. En des circonstances ordinaires, les possesseurs d'un élément seul capable de rendre la vie à toute une industrie puissante seraient en droit d'en réclamer un prix énorme : et les circonstances ne sont pas ordinaires, car il est défendu sous des peines très sévères de faire sortir du Japon la plus minime quantité de cette graine. La première et la plus simple, en somme, de ces difficultés est dès à présent réglée. Voici un mois déjà que j'ai abordé au Japon et que je m'occupe d'avoir sous la main des capitaux de nature assez liquide et en quantité suffisante pour vaincre toutes les exigences de la cupidité — toutes!

car je pressens bien qu'il ne s'agira pas ici simplement d'acheter de la graine de ver à soie... Tout cela a nécessité avec la banque Armstrong des arrangements assez compliqués. Enfin, je suis libre désormais de ne plus penser à ce côté de l'affaire, et je puis m'occuper uniquement de ce qui en est le cœur même : persuader ceux qui le possèdent de nous livrer le remède à nos maux. Parmi les diverses personnes qui seraient en état de le faire, mon choix s'est arrêté sur un industriel du nom de Matsuwo, qu'on m'assure être une franche et honnête nature en même temps qu'un artiste dans son genre, et possesseur de la plus belle magnanerie du pays. Informations prises, il paraît que ce Matsuwo est doublé d'un associé aussi faux, aussi retors, aussi avide que lui-même est large et désintéressé. Mais de cela je ne m'inquiète point. Avec les gens de ce type, l'argument des chiffres est toujours le plus fort. Quant aux prohibitions...

— Nous les braverons! s'écria Jean-Charles, l'œil étincelant, incapable de contenir son enthou-

siasme.

— Nous les braverons! répéta M. Cazaveilh fermement. L'honneur et l'intérêt du pays demandent que ses enfants soient prêts à tous les sacrifices: tous sans exception. Je ne parle pas au hasard. Je viens d'avoir avec notre consul un long entretien d'où il résulte que nous allons encourir les risques les plus graves. Ceci est une bataille où il manquera les clairons et les tambours: une vraie bataille néanmoins. Es-tu prêt à livrer un combat dont nous sortirons peut-être sans gloire? d'où peut-être nous ne sortirons pas?...

- Je suis prêt! dit le jeune homme grave-

ment.

- C'est bien. Je ne t'en demande pas davan-

tage. Il est tard, continua le vieillard, regardant sa montre. Prends quelques heures de repos. Nous avons rendez-vous pour demain matin, à dix heures; la magnanerie est située à douze kilomètres de la ville à peu près, et j'entends bien faire la route à pied, à moins que tu ne préfères être voiture...

— Etre voituré! Et à la mode de ce pays! Le sort me préserve de me voir tiré par des coursiers a deux pattes! J'en ai la nausée, positivement! » s'écria Jean-Charles.

Le lendemain, de bonne heure, il s'entendit appeler.

- « Debout, mon neveu. Ne laissons pas fuir cette heure si fraîche.
- Et Sam? demanda en sortant le jeune Bertoux, qui n'avait fait qu'un saut de son lit dans le « tub » d'eau fraîche, et en moins de vingt minutes se trouvait sous les armes.
- Sam n'aime pas à se lever de bonne heure, et il nous serait d'ailleurs parfaitement inutile. C'est un collaborateur sachant se servir de ses yeux qu'il me faut ici, dit son oncle, et non un être moralement infirme comme ce pauvre garçon. »

Jean-Charles laissa échapper un éclat de rire un peu malicieux.

« Oui, oui, je sais; la vieille question: à quoi est-il bon en tout ceci; et que diable vient-il faire en cette galère? Je t'ai dit une fois que c'était peut-être pour me forcer à pratiquer la vertu de patience que je m'affuble de ce domestique. Ajoute, si tu veux, que je le trouve décoratif, et laissons-le reposer en paix. Gageons qu'il n'aura pas bougé quand nous rentrerons... Ah! dit M. Cazaveilh, s'interrompant, voici le Fudji qui sort des nuages;

arrêtons-nous un instant pour le contempler! »

Les brumes du matin se dissipaient peu à peu; déjà la tête du géant émergeait, dorée par les premières flèches de l'astre du jour. Soudain un rayon plus puissant vint percer le crépuscule matinal, et le brouillard, se séparant des deux côtés comme un rideau, laissa à découvert le pic le plus élevé de l'empire du Soleil Levant, celui que les Japonais appellent « Mont Sacré ».

Apparaissant ainsi encadrée, cette montagne prenait quelque chose de féerique et d'irréel. Le bleu intense du ciel, la neige éblouissante du sommet, le pourpre des glaciers qui renvoyaient çà et là les rayons du soleil, la ceinture de nuages violets, qui dissimulaient la base, tout contribuait à donner à l'ensemble cet air spécial, mélange de grâce et d'originalité, d'artificiel et de spontané, qui caractérise ce qui est japonais : œuvres d'art, habitations, figures, tout, jusqu'au paysage.

Beaucoup plus près de nos voyageurs, au pied même de la montagne, se détachait la citadelle de Tokio au milieu d'un massif de verdure, entourée d'un large fossé dont les eaux stagnantes se doraient sous les feux du matin. Les habitations basses et proprettes faisaient penser à des maisons de poupées, quand on ramenait les yeux à terre après les avoir promenés sur les hauteurs vertigi-

neuses du Fudji.

« Voilà une montagne qui me plaît! dit Jean-Charles; au moins on voit tout de suite que c'est très haut. Quand nous avons traversé les Rocky-Mountains je cherchais en vain une flèche, une dent montant librement vers le ciel. Je ne voyais qu'un amoncellement de rocs majestueux, sans doute, mais ce n'était pas ce que j'attendais, ce que j'avais vu si souvent par le dessin.

— En un mot tu étais comme ce voyageur qui se plaignait que les arbres l'empêchaient de voir la forêt! dit M. Cazaveilh. Cette impression est en somme assez justifiée et il est certain que l'isolement où se trouve le Fudgi l'empêche de rien

perdre de ses superbes proportions.

« C'est, je crois, un pic de 3 000 mètres à peine et il paraît trois fois plus haut que le mont Blanc, n'étant pas, comme le roi des Alpes, entouré d'un peuple de hauteurs qui, de transition en transition, permettent au regard d'arriver au sommet sans ce choc de surprise que donne une montagne sortant brusquement du sol et s'élançant d'un jet vers le ciel. Les habitants de Yeddo en sont fiers, et le fait est qu'il est difficile d'imaginer rien de plus imposant.

— Voici plusieurs fois que je vous entends nommer cette ville « Yeddo », dit Jean-Charles. Je ne

sais si je rêve, mais je me croyais à Tokio.

— Et tu y es bien en effet! Yeddo est le vieux nom; Tokio, le nom moderne. Tu n'ignores pas que le Japon a été déchiré, il y a une trentaine d'années, par une terrible guerre civile?...

— Ah oui! la révolte des « Shoguns », la déposition du Mikado... Je me souviens avoir lu quel-

que chose de cela.

— En 1868, lorsque les Shoguns furent renversés et le Mikado rétabli dans tous ses pouvoirs, la cour quitta Tokio, l'ancienne résidence, et le souverain vint s'établir à Yeddo, la ville des Shoguns et des daïmios, dont il changea le nom pour celui de Tokio ou capitale orientale. »

A mesure qu'ils s'éloignaient, suivant un chemin montant, situé à quatre ou cinq kilomètres de Tokio, M. Cazaveilh et son nèveu pouvaient jeter un coup d'œil d'ensemble sur la ville et, vue ainsi

de haut, elle prenait une beauté qu'ils ne lui avaient pas vue de près. A cette distance, les rues étroites, les maisons médiocres, disparaissaient et se fondaient dans un tout harmonieux. Les vingtcinq villages qui forment la ville se groupaient gracieusement autour de la citadelle; les jardins fleuris, les parcs ombreux, les champs d'émeraude poussaient de tous côtés leur végétation luxuriante; l'eau, complément indispensable d'un paysage riant, abondait partout en canaux, en lacs, en cascades et rivières. D'un peu plus haut on aperçut le golfe de Yeddo, où la mer d'un bleu limpide venait se briser sur la plage. Une forêt de mâts, des voiles de toutes formes et de toutes grandeurs, des vaisseaux de tous genres, se balançaient dans le port ; enfin, par l'effet de la perspective et de l'éloignement, cette ville à laquelle il avait trouvé la veille un cachet mercantile et vulgaire, lui semblait maintenant une sorte de paradis.

Cette impression était encore accentuée par la beauté du paysage environnant. La plaine de To-kio, aussitôt qu'on a dépassé les faubourgs, présente un ensemble assez monotone, n'étant autre chose qu'une vaste plantation de riz; mais à peine s'est-on engagé dans le chemin tournant qui conduit à une petite colline située vers le sud, que tout change comme par enchantement, et il semble qu'on entre dans un pays nouveau.

Partout le sol était couvert de mousses, de fougères; des bosquets de roses et d'azalées bordaient le chemin; des arbres superbes étendaient au loin leur ombrage; presque tous étaient des mûriers, et Jean-Charles ne tarda pas à en faire tout haut la remarque.

« Tu ne seras pas surpris de voir ici tant d'arbres de cette espèce, dit M. Cazaveilh, quand tu

sauras que nous approchons de la magnanerie du seigneur Matsuwo, le plus grand éleveur de vers a soie de toute la région et que j'espère décider à me céder une certaine quantité de la graine magnifique qui fait l'envie de tous les producteurs du monde...

— Je me demandais précisément, commença Jean-Charles, si cet éleveur est si prospère, pourquoi il consentirait, surtout avec les prohibitions

dont vous m'avez parlé...

— A un marché où il risque sa tête? Je m'en vais te le dire. Tout ce qui reluit n'est pas or, et c'est souvent à l'heure même où une entreprise industrielle brille du plus vif éclat qu'elle est voisine de la débâcle.

« Il paraît que la fortune de Matsuwo est menacée : des renseignements très précis fournis par la banque Armstrong et corroborés par des rapports confidentiels recueillis au consulat, me font croire que cette maison, si prospère en apparence, est à la veille de sa ruine. Si Matsuwo est intelligent, si, comme tout porte à le croire, il est épris de son art et tient à continuer ses travaux, il risquera quelque chose, il risquera même beaucoup—tout comme nous!— pour ne pas laisser tomber un établissement qui est une gloire pour l'industrie nationale, même alors que ses intérêts personnels n'y seraient pas attachés.

— Je vois, dit Jean-Charles pensif, et... mon oncle, permettez-moi de vous le demander... à quoi pourrai-je vous servir en tout ceci? Je ne connais rien du tout à la graine de ver à soie; je ne sais pas le japoñais; je ne vous ai encore procuré aucun renseignement... En vérité, il me semble que

ie suis...

— Aussi inutile que Sam? acheva M. Cazaveilh

avec un rire sonore. Rassure-toi. Quand même ce voyage n'aurait servi qu'à t'apprendre un peu à te débrouiller dans le monde, je le considérerais comme éminemment pratique, et je ne jugerais point du tout que nous avons perdu notre temps. Mais j'espère bien t'attribuer un emploi plus défini. Je compte tout d'abord sur tes bons yeux pour veiller, le moment venu, à ce qu'on nous fasse juste mesure, et qu'on nous livre l'article authentique. Je me plais à espérer, certes, que tout sera fait loyalement, mais en affaires il convient de se garder tout comme si on avait la conviction contraire. Donc, tu regardes de tous tes yeux ; tu t'assures que pendant que j'ai le dos tourné, surveillant l'emballage d'une caisse, on ne nous remplit pas l'autre de graine de rebut, et ne m'eusses-tu rendu que ce service, ta compagnie me serait infiniment utile.

— Je serai heureux, dit Jean-Charles, si je puis

vous servir à quelque chose!

— Tu croyais en être réduit comme Sam à un rôle de pur ornement? dit l'oncle égayé. Comptestu donc pour rien, cher enfant, le très grand plaisir que je trouve à ta compagnie? ajouta-t-il avec bonté.

— Enfin, dit Jean-Charles, s'il ne s'agit que d'ouvrir l'œil, je m'en charge! Mais, dites-moi, mon oncle, ne dois-je pas savoir comment est faite cette bonne graine pour mieux m'assurer qu'on

ne tente pas de nous tromper?

— Impossible de l'apprendre autrement que par l'habitude. Moi, je m'y connais, et je défie bien tous les filous de la terre de me faire prendre des vessies pour des lanternes (ce ne serait pas la peine d'être venu si loin, n'est-ce pas, pour rapporter chez nous une marchandise de rebut?); donc, de ce côté, rien à craindre ; je possède à fond mon sujet ; cela, avec la résolution de vaincre, voilà nos atouts. Reste à savoir ce que la mauvaise foi, l'entêtement, la sottise ou la malchance peuvent nous apporter d'obstacles...

— Et comment allez-vous vous entendre avec ce marchand japonais? Matsuwo parle-t-il fran-

çais?

— Il doit le parler un peu, comme tous les gens qui se respectent, et, moi, je sais assez de mots japonais pour pousser mes propositions. Il est d'ailleurs prévenu, sait à peu près ce qui l'attend, et si d'aventure nous ne pouvions nous débrouiller tout seuls, une maison aussi considérable que la sienne

compte sûrement un interprète... »

Comme il parlait encore, la demeure de Matsuwo se dessina au fond d'une profonde avenue de mûriers; haute de trois étages, relevée de sculptures et de porcelaines éclatantes, entourée d'un océan véritable de fleurs, azalées, chrysanthèmes, iris, lotus, roses de toutes espèces et de toutes nuances, et prolongée en arrière par les longues bâtisses de la magnanerie, cette habitation respirait la prospérité, le luxe même, et nul n'aurait pu croire qu'au centre de ce beau fruit, le ver rongeur de la ruine s'était établi. Tout un peuple d'ouvriers et d'ouvrières, revêtus à peu près uniformément d'un long kimono bleu, allaient et venaient à l'arrièreplan, portant des corbeilles chargées de feuilles fraîches, emportant des détritus, chargeant des caisses: certes, si la maison Matsuwo devait tomber, elle était évidemment décidée à lutter jusqu'à la dernière minute.

Nos visiteurs ayant traversé une merveilleuse petite cour d'aspect tout japonais — parée de porcelaines aux couleurs délicates, creusée au cen-

tre d'un petit lac limpide peuplé de poissons multicolores, embellie de cascades murmurantes furent accueillis à la porte par un dignitaire, qui, selon les prévisions de M. Cazaveilh, parlait leur langue et les informa en un français dépourvu de consonnes, mais très compréhensible, que son maître les attendait; et, après avoir pris respectueusement la permission de les débarrasser de leur honorable canne, de leur respectable chapeau et de leur illustre pardessus, ce personnage les précéda vers le cabinet de Matsuwo. Les chambres et les passages somptueusement décorés, remplis à profusion des soieries chatoyantes, des porcelaines exquises, des bronzes magnifiques, pour lesquels l'art japonais est si fameux, témoignaient tout d'abord des goûts de luxe du seigneur Matsuwo ou des personnes de sa maisonnée, et donnaient peut-être la clef de la ruine dont on le disait menacé.

Au passage d'un boudoir, véritable bijou de porcelaine et de nattes tressées par la main des fées, nid de fleurs rares et de bibelots précieux, M. Cazaveilh et son neveu entrevirent deux élégantes silhouettes qui se dissimulaient à demi derrière un paravent de laque : sans doute la mère et la fille. Toutes deux, d'une sveltesse presque irréelle, ces dames avaient, selon la mode japonaise, les lèvres soigneusement rougies au carmin, les sourcils laqués, le visage et le cou blanchis comme à la chaux. Leurs cheveux de jais, bien tirés aux racines, étaient noués au sommet de la tête en un large nœud en forme de papillon; la soie surbrodée de leurs kimonos s'ouvrait sur des chemisettes de crêpe délicatement plissé; d'énormes ceintures brodées d'or entouraient leur taille flexible qui paraissait vouloir casser, et des sandales de Cendrillon, en bois précieux, richement

laqué, chaussaient leurs pieds délicats; leurs pe-

tites mains disparaissaient sous les bagues.

Toutes deux avancèrent la tête d'un mouvement d'oiseau curieux, puis se retirèrent précipitamment avec des mines effarouchées; et ces deux visages de poupées, rapidement entrevus, laissaient une impression singulière de vide intellectuel, de luxe fragile, d'incapacité pratique...

« Puissent ces pauvres petites perruches ne pas manquer bientôt de leurs pots de rouge! se dit M. Cazaveilh. On se demande à quoi elles peuvent bien servir, sinon à lisser leur plumage!... »

On était à la porte du cabinet. Cette porte s'ouvrit, laissant voir deux hommes allongés auprès d'une longue table sur laquelle étaient disposés les bols, les petites lampes et tout l'appareil accoutumé des fumeurs d'opium. Sans se lever, le maître de la maison fit signe aux visiteurs de se placer sur des sofas, devant des kovkaks préparés à leur intention et, l'un et l'autre s'étant conformés à son désir, la porte se referma et tout retomba dans le silence.

Bien entendu, M. Cazaveilh, qui, avant tout, avait soin de garder sa tête claire, faisait semblant de fumer, par politesse, et Jean-Charles, averti de ce qu'il devait attendre, n'essayait même pas le simulacre, sachant que tout ceci faisait partie du code mystérieux de l'étiquette et n'exigeait aucune observance réelle. Quant aux deux asiatiques, ils fumaient en conscience, aspirant à longs traits le poison qui leur est cher; et tandis que l'eau de rose placée dans le bassin finissait son glouglou, ils renvoyaient à travers leurs narines deux longs jets de fumée odorante.

Matsuwo paraissait jeune encore. Son front intelligent était creusé de deux rides prématurées; sa figure brune et fermement dessinée était belle et ne rappelait presque pas les traits habituels de sa race, tandis que son compagnon, un homme d'une soixantaine d'années, offrait au contraire le type mongolique dans toute sa laideur : tête simiesque, yeux bridés, nez camus, lèvres grossières, bouche aplatie, cheveux huileux, barbe rare, stature d'enfant mal venu.

CHAPITRE XVII

NÉGOCIATION DÉLICATE

Au bout de quelques minutes, Matsuwo entama la conversation :

« Nos amis de la banque Armstrong m'informent que le noble étranger n'est pas sans prendre un certain intérêt à l'industrie des vers à soie,

commença-t-il diplomatiquement.

— Dites que je m'y intéresse de toutes mes forces, répliqua M. Cazaveilh très franchement. Seigneur Matsuwo, jouons cartes sur table, je vous prie. Le sujet qui m'amène ici est pour moi d'une importance capitale, je n'ai en aucune façon le désir de le cacher; permettez donc que je vous explique sans déguisement l'intérêt qui dirige mes actes. »

La physionomie du Japonais s'éclaira d'un grave sourire, car malgré la surprise que lui causait cette infraction notoire à toutes les règles de l'étiquette asiatique, une sympathie soudaine s'éveilla en lui pour son interlocuteur. Les deux hommes entrèrent sur-le-champ dans une discussion technique qui les montra clairement aussi compétents, aussi patriotes, aussi également épris de tout ce qui touche à l'industrie de la soie.

« Je suis lyonnais, déclara enfin M. Cazaveilh.

L'honorable Matsuwo est trop informé des choses de sa partie pour ignorer ce que cela veut dire. J'ai admiré au passage la soie de vos exquises tapisseries : des tissus aussi merveilleux résument toute une civilisation. Nous sommes frères en art, seigneur Matsuwo...

— Ah! je sens que vous êtes un vrai croyant! s'écria l'industriel, sortant tout à fait de sa réserve. Oui, les Lyonnais font des choses admirables; ils sont, comme vous le dites, nos frères, et ce serait une honte entre frères de ne pas jouer cartes sur table. En effet!... Vous m'avez fait prévenir de l'objet de votre visite : je n'ignore pas que vous désirez obtenir de la graine de mes magnaneries.

— Matsuwo!... Matsuwo!... interrompit le petit vieux d'un air de colère. As-tu déjà oublié mes recommandations? Vas-tu négliger nos intérêts parce qu'un étranger à la langue dorée t'a dit deux

mots flatteurs sur tes soieries?...

— L'honorable vieillard est associé de Matsuwo? demanda M. Cazaveilh sans se déconcerter.

— Mon beau-père Tôyoki...

- Eh bien! seigneur Tôyoki, veuillez de grâce

vous mettre l'esprit en repos.

« Puisque votre gendre m'y invite si loyalement, je le lui dirai en toute franchise : oui, je désire beaucoup obtenir de sa graine de vers à soie. Une fois cette confession faite, vous ne trouverez pas, j'espère, que vos intérêts soient en danger d'être lésés, si j'ajoute que votre prix quel qu'il soit sera le mien. »

Les yeux bridés de Tôyoki s'arrondirent à cette surprenante ouverture jusqu'au point de devenir presque des yeux d'Européen ordinaire; dissimulant promptement cette impression sous un air inquiet et chagrin : «Oh! le prix! le prix!... fit-il en haussant ses maigres épaules, ce n'est guère de cela que l'on s'occupe. Mais les risques! Qui nous garantira contre les risques à courir?

— Les risques, dit M. Cazaveilh fermement, sont les mêmes pour les deux contractants ; à nous

de tâcher de nous en garantir!

— Oui! reprit l'autre en rechignant; mais les risques augmentent la valeur déjà énorme, inappréciable de cette graine unique au monde!...

— J'ai dit, fit M. Cazaveilh avec un regard hautain, que la question du prix n'existait pas à mes

yeux.

— Pour moi, dit Matsuwo, dont le beau front de rêveur s'était éclairci, perdant soudain, au souffle de l'espérance, les deux plis profonds que le souci y avait creusés, pour moi, honorable étranger, je voudrais pouvoir vous donner cette graine. Croyez-en ma parole, si les circonstances ne m'en faisaient un devoir, plutôt que d'accepter de l'or, je considérerais comme un privilège de céder à un homme tel que vous ce que mon industrie peut avoir produit de meilleur...

— Et moi, noble Matsuwo! s'écria vivement M. Cazaveilh, je ne veux pas considérer autrement que comme un don ce qu'il vous plaira de me céder; que la question d'honoraires soit écartée, elle est secondaire; je prends vos paroles à la lettre; je me regarde d'avance comme votre obligé. Puisse la destinée me fournir un jour l'occasion

de reconnaître votre générosité d'âme!...

— C'est déjà fait! dit Matsuwo. Je me sens renaître depuis quelques instants. Il me semble que vous avez apporté l'air frais du dehors dans une chambre étouffante. Je vous vois pour la première fois, noble étranger, et votre vue m'inspire

la confiance, l'espoir; il me semble que je retrouve un ami. Ce n'est pas sans appréhension que j'avais consenti à cette entrevue. Vous l'avez compris (votre œil est celui d'un homme à qui on en ferait difficilement accroire), je me trouve dans un sérieux embarras : j'ai lutté, j'ai traversé des jours très durs... La nécessité seule, vous pouvez en être assuré, m'avait décidé à recevoir vos ouvertures, à entrer en marché avec vous. Je me le reprochais ; je n'étais pas sûr de bien faire. Quelques mots de vous ont suffi à changer mon état d'esprit. Je suis fier de traiter avec vous ; je sens que ce n'est pas pour votre intérêt propre, mais pour le bien général que vous travaillez ; je sais qu'à votre place j'agirais comme vous; et j'ajoute qu'il serait mesquin, petit, de refuser de tendre la main à une industrie qui languit, alors qu'on peut sans aucune gêne lui prêter un peu de son surplus.

— Voilà qui est bel et bon, plaça ici la voix hargneuse de Tôyoki, mais il serait grand temps, ce me semble, de parler de chiffres au lieu de faire des phrases. Vous vivez toujours un peu trop dans la poésie, mon gendre, laissez-moi vous le rappeler, et il n'est pas mal, quand on fait des affaires,

de s'en tenir à la prose.

— Combien de graine à peu près désireriezvous emporter? demanda avec un soupir Matsuwo, que les goûts fastueux et les dépenses désordonnées de la fille de Tôyoki, beaucoup plus que toute autre cause, avaient conduit près de la ruine.

— J'ai calculé qu'il m'en faudrait trente kilogrammes pour parer aux accidents inévitables d'un long trajet. Pouvez-vous me céder cette quantité de graine de première qualité?

- Je le puis sans aucune gêne.

- Dès aujourd'hui?

— Immédiatement. Si vous voulez choisir vousmême, je suis prêt à vous accompagner à la magnanerie.

- Volontiers; mais si nous réglions la question

d'argent avant de descendre?

- J'avoue, fit Matsuwo indécis, que je ne sais trop que dire. Je ne vends pas habituellement la graine supérieure; tout ce que nous avons de plus beau est employé sur place; les qualités inférieures vont aux profits et pertes et je ne me suis jamais occupé beaucoup du tarif de cette marchandise.
- Le voilà bien!... grommela Tôyoki. Rêveur, va!... Était-il donc nécessaire de faire une pareille déclaration à un tel acheteur!...
- En somme, continua l'industriel, la question, pour moi, se réduit à ceci : j'ai, cette fin de mois, des traites importantes à payer.

- Parfait! Je me charge des traites. Un mil-

lion de francs serait-il suffisant? »

Une triple exclamation accueillit ce chiffre,

énoncé d'un calme tout américain:

« Un million! s'écria Jean-Charles, qui, spectateur muet, avait suivi cette scène avec toute la vivacité des émotions de son âge, — plaignant Matsuwo, méprisant Tôyoki, admirant son cher oncle de tout son pouvoir, — mais qui n'avait point prévu cette péripétie.

- Un million! protesta loyalement l'industriel;

non!... C'est plus qu'il ne faut.

— Un million! » mugit Tôyoki, lequel, comme beaucoup de gens prodigues, était extrêmement avide d'argent. Il en avait la respiration coupée; dans l'incertitude du prix à attendre ou à extorquer, il avait oscillé entre cent mille, trente mille et même dix mille francs, et, pendant un moment, dans l'excès de sa surprise, sa bouche en O et ses yeux arrondis représentèrent assez bien les trois zéros supplémentaires qui venaient subitement d'apparaître devant son imagination éblouie. Mais bientôt la ruse naturelle au vieux Japonais revint à son aide et il se hâta de refouler tout signe intempestif d'admiration:

« Je crois, commença-t-il d'un ton important et sévère, que vu l'extrême beauté du produit, vu l'importance capitale que la chose a pour vous, vu surtout les risques dont il a été question, la maison Matsuwo et Tôyoki serait en droit d'exiger...

— Mes traites s'élèvent en chiffres ronds à trois cent mille francs, interrompit brusquement l'industriel avec un regard foudroyant à son insatiable beau-père; et jamais, entendez-vous, jamais une minute, il ne m'était venu en pensée que la graine à livrer pût représenter autre chose qu'une fraction de cette somme.

- Cette graine est pour moi sans prix, comme le dit fort bien l'honorable Tôyoki, prononça M. Cazaveilh simplement. Nous nous en tiendrons donc, s'il vous plaît, au chiffre que j'ai dit... Ne refusez pas, continua-t-il. Ceci n'est pas, croyez-moi, l'effet d'un coup de tête, d'un emballement; mais, au contraire, le résultat d'une résolution bien réfléchie. En venant ici, j'étais instruit de beaucoup de choses; je calculais sur ce qui m'attendait, mais je n'avais pas prévu, je dois le dire, tant de générosité et de noblesse d'âme. Vous avez prononcé une parole tout à l'heure qui lève toutes les difficultés et qui égalise les chances : « Il serait indigne de ne pas tendre la main à une industrie qui languit. » Je suis absolument de votre avis. Aussi trouvé-je de mon côté un devoir tout tracé. Votre industrie est l'orgueil de la région ; de l'avis unanime, personne n'est aussi compétent que vous sur la matière; vous me rendez un service inappréciable, à moi et à mon pays. Or vous voulez bien me confier que votre maison se trouve menacée; quoi de plus légitime, quoi de plus naturel que de s'entr'aider en pareille occurrence? Je vous le demande à vous-même, si les rôles étaient renversés, n'agiriez-vous pas exactement comme moi?

- Il n'est pas donné à tout le monde d'agir avec magnanimité et grandeur, dit Matsuwo, une larme d'admiration dans les yeux ; j'espère cependant être, en effet, capable d'oublier à l'occasion la question personnelle pour m'élever aux intérêts généraux de mon pays ou de l'humanité. Ne considérons donc en cette transaction qu'une chose : la prospérité menacée de deux grandes industries. Les sommes à remuer, les risques à courir, sont véritablement matière secondaire, je le reconnais, et je ne me défendrai pas davantage d'en accepter la responsabilité... Si je vis, continua Matsuwo avec un éclair d'enthousiasme, je compte vous prouver que vous ne placez pas mal vos lar-gesses... Je compte aussi vous faire voir que la reconnaissance n'est pas un fardeau qui me pèse... Mais si nous descendions à la magnanerie?... reprit-il avec un sourire courtois à ses deux visiteurs, et passant la main sur son front, comme pour en chasser tout souci mercantile. Je crois que ce jeune homme (s'adressant spécialement à Jean-Charles) sera intéressé par la vue de notre établissement.

— Halte-là! fit Tôyoki d'une voix rude, tandis qu'il barrait le passage. Pas avant que nous ayons toutes garanties! Qui nous dit que tout ceci n'est pas une farce? Qui nous assure que cet étranger est solvable?... Oui, oui, je sais! nos banquiers

eux-mêmes nous l'envoient, et ils nous informent qu'ils sont dépositaires de capitaux considérables à son crédit... J'en suis fort aise; mais il me faut la preuve que ces capitaux sont disponibles et tenus à la disposition de notre caisse. En affaires comme en affaires! Les paroles, c'est très joli; mais je demande des faits!

- A vos ordres! dit M. Cazaveilh de sa voix calme. J'ai été informé chez Armstrong que vous avez ici communication téléphonique et télégraphique avec la banque. Vous plairait-il de vous assurer, par l'écriture et par l'ouïe, que je suis en état de faire face aux engagements pris?

- Mon père! protestait Matsuwo, le rouge au front.

- Non, non... reprit le Français ; ceci est parfaitement correct. En affaires, comme dit le seigneur Tôyoki, on n'a pas trop de toutes ses facultés pour ne se point tromper; moi-même, ajoutat-il, je me reprocherais de ne pas garder mes yeux parfaitement ouverts...

- Eh bien! reprit le vieux Japonais, agité de convoitise et de crainte, de fureur et de joie combinées, qui allaient fort mal à son vilain visage; que tardons-nous?... Passons aux bureaux!... »

On se rendit au téléphone. En moins de dix minutes, la communication était établie, et Tôvoki, la plaque sous le nez, n'ayant voulu laisser la place à personne, le dialogue s'engagea :

« Allo! allo?

- Allo!

- Est-ce M. Armstrong qui me répond?

- Non. M. Armstrong est occupé. Mais je suis son chargé de pouvoirs : William Ellis.

- Faites venir Armstrong. (Rageusement.) Je ne parlerai qu'à lui.

VIII



SEIGNEUR TÔYOKI, VEUILLEZ, DE GRACE, VOUS METTRE L'ESPRIT EN REPOS (P. 262).

BIBLIOTECA PARIONAL ;

- Mais, monsieur...

— Je refuse de m'entretenir avec un autre que lui.

— Bien, monsieur. On va voir. »

Pourparlers à l'autre bout de l'appareil. Allées et venues. Enfin une nouvelle voix se fait entendre:

« Allo!

— Ah! c'est bien vous, monsieur Armstrong? A la bonne heure!...

- C'est moi-même. De quoi s'agit-il?

— Je désire savoir si le nommé Francis Cazaveilh, envoyé par vous et qui est en traité avec la maison pour l'achat de nos terrains de Fan-to-ga, est en mesure, comme il l'affirme, de payer sans délai une somme équivalente à un million de francs, monnaie française?

— M. Francis Cazaveilh, notre honorable client, est entièrement solvable. La somme que vous nommez est en nos mains entièrement nette et liquide. Nous sommes avertis et prêts au versement sur présentation de sa signature ou ordre verbal de

sa part.

Aujourd'hui même?
Sans aucune difficulté.

— Vous plairait-il, dit Tôyoki d'un ton de courtoisie forcée et cédant sa place devant l'appareil, de donner l'ordre que ces valeurs soient transférées ici sans retard!

— Certainement. »

En quelques paroles claires et précises, M. Cazaveilh donna les indications voulues, après quoi, ayant tracé un ordre de payement dans toutes les règles, il le remit au vieux Japonais.

« L'idée de votre beau-père est excellente, ditil, s'adressant à Matsuwo. Armstrong m'avait parlé de ces terrains de Fan-to-ga, me disant qu'ils sont en vente depuis assez longtemps... Cédez-les moi en échange de la somme que je vous livre. Quant à la graine, nous en demeurerons à notre premier mot. Je la prends comme un présent de votre main, et je vous jure qu'à ce titre elle m'est doublement précieuse...»

CHAPITRE XVIII

LE COUP DE MAITRE

Le vieux Tôyoki avait saisi d'une main tremblante le précieux document; ses petits yeux obliques brillaient d'un feu sauvage; et la lèvre frémissante, les bajoues agitées de saccades presque convulsives, il l'avait fait disparaître dans un pli de son ample tunique.

« Et maintenant, va!... va livrer ta fortune à l'étranger! murmura-t-il en détournant sa face

haineuse.

— A mon tour de dire : holà! fit Matsuwo d'un ton de maître. Vous ne sortirez pas d'ici avant que nous ayons tous deux signé un contre-reçu de ce payement princier!

— Un contre-reçu?... Es-tu fou? Veux-tu nous exposer à perdre la tête?... Ignores-tu les lois du

pays?...

— Et vous, oserez-vous prétendre que ce seigneur soit seul à courir tous les risques?... Non!... Vous signerez comme moi, ou vous rendrez ce papier et il n'y aura rien de fait!...

 Veux-tu donc me faire périr de la main du bourreau! s'écria le vieillard d'une voix perçante.
 Malheureux que je suis! Maudit soit le jour où j'ai donné ma fille à un barbare dénaturé tel que toi!... Veux-tu m'empêcher de mourir dans mon lit comme il sied à mon âge, et dois-je porter la peine de ton imprudence? de ta légèreté?... Hélas!... tu abuses de ta force pour écraser un pauvre vieillard sans défense... Ingrat... Mauvais fils!... Les ancêtres te maudiront avec moi!...

— En vérité, interposa M. Cazaveilh, on pourrait se passer de sa signature, puisqu'il lui paraît si cruel de la donner. La vôtre me suffira ample-

ment...

— Hélas! seigneur, répliqua tristement Matsuwo, il m'en coûte de l'exiger... Mais une longue expérience m'a appris à le connaître : s'il n'existe pas une preuve qu'il a touché, il niera tout et votre munificence demeurera inutile au salut de ma maison...

— Dans ce cas, je m'incline, dit M. Cazaveilh en fixant son regard sur le vieillard, qui continuait à murmurer des malédictions sourdes tant contre lui que contre son gendre, à en juger par l'expression de ses yeux. Allons, seigneur Tôyoki, un bon mouvement! ajouta-t-il. Décidez-vous à donner votre signature, puisque aussi bien vous avez eu un si grand plaisir à toucher... Il faut savoir reconnaître les obligations... Tenez, voici le pinceau!... Veuillez signer le premier... »

Un interminable débat recommença; obstiné plus qu'une mule, le vieux Tôyoki persistait à refuser sa signature que Matsuwo mettait un entêtement égal à exiger. Le Français entendait assez bien leur langue pour comprendre à peu près que Matsuwo, à bout d'arguments, déclarait à son rapace beau-père qu'il le soupçonnait de quelque mauvais dessein vis-à-vis de leur hôte... Et certes, la figure du vieux marchand exprimait une ruse

trop diabolique pour que M. Cazaveilh ne se sentît à son tour mordu du même soupçon. Il déclara alors que rien ne lui était plus facile que d'arrêter les payements si Tôyoki se refusait à signer le contre-reçu. Cet argument finit par convaincre le vieillard, et les deux Japonais signèrent un papier en forme qu'ils déposèrent entre ses mains, non sans de véritables gémissements de la part de

Tôyoki.

Jean-Charles, qui l'observait avec attention, ne put s'empêcher de frissonner devant le regard de convoitise féroce dont il suivit le bout de papier dans le portefeuille que M. Cazaveilh remettait dans la poche intérieure de son vêtement. Le jeune Bertoux eut en ce moment la vision si nette des sentiments du vieillard, qu'il comprit, sans savoir un mot de japonais, combien Matsuwo avait été bien inspiré en exigeant une preuve de l'affaire; sans cela, la chose était écrite sur le front étroit de l'Asiatique, il dénonçait l'étranger et touchait le prix de son sang en même temps que la somme dont la possession avait allumé une telle convoitise en son âme.

Le papier dûment signé, le vieux Tôyoki renonça à son projet de retraite et accompagna les acheteurs jusqu'à la magnanerie, où, sous prétexte de visiter, on devait choisir la graine à l'insu des ouvriers, car tout le monde connaissait l'édit de l'empereur, et il fallait que l'opération restât connue du plus petit nombre possible de personnes.

On parcourut toutes les salles, depuis celle où la précieuse graine reposait sur de grandes feuilles de papier blanc, celles où les cocons allaient éclore, celles où les vers « montaient » aux branches de mûrier, celles où les industrieuses petites bêtes se filaient leur soyeuse demeure, jusqu'à celles où

elles sortaient papillons de la chrysalide. MM. Cazaveih et Matsuwo étaient convenus d'un signe secret par lequel l'acheteur indiquerait les feuilles qu'il choisissait. Jean-Charles, qui, selon la recommandation de son oncle, ne laissait rien échapper, s'apercut que le vieux Tôyoki, marchant à pas de loup derrière les deux hommes, changeait les feuilles de place sans en avoir l'air, quand ils étaient passés, en marmonnant tout bas comme un vieux chien hargneux. Le jeune homme ne dit rien, mais, armé de son cravon fidèle, il se mit sur les talons du vieillard et, en affectant de se pencher pour mieux voir, il s'arrangea pour marquer en caractères presque invisibles ses initiales J.-Ch. sur toutes les feuilles que le vieux serpent s'efforçait de cacher sous les autres... En effet, MM. Cazaveilh et Matsuwo avaient convenu qu'on reviendrait la nuit avec trois caisses pour enlever à l'insu des ouvriers toutes les feuilles choisies d'avance. Matsuwo ne cachait pas son admiration pour la manière dont son nouvel ami reconnaissait d'emblée la graine supérieure ; sur dix feuilles, M. Cazaveilh désignait sans hésitation celle qui lui convenait, et Jean-Charles demeurait tout étonné qu'il pût faire la moindre distinction entre ces traînées de sable noirâtre qu'il venait de payer sans sourciller un prix si exorbitant.

Le vieux était loin de partager la franche admiration de son gendre; et certainement, si Jean-Charles n'avait eu l'idée de marquer les feuilles, il se serait arrangé pour cacher toutes celles que l'acheteur avait choisies... Chose étrange, tandis qu'il suivait d'un regard soupçonneux Matsuwo et M. Cazaveilh, il n'eut pas une fois la pensée de tourner les yeux du côté de Jean-Charles qui, affectant un air d'étourderie complète, allait et venait

autour de lui sans le perdre de vue, et put ainsi mener à bien son entreprise.

La visite achevée, on revint dîner à la villa; les nommes restèrent seuls, car les dames ne sont pas admises à table devant des étrangers; mais, après le repas, qui fut somptueux et recherché, Matsuwo

présenta ses hôtes à sa femme et à sa fille.

Mme Brise-du-Soir et Mne Joie-des-Yeux offrirent aux visiteurs un thé exquis dans des tasses féeriques; puis, la conversation étant assez difficile, car elles connaissaient à peine quelques mots de français, la jeune fille prit une guitare et chanta d'une voix douce, mais dont les notes étouffées évoquaient l'idée de quelque instrument extra terrestre, des mélodies étranges et subtiles comme jamais Jean-Charles n'en avait entendu. Le vieux grand-père lui-même parut sensible à cette harmonie éolienne; son front ridé se détendit; un sourire entr'ouvrit ses lèvres noirâtres et desséchées. En vérité, M^{11e} Joie-des-Yeux était charmante et méritait son nom, dans sa robe couleur de lune, semée d'un vol bizarre de gracieuses chauves-souris de velours noir saupoudrées d'argent; si svelte qu'elle paraissait transparente; debout devant la fenêtre ouverte, le croissant de la lune montante se découpant derrière elle sur le fond bleu sombre du ciel, elle avait l'air d'une apparition fantastique, et son blanc visage immobile, où se mouvait seulement l'émail étroit de ses veux, semblait celui d'une idole. Mue Joie-des-Yeux, étant encore jeune fille, avait gardé ses frais sourcils, tracés comme au pinceau sous son petit front sans pensée, et ses dents fines brillaient entre ses lèvres laquées. Mais Mme Brise-du-Soir, sa mère, comme toute femme mariée qui se respecte, avait les sourcils arrachés et les dents

teintes en noir, ce qui ne laissait pas de la défigurer beaucoup. Au cours de la conversation, Matsuwo vint à dire que ces coutumes disparaissaient peu à peu du Japon et que sans doute, en se mariant, sa fille garderait le visage qu'elle avait reçu du ciel en venant au monde. Mais, à ce blasphème, le vieux Tôyoki bondit ainsi qu'un chat-tigre et il se mit à déblatérer d'une voix perçante contre les étrangers, leurs coutumes et la démoralisation qu'ils apportaient au pays sacré des ancêtres.

« Malheur à eux!... qu'ils sortent!... qu'ils nous laissent en paix!... » glapissait-il en écu-

mant.

Il fallut l'emmener chez lui, soin dont se chargèrent sa fille et sa petite-fille, sans se départir en rien de leur calme et du sourire stéréotypé qui

était figé sur leurs lèvres.

Il se faisait tard, d'ailleurs; les ouvriers avaient quitté l'usine depuis longtemps, et il ne restait plus dans la vaste demeure que la famille et les serviteurs de Matsuwo — armée nombreuse, au surplus, au delà de toute vraisemblance; — mais la fabrique était noire et déserte, sauf dans les salles où les vers « montaient », selon l'expression technique et où des ouvrières se relayaient nuit et jour pour les garder, changer les feuilles de mûrier et donner en pâture à leur insatiable appétit les branches fraîches qu'ils dévorent avec un bruit de mandibules pareil au crépitement d'une fusillade.

M. Cazaveilh et Jean-Charles prirent congé de leur hôte et s'éloignèrent après avoir échangé avec lui une chaleureuse poignée de main. Mais ils n'eurent garde de se coucher en rentrant à Tokio. Ainsi qu'il le contait chemin faisant à son neveu, M. Cazaveilh avait apporté dans ses bagages des caisses à double paroi, garnies de carton goudronné

et munies de fortes serrures; il avait eu la précaution, en outre, de choisir sa chambre au rezde-chaussée et donnant sur un des innombrables canaux qui coupent les rues de la ville. Expliquant en deux mots son plan à Jean-Charles, il le fit descendre avec lui dans un canot qu'ils détachèrent sans bruit de ses amarres et qu'ils amenèrent sous la fenêtre, à dessein laissée entr'ouverte.

Jean-Charles se hisse sur la barre d'appui, et, pénétrant dans la pièce obscure, il prend à tâtons les caisses vides et les transmet à M. Cazaveilh. Puis il va réveiller Sam, dont le concours est indispensable, puisqu'il s'agit de porter trois caisses vides d'abord, remplies ensuite. Le brave nègre, réveillé en sursaut dans son premier sommeil, commence par ne rien comprendre de ce qu'on veut de lui ; mais Jean-Charles, inspiré par l'heure et le mystère, trouve pour lui inculquer la nécessité de se taire et d'obéir des accents si convaincants que le malheureux se lève et le suit sans mot dire, dans un état voisin de l'ahurissement. On le descend dans le canot comme un paquet et, en quelques coups de rame, glissant dans l'ombre projetée par les maisons, on passe de l'autre côté du canal. Les trois conjurés — si le pauvre Sam méritait cette appellation, - prennent chacun une caisse à la main (elles ont extérieurement l'aspect de grandes et élégantes valises) et recommencent l'ascension de la montagne.

Sam eût volontiers gémi de cette corvée nocturne, mais, sans lui dire de quoi il s'agissait, M. Cazaveilh sut à son tour lui faire comprendre qu'il fallait se taire; après une ascension d'une heure environ on arrivait de nouveau devant la

maison de Matsuwo.

Il était alors un peu plus de minuit.

Selon le signal convenu, Jean-Charles imita trois fois le cri de la chouette; aussitôt une fenêtre s'entre-bâilla sur le côté obscur de la maison, et la haute taille de Matsuwo se distingua vaguement dans l'embrasure. Les trois visiteurs escaladèrent la fenêtre sans trop de peine — Sam jugea nécessaire de se faire hisser comme une masse, — et, tirant par-dessus leurs souliers des chaussons de lisières dont M. Cazaveilh avait eu soin de se munir, ils suivirent le maître à travers les vastes salles obscures jusqu'à celle où reposait la pré-

cieuse graine.

Des surveillants étaient préposés la nuit à la garde de la fabrique, et, juste comme Matsuwo faisait glisser sans bruit une porte sur ses rainures, les conspirateurs distinguèrent au bout de la longue galerie la lueur d'une lanterne que le veilleur portait élevée au-dessus de sa tête. Prompt comme la pensée, le Japonais leur donne l'exemple et se cache derrière une longue et lourde draperie de soie brodée qui les ensevelit tous les quatre sous ses vastes plis. Le surveillant se rapproche d'un pas traînant, chantant à demi-voix une complainte destinée à éloigner les fantômes, dont tout bon Japonais a une peur extrême. Il passe si près d'eux que Jean-Charles sent son coude le frôler... mais il s'éloigne, déjà il va quitter la galerie, lorsque ce malheureux Sam, que l'air de la nuit a saisi sur le canal, éclate en un formidable éternuement ...

C'était à croire tout perdu. Si le veilleur eût fait son devoir, ils étaient infailliblement surpris, et le secret de leur visite nocturne découvert... Mais persuadé qu'il avait affaire à un esprit — d'autant plus qu'il avait entendu dix minutes auparavant le cri de la chouette, considéré comme le pire des présages, — le poltron prit ses jambes à son cou et disparut avec la rapidité de l'éclair pour aller se cacher sous ses couvertures où il grelotta la

peur jusqu'au matin...

Remis d'une alarme si chaude, on arrive à la salle où attend la graine et dans laquelle aucun veilleur ne revient avant une heure. M. Cazaveilh dirige le rayon de sa lanterne sourde sur les vastes tables et se dispose à saisir sans retard les feuilles qu'il a choisies. Mais Jean-Charles se penche, les regarde et voit que ce ne sont pas celles qu'il a marquées. En peu de mots, il explique à son oncle le manège de Tôyoki et la façon dont il l'a déjoué. Le noble front de Matsuwo se couvrit de rougeur à cette preuve de la duplicité du misérable vieillard... M. Cazaveilh avait heureusement l'esprit assez large pour ne concevoir aucun soupçon contre lui et comprendre que son hôte n'était en rien responsable des menées de son beau-père ; il sut en quelques mots lui faire sentir que l'estime qu'il lui portait n'avait subi aucune diminution.

« Oui... Mais toucher l'argent et essayer de vous tromper!... murmura le Japonais avec accablement. Les cieux soient loués de ce que ce jeune homme a su veiller!... Hâtons-nous maintenant de retrouver les feuillets qu'il a marqués... Grâces soient rendues aux dieux qui lui ont inspiré cette pensée!... Je n'aurais pas survécu à ma honte, si j'eusse appris plus tard que la marchandise livrée différait de celle que nous avions choisie ensem-

ble!... »

A l'aide de la lanterne que portait M. Cazaveilh on n'eut pas trop de peine à reconnaître tous les feuillets marqués et on n'empila pour les emporter que ceux portant le J.-Ch. fatidique.

Les trois caisses remplies, on revint à pas de

loup dans la pièce où on avait laissé Sam, car M. Cazaveilh, connaissant la faconde intarissable et l'indiscrétion de son serviteur, n'avait pas voulu qu'il pût se douter de l'objet de la visite. Le brave Sam avait par bonheur l'esprit si paresseux qu'il ne chercha seulement pas à deviner ce qu'on venait faire à cette heure et avec ces précautions dans une magnanerie; et l'idée qu'on voulait se procurer de

la graine ne traversa pas son esprit.

On avait à peine terminé l'emballage qu'un nouveau veilleur commençait sa tournée. Cette fois Matsuwo se contenta de dissimuler ses visiteurs derrière un paravent, et, s'avançant à la rencontre du veilleur, il lui parla, lui dit qu'il s'était levé pour venir faire un tour, lui aussi, dans les salles, et détourna si bien ses soupçons que cet homme ne songea pas une minute qu'il pouvait y avoir des intrus dans la maison. Aussitôt que le surveillant eut disparu, le maître de l'usine fit descendre ses visiteurs par la fenêtre; et, les suivant par la même voie, il les reconduisit à travers les allées obscures jusqu'à la haie vive qui séparait son domaine de la route, car il avait fallu éviter la loge du garde, à l'entrée comme à la sortie de la fabrique.

Quand ils eurent franchi la haie et se trouvèrent sur la route, Matsuwo se pencha une dernière

fois vers Jean-Charles:

« Merci encore, jeune homme, merci!... murmura-t-il d'une voix émue; vous m'avez sauvé l'honneur. Jamais je ne l'oublierai... »

Et il lui pressait la main avec ferveur.

Ils se séparèrent et les visiteurs redescendirent vers Tokio.

La première partie du chemin s'accomplit sans incident; mais, comme ils arrivaient à un détour

de la foule obscure, M. Cazaveilh, qui marchait le premier, fut assailli soudain par deux hommes qui bondirent sur lui à l'improviste et voulurent le terrasser. Par bonheur, ces deux Japonais, petits et malingres, n'étaient pas de force à se mesurer avec le robuste vieillard, plus vigoureux que bien des hommes de trente ans ; d'un coup de poing de sa main libre il repoussait un de ses antagonistes à dix pas; tandis que d'un maître coup de pied bas il envoyait le second rouler dans le fossé.

Au même instant, il s'apercevait que d'autres hommes, le visage masqué d'un crêpe noir et armés jusqu'aux dents, avaient attaqué son neveu et son domestique. Jean-Charles faisait une belle défense : mais le déplorable Sam, se hâtant de lâcher son fardeau, était tombé à genoux, les mains jointes et suppliait en bégayant les malfaiteurs d'épargner sa vie... « Massa riche!... Massa bien riche!... répétait-il d'une voix entrecoupée, Massa payer n'importe quoi, pourvu qu'on ne fasse pas de mal à Sam... »

Sans plus s'occuper de ses lamentations, son agresseur se joignit à ceux qui essayaient de maîtriser Jean-Charles, et, comme M. Cazaveilh se précipitait au secours de son neveu, un des brigands se jeta sur lui et, le saisissant par la jambe, le fit tomber de tout son long. En même temps, celui qui avait roulé dans le fossé, se relevant d'un bond, revenait à la charge et s'abattait sur son ennemi, qui sentit de longs doigts de singe essayer de s'introduire dans la poche intérieure de son pardessus, celle où il avait serré le contre-reçu signé de Tôyoki et de Matsuwo...

« Ah! vieux coquin!... encore un tour de ta facon!... » murmura M. Cazaveilh; et, se relevant d'un vigoureux tour de reins, sa poigne d'acier

s'abattit sur la main grêle du Japonais, auquel la douleur arracha des cris perçants. « Tu en veux donc à mon portefeuille?... C'est cela que tu viens chercher dans mes poches?... » continua-t-il en serrant de plus en plus étroitement le poignet de son adversaire... A ce moment, il se sent étouffé sous un voile soyeux qu'on lui jette autour de la tête et du cou. Il se débat, veut l'arracher, mais ses deux mains, violemment ramenées en arrière. sont garrottées de même; il retombe à terre, vaincu pour un instant, semblable à Gulliver attaché par les liens ténus des Lilliputiens...

Quelques instants encore il sent se promener sur sa poitrine les mains agiles; il entrevoit à travers le voile sombre qui couvre son visage le rayon brusque d'une lanterne... puis tout se tait, un calme complet se rétablit, il a l'impression que ses adversaires invisibles se sont éloignés... D'un dernier effort plus violent, M. Cazaveilh fait sauter le lien qui entrave ses mains; au même moment, Jean-Charles arrive sur lui et arrache le voile qui l'étouffe; ils regardent autour d'eux, ils sont seuls, la route s'étend déserte, faible blancheur sous le ciel étoilé.

Le premier mouvement de M. Cazaveilh est de porter la main à sa poche; il v sent son portefeuille; un peu rassuré, il interroge vivement ses compagnons; sauf quelques contusions, ils n'ont pas de mal; on convient qu'il est inutile de chercher à rejoindre les malfaiteurs qui connaissent le pays et sont déjà loin sans doute; n'ayant pas même entrevu leurs visages, on n'aurait aucune chance de les reconnaître. Il ne reste plus qu'à ramasser les précieuses caisses et à les porter sans perdre une minute en lieu sûr, — dans l'anse écartée où M. Cazaveilh a placé un canot et dont il a

suffisamment étudié l'emplacement pour le recon-

naître, même la nuit.

Les voyageurs reprennent leur route, l'œil et l'oreille aux aguets, sondant du regard les haies obscures qui bordent le chemin; mais rien ne paraît, rien ne bouge autour d'eux que le feuillage, agité par la brise de la nuit; après deux heures de marche, on atteint la crique où le petit bateau se balance solitaire. On y place les caisses qu'on dissimule sous une bâche goudronnée. Demain, le Cyphrenès, vapeur en partance pour Hong-Kong, les emmènera avec le dépôt sans prix que Jean-Charles et Sam vont être chargés de garder jusque-là, car il faut bien rentrer à l'hôtel régler les comptes.

Les deux gardiens descendent dans le canot, dont la petite soute recèle une bourriche de provisions de bouche, et, après avoir commencé par y faire honneur, ils s'allongent sur un lit de branchages et s'endorment le plus tranquillement du

monde.

M. Cazaveilh rentre à l'hôtel par la grande porte, et, après avoir annoncé qu'il partirait à l'aube et donné l'ordre qu'on lui apporte immédiatement sa note, il se retire dans sa chambre.

A peine a-t-il examiné son portefeuille qu'il s'aperçoit que le contre-reçu a disparu. Plus de doutes, c'est bien Tôyoki qui les a fait attaquer pour s'emparer du dangereux papier!... Disonsle à la gloire de M. Cazaveilh, pas un instant il ne soupçonna que Matsuwo pût être complice de son beau-père. Mais, évidemment, le péril était grave : si le rusé vieillard avait apporté tant d'acharnement à reprendre le papier, c'est qu'il voulait de manière ou d'autre contrecarrer l'entreprise ...

M. Cazaveilh calcule rapidement les chances qu'il a d'échapper avant que le vieux renard ait lancé les limiers sur sa trace; il est quatre heures du matin ; on doit l'éveiller à cinq heures, et le Cuphrenès, sortant du port à sept heures, doit passer vers huit heures environ à portée de la crique où il est convenu avec le capitaine qu'un bateaupilote viendra le chercher avec ses compagnons. Afin d'écarter tout soupçon, M. Cazaveilh a, dès la veille, annoncé qu'il a coutume de régler chaque jour sa note et averti le maître d'hôtel qu'il doit partir à la première heure pour aller rejoindre aux environs son neveu et son domestique. Il se propose de laisser son bagage à l'hôtel et de sortir comme pour une simple promenade. En quittant la ville à l'aube et en se rendant à la crique par un chemin détourné, il peut espérer échapper à l'œil d'Argus de Tôvoki.

M. Cazaveilh attend patiemment le moment

d'agir.

A cinq heures il est prêt; il sort dans la fraîcheur matinale et se dirige tout d'abord dans une direction diamétralement opposée à celle qu'il doit suivre en réalité. D'abord, tout va bien ; la ville est encore silencieuse et calme, les rues sont vides pour la plupart; seuls, les maraîchers des environs arrivent, poussant leurs petites charrettes à bras pleines de légumes et de fruits ou halant leurs barques remplies le long des canaux. Dès qu'il fut hors de vue de l'hôtel, M. Cazaveilh changea d'orientation et prit à grands pas le chemin de la crique, distante de six kilomètres environ dans la baie. Il avait décidé de s'y rendre à pied, ne voulant mettre ni batelier, ni traîneur de jirinjishka dans la confidence; - mais tout à coup, au coin d'une rue, jetant un coup d'œil en arrière,

il aperçoit une silhouette entrevue déjà quelques instants plus tôt; c'est un Japonais pareil à tous les autres; mais, assurément, il règle son allure sur celle de M. Cazaveilh et le suit depuis l'hôtel. Il faut s'assurer du fait.

M. Cazaveilh s'arrête brusquement, regarde sa montre avec la mimique d'un homme qui a oublié quelque chose et se rappelle tout à coup qu'une affaire pressante l'appelle ailleurs. Revenant sur ses pas, il croise le Japonais, qui semble s'être arrêté pour consulter son calepin et ne paraît pas s'occuper de lui. Mais quand, en tournant le coin, M. Cazaveilh glisse un regard en arrière, il voit l'homme sur ses talons.

Adoptant une allure plus rapide, M. Cazaveilh réussit à se jeter dans une ruelle transversale avant que l'espion eût débouché dans la rue; le limier devait nécessairement perdre quelques secondes à retrouver sa piste. C'est ce qui arriva, et M. Cazaveilh, tournant à angle droit dans la direction qu'il avait suivie tout d'abord, reprit une rue parallèle à la première et se retrouva dix minutes plus tard à la hauteur où il s'était aperçu qu'il était « filé ».

Ayant utilisé ses loisirs à étudier le plan de Tokio, il le connaissait maintenant fort bien. Aussi, en un temps incroyablement court, il débouchait sur le quai et pouvait reconnaître le *Cyphrenès* se balançant mollement à l'ancre au milieu des autres navires de toutes nationalités qui remplissaient le port.

Un moment M. Cazaveilh se demanda s'il serait plus prudent de monter tout de suite à bord afin que, si on s'avisait de lui faire des difficultés, il pût prouver par l'évidence qu'il n'avait aucune marchandise suspecte avec lui. Mais la pensée des dangers que pouvaient courir son neveu et les précieuses caisses, si déjà le soupçon était éveillé, l'empêcha de s'arrêter à ce parti. L'espion avait disparu, personne ne paraissait s'occuper de lui. Après s'être assuré qu'il n'était pas suivi, M. Cazaveilh prit rapidement le chemin de la petite baie; trois quarts d'heure de marche suffirent à la lui faire atteindre.

Mais à peine entrevoit-il le canot à sa place qu'il aperçoit un groupe confus, des uniformes, des hommes paraissant lutter avec Jean-Charles et Sam. M. Cazaveilh s'élance au pas de course et survient au moment où Jean-Charles, repoussant d'un coup de pied l'homme qui le maintenait, se jette dans le bateau et le pousse au large. Les Japonais — ce sont des policemen vêtus du dernier uniforme américain — courent en gesticulant sur la rive; l'un d'eux fait feu, mais Jean-Charles baisse vivement la tête et la balle de revolver passe au-dessus de lui sans l'atteindre; le canot s'éloigne. Sam reste immobile entre les mains des policemen - ils sont trois - et M. Cazaveilh, arrivant brusquement, saisit le plus voisin au collet et le secoue d'importance en lui demandant de quel droit il attaque son neveu, citoyen français et protégé par les lois de son puissant pays?...

Le Japonais répond en balbutiant qu'il a reçu l'ordre d'arrêter les Français — les folansis, comme il les nomme en son langage enfantin, — et il

exhibe le papier officiel.

M. Cazaveilh promène un regard rapide autour de lui : il jauge la force de ses antagonistes et, en saisissant un de chaque main, il les couche délicatement à terre en criant à Sam de maintenir le troisième. Saisir la corde qui amarrait le canot, en ligoter les trois Japonais qu'il ficelle côte à côte comme des paquets, est l'affaire d'un instant

pour M. Cazaveilh; leur enlevant leurs ceintures de cuir et la longue bande de laine bleue roulée autour de leur taille, il achève de les emmailloter, les bâillonne sans leur faire de mal, puis, leur enlevant leurs revolvers, il en glisse deux dans ses poches et remet le troisième à Sam qui reçoit l'arme plus mort que vif.

Les Japonais, ligotés comme des momies, sont déposés le long du rocher, le dos tourné à la mer, et M. Cazaveilh peut enfin questionner Sam sur ce

qui s'est passé...

« Sam dormait... Tout à coup un bruit d'altercation l'a réveillé, il a vu massa Jean-Charles se disputer avec ces gens qui voulaient l'empêcher de démarrer... il a reçu de grands coups qui lui ont fait beaucoup de mal... que massa voie plutôt... il est plein de bosses et de bleus... et tout d'un coup, là, voilà massa qui arrive... et massa Jean-Charles qui s'en va tout seul... le pauvre Sam n'en sait pas plus long...

- Mais que disaient ces hommes?... que vou-

laient-ils?...

— Eux dire comme ça, en roulant les yeux : les autres maîtres arrêtés!... Matsuwo et Tôyoki en prison!... mis à mort bientôt, tout de suite!... couper tête!... jugés, condamnés!... fait Sam avec de grands gestes effarés.

— Matsuwo arrêté!... » s'écria M. Cazaveilh

avec angoisse.

Mais tout d'un coup il s'interrompt et pousse une exclamation de rage : un panache de fumée se dessine à un mille de distance ; c'est le Cyphrenès qui file à l'horizon majestueux et lent!... En même temps le bateau pilote arrive vers eux à toute vitesse... Et Jean-Charles n'est plus là!... Il a disparu avec son canot derrière un létour de la côte... M. Cazaveilh se jette au-devant du pilote; il lui explique qu'il faut absolument que le vapeur les attende, offre une somme fabuleuse s'il consent à retarder son départ... Un officier du Cyphrenès est à bord du bateau pilote : ébloui par la somme proposée, il promet d'agir sur le capitaine et, détournant discrètement les yeux pour ne pas voir les trois hommes de police ligotés et couchés à terre, il repart en toute hâte, remon-

tant vers le vapeur immobile à l'horizon.

Quant à M. Cazaveilh, suivi de Sam ahuri et geignant, il part à grands pas le long de la côte, sondant la baie du regard pour essayer d'y découvrir la trace de son neveu et du canot. Qu'est-il devenu?... Où a-t-il été se cacher avec sa cargaison?... Si seulement on l'apercevait on pourrait lui faire signe d'aller rejoindre le vapeur!... Certes, il a bien fait de sauver à tout prix la graine!... Mais faut-il qu'il ait manqué le départ!... Quelle malchance incroyable... Et l'infortuné Matsuwo, le fourbe Tôyoki lui-même!... Peut-on les abandonner à la vengeance de l'Empereur en récompense du service qu'ils ont rendu?...

M. Cazaveilh est dévoré d'anxiétés; mille pensées tumultueuses se heurtent dans son cerveau; mais déjà sa résolution se formule vis-à-vis de luimême; il n'épargnera rien dans l'intérêt de Matsuwo!... il réussira à lui sauver la vie!... Comment?... il n'en sait rien, mais il y arrivera, de même qu'il arrivera à emporter son butin. Une invincible résolution se peint sur son visage, tandis qu'il suit les anfractuosités de la côte et laisse bientôt loin derrière lui la petite baie, tout à l'heure remplie du bruit de la lutte, calme et si-

lencieuse à présent.

CHAPITRE XIX

CONTREBANDE SAINTE

Longtemps il poursuivit sa méditation, concentrant toute la puissance de sa pensée sur les moyens de résoudre ces trois problèmes successifs : délivrer Matsuwo; retrouver Jean-Charles; ame-

ner à bon port sa cargaison.

Pour un homme moins résolu, il y eût eu, en vérité, de quoi perdre la tête, à se voir seul en face de pareilles difficultés, chargé de tels devoirs. La responsabilité, surtout, était écrasante : voir les autres en danger par le fait de mesures que soimême on a décidées, est pour toute âme délicate une bien autre angoisse que n'importe quelle torture personnelle. Un esprit débile succombe aisément sous ce poids, et le désespoir s'empare de lui promptement. Mais M. Cazaveilh n'était débile ni de corps ni d'esprit, et il avait le don admirable du sang-froid. Audacieux jusqu'à la témérité, il s'était vu, au courant de son aventureuse existence, exposé à tant de périls, il avait traversé de si étranges vicissitudes, que même les difficultés présentes ne pouvaient suffire à étonner son courage. En aucune circonstance il n'avait faibli dans le danger : jamais il n'avait crié : Sauve qui peut!... Accompagné par le bruit de la mer frappant la grève à coups monotones, il allait devant lui, pesant toutes les chances, passant en revue tous les moyens, délibérant froidement tous les sacrifices, envisageant avec tranquillité tous les périls. Au bout d'une heure de solitaire commu-

nion avec lui-même, son plan était fait.

L'impulsion de son cœur aurait été de s'attacher exclusivement à retrouver Jean-Charles, quitte à penser plus tard au digne Japonais. Certes, au courant de l'heure qui venait de s'écouler, son œil percant n'avait cessé d'explorer toutes les anfractuosités de la rive, chaque quartier de roche, chaque monticule de sable, la moindre touffe d'herbe, n'importe quel accident de terrain capable de devenir une cachette, espérant toujours découvrir quelque trace, quelque signe que son neveu n'était pas loin ; son oreille était à l'affût du plus léger bruit; mais il n'avait pu découvrir aucun indice qui parlât de sa présence ou seulement de son passage. Évidemment, il fallait pousser plus loin, le chercher ailleurs. Mais le temps pressait pour ce qui regardait Matsuwo. La justice orientale est expéditive; entre une tête accusée et une tête abattue, la distance est souvent très courte en ces pays. Il est vrai qu'un homme condamné peut s'y voir remis tout aussi rapidement en possession de ses droits et de ses biens, et c'était, en réalité, sur cette bascule aisée que M. Cazaveilh comptait pour arracher Matsuwo aux griffes des argousins japonais. Mais encore fallait-il arriver avant que le couteau de l'exécuteur eût fait son œuvre; et c'était là ce qui exigeait de toute nécessité qu'il abandonnât momentanément la recherche de Jean-Charles pour courir au plus pressé.

D'ailleurs, tandis qu'il quittait a regret la grève où son instinct lui disait qu'il fallait chercher — à regret, mais non pas lentement — l'oncle trouvait un véritable réconfort à se rappeler une à une les belles qualités qu'il connaissait à son neveu de longue date : sang-froid, courage, coup d'œil rapide, ténacité, intelligence... tous les éléments principaux qui permettent à l'homme de lutter avec avantage contre les forces aveugles, aussi bien qu'avec les embûches voulues, et sortir victorieux du combat de la vie.

« Le garçon ne faiblira pas! pensait M. Cazaveilh, en reprenant à grands pas le chemin de la ville. Je le vois d'ici : s'il se terre, s'il ne dit mot, c'est qu'il vaut mieux pour un temps faire le mort. Je donnerais ma tête à couper qu'il n'a pas lâché les caisses d'une semelle. Je suis sûr aussi, comme de mon existence, qu'il ne perd pas son temps à s'arracher les cheveux, à se dire inutilement : « L'oncle doit croire tout perdu! l'oncle doit me « croire mort! » Il sent que l'oncle a confiance, parce que l'oncle l'a vu à l'œuvre, alors qu'il avait à peine seize ans. Brave petit homme! A-t-il été assez courageux, assez débrouillard, quand je l'ai laissé tout seul au lac Salé! Et depuis son départ, a-t-il faibli un instant dans la tâche entreprise? Aucun novice n'aurait mieux fait son métier... Et dans cette difficulté de la bourse volée, qui aurait démoralisé bien des gens... Non, non, je ne doute pas de Jean-Charles : c'est un homme aujourd'hui, il saura attendre, il saura agir; et, aussitôt mon devoir fait par ici, voyons si, à eux deux, l'oncle et le neveu ne pourront pas venir à bout d'une poignée de Japonais! »

Tout en devisant ainsi avec lui-même, M. Cazaveilh était arrivé au consulat français, jolie maison toute en draperies légères, vérandas et fraîches salles d'été. Le consul et sa charmante femme étaient en train de prendre leur déjeuner sous une tente de coutil; M. Cazaveilh, qui portait en tout lieu, selon le dicton, sa bienvenue sur son visage, fut accueilli comme un ami par des hôtes qu'il ne connaissait que depuis peu de jours. On pouvait lire cependant une ombre d'inquiétude sur le front du consul.

« Vous devinez qu'il y a du grabuge, dit le visiteur ; vous ne vous trompez guère. Je suis tombé dans un véritable guêpier.

 Voyons, voyons! répliqua le consul en secouant la tête. J'avais bien pensé que tout ceci

serait épineux!...

— Bah! Qui ne risque rien n'a rien! Et c'est justement sur vous que je compte pour me tirer une de mes plus grosses épines du pied! N'est-ce pas, madame, que cet aimable homme est prêt à tout! — à tout! — pour servir son pays, et que jamais non plus il ne refuse de tendre la main à un malheureux qui se noie?

— Ah! monsieur, que vous le jugez bien! s'écria la jeune femme. La vie de mon mari est consacrée littéralement à servir et à aider ses nationaux. A peine si je le vois! Ce n'est qu'à regret qu'il s'accorde, comme en ce moment, une heure de relâche. Son cœur, son temps, sa bourse, il donne tout à pleines mains aussité qu'il entend parler d'un Français dans la peine.

— Il s'agit cette fois d'un Japonais, d'un homme de la race jaune; mais j'espère qu'un accident de couleur ou de nationalité ne suffira pas à lui barrer le chemin de votre sympathie. Il la mérite de tout point et je le place, madame, sous votre gra-

cieuse protection. »

Là-dessus, M. Cazaveilh conta rapidement l'affaire de Matsuwo, appuyant sur les mérites de l'industriel japonais, sur la façon généreuse dont il avait compris la question si importante qui lui était soumise, sur le dommage qu'il y aurait pour tous à laisser périr misérablement un homme de cette valeur.

« Il faut le sauver, monsieur le consul! Et

vous seul le pouvez.

— Que voulez-vous donc que je fasse?

— Allez trouver le chef de la police; faites-lui entendre des arguments sonnants. Qu'on remette Matsuwo chez lui, et... ce n'est pas tout : qu'on envoie Tôyoki bien loin, dans quelque sinécure où il ne soit plus à portée de nuire à son gendre. Il ne faut jamais faire les choses à demi! Mais ne tardez point : chaque minute est d'importance! Si vous me pardonnez d'être si pressant, je vous prierais de partir tout de suite...

— Vous parlez, dit le consul avec malaise, comme si c'était chose faite, et je vous confesse que je me sens fort indécis. Il peut sortir de cette affaire mille désagréments... Encore si ce Matsuwo

était un compatriote!...

-- Oh! mon ami, s'écria la jeune femme, Matsuwo est des nôtres. Ce que M. Cazaveilh vient de nous conter de cet homme n'est-il pas admirable? Il faut le sauver. Advienne que pourra!

— Et si je suis envoyé dans un poste de cinquième ordre à la suite de cette affaire? dit en

souriant le jeune diplomate.

— Non, non! Nous saurons bien empêcher cela! s'écria M. Cazaveilh. Pour l'heure, vous me couvrez de votre égide; mais j'ai bonne mémoire, et je ne manque pas d'amis. Ce serait, d'ailleurs, vous faire injure que d'insister sur ce point; je vois

que vous êtes décidé. Il ne me reste plus qu'à vous livrer le nerf de la guerre. J'avais en quelque sorte prévu ceci, et arrêté mes dispositions en conséquence. La banque Armstrong est prévenue. Vous avez mes pleins pouvoirs. Ne craignez pas d'aller trop loin. Sincèrement, j'aimerais mieux mendier mon pain pour le reste de mes jours que de lais-

ser ce brave Matsuwo dans la nasse!... »

Le consul était décidé. Sans paroles inutiles, il prit le chemin du palais pour aller aborder le dignitaire duquel dépendait la vie de Matsuwo. De ce qui se dit et se régla à mots diplomatiques en cette entrevue, nous ne trahirons rien : c'est le secret des dieux. Pendant ce temps, l'aimable femme du consul, devinant l'impatience qui devait dévorer son hôte sans qu'il en laissât rien paraître, essayait de le distraire en lui montrant l'habitation, le jardin, sa volière, son poulailler ; elle fit comparaître sa petite fille, une mignonne de quatre ans, qui, après avoir contemplé un instant M. Cazaveilh, avec l'œil à la fois naïf et impénétrable de cet âge, courut à lui soudain en l'appelant « grandpapa! »

Enfin le consul reparut. La victoire était gagnée. Matsuwo garderait sa tête et perdrait le voisinage de son beau-père... Mais dame! ça n'avait pas été pour rien! Tout ce qui restait chez Arms-

trong y avait passé.

« N'importe! n'importe! s'écria M. Cazaveilh, rayonnant. Vous m'avez ôté un poids énorme de sur le cœur. Maintenant, je puis travailler de nouveau; je puis reprendre ma tâche. A moi d'amener à bien mes plans et mes propres affaires!... Chers amis (permettez-moi de vous dire tels désormais), adieu! Que tous les bonheurs que vous méritez vous accompagnent! Nous nous retrouverons

un jour, je l'espère... Je me sauve ; je n'ai pas une

minute à m'accorder!

— J'ai à peine besoin de vous dire, lui jeta le consul en courant, que j'ai nié effrontément tout achat, toute tentative d'exportation de graine... Tout pour la patrie, n'est-ce pas? Tâchez de ne pas me faire avoir de démenti!...

- Comptez sur moi, dit M. Cazaveilh. Votre

responsabilité sera sauve. »

Sans perdre de temps, l'énergique vieillard se mit aussitôt en devoir d'explorer la côte plus minutieusement, plus systématiquement encore qu'il n'avait fait auparavant. Il avait pris au consulat une légère réfection, et, sobre comme il était, il se sentait de force à tenir toute la nuit sans autre repas; car il comptait utiliser chacune de ses heures et profiter de l'obscurité pour couvrir ses recherches. Il avait cependant emporté un gros talon de pain dans sa poche, mais ce viatique n'était pas

pour lui.

Parvenu au point de la rade où avait eu lieu l'échauffourée du matin, il examina de nouveau les alentours; puis il suivit la rive en sens inverse. L'endroit était parfaitement désert. A peine si, de loin en loin, un vol pesant de mouettes venait troubler le silence de l'air. Au large, quelque barque de pêcheur immobile déployait sa voile sous la lune, attendant patiemment le matin pour jeter les filets; et le chercheur avait beau écouter, sonder, appeler doucement de temps à autre, aucun signe de vie ne lui répondait. Pourtant, un espoir tenace le retenait là, comme si son œil intérieur eût perçu quelque chose que l'œil externe se refusait à voir. Il faisait appel à ses souvenirs, faute d'autre auxiliaire, cherchant à se remémorer quelque mot de Jean-Charles qui pût lui servir de jalon, l'aider à deviner quel parti le jeune homme avait dû prendre dans sa difficulté.

Soudain, il se rappela une bribe de phrase échangée avec lui autrefois, au début de leur connaissance :

« Saurais-tu dormir sur une branche?

— Je n'ai jamais essayé; mais cela ne doit pas être bien difficile...

— Voyons, se dit-il, s'il n'aura pas essayé de percher pour la nuit sur quelque arbre où il serait à l'abri des recherches avec son butin. Ce ne serait

pas déjà une idée si sotte... »

A la place où il était parvenu, pas un arbre ne dessinait sa silhouette; mais il se souvint d'avoir distingué un groupe de chênes, à quelque distance en arrière; et même, avec sa connaissance profonde de toutes les choses de la nature, d'avoir pensé, malgré l'obscurité, que ce devaient être des chênes-liège. Un instinct lui dit de retourner vers ce point qui s'éloignait de la rive d'un demi-kilomètre à peu près, vers l'intérieur des terres, et il obéit à cette impulsion.

Comme il se rapprochait du groupe d'arbres, M. Cazaveilh eut la satisfaction scientifique de constater qu'il ne s'était pas trompé quant à leur espèce ; c'étaient bien des chênes-liège. La lune, sortant d'un escadron de nuages, en éclairait tous les détails. En ce moment, un chant d'oiseau de

nuit vint frapper son oreille :

« Coucou! coucou! »

Dans sa joie, il faillit crier hourrah! C'était la voix de Jean-Charles! Et Jean-Charles, évidem-

ment, l'avait aperçu.

Dominant son émotion, il s'obligea à moduler, avec la même perfection que son neveu, une note de réponse semblable; et bientôt une série d'appels les ayant bien convaincus que la côte était libre, le jeune Bertoux ne fit plus de difficulté de dégringoler de son arbre et tomba auprès de son oncle ravi.

Une conversation rapide s'établit à voix basse :

« Tu dois avoir faim?

— Je ne serais pas fâché, je l'avoue, d'avoir autre chose à me mettre sous la dent que des feuilles de chêne...

- Mange ce talon de pain.

— Ce sera avec plaisir, je vous assure; mais laissez-moi vous dire...

- Mange d'abord ; tu parleras ensuite. »

Une fois le talon de pain expédié, Jean-Charles raconta sa journée. Il n'avait pas perdu son temps. Voyant, du haut d'un rocher où il était en observation, arriver les policemen enfin délivrés de leurs liens, il avait rapidement enterré les caisses dans le sable, pour revenir les prendre une à une après la saisie du canot. Maintenant, elles étaient en sûreté, juchées toutes les trois au somment de cet arbre, sur une maîtresse branche horizontale et touffue. Une fois le butin bien embusqué, il avait erré sur la rive, se dissimulant derrière les rochers, surveillant les allées et venues du bateau-pilote, et il avait eu la joie de pouvoir s'entretenir encore avec Hoki, le patron, vers la tombée de la nuit. Cet homme avait fait des difficultés, prétendu qu'il exposait sa tête, invoqué l'image d'une femme et de petits enfants qui allaient être réduits à la mendicité s'il venait à leur manquer, et, finalement, posé ses conditions d'où il ne démordrait pas : il ne se chargerait des voyageurs et de leurs caisses suspectes qu'à partir du rocher Tom-fa, un petit îlot qu'on entrevoyait dans le lointain, à plus de neuf kilomètres de la rive. A eux de s'arranger pour parvenir jusque-là! Pour lui, il était résolu de se mettre à couvert en gardant du moins la lettre de la loi. Seconde condition : il exigeait vingt mille francs comptants et trébuchants. Pas de papier, pas de promesse pour le sieur Hoki! Il faudrait, avant d'embarquer, verser la somme en espèces. Alors seulement, il recevrait la dangereuse cargaison et la transporterait jusqu'au Cyphrenès qui attendait au large, prêt sans aucun doute à aggraver encore ses conditions...

« Pour ce qui est du Cyphrenès, dit M. Cazaveilh, je ne m'en inquiète pas. Le capitaine sera certainement capable de comprendre la valeur d'une signature; et, vaille que vaille, je réussirai bien à tirer de mes affaires à Chicago la somme qu'il lui plaira de m'extorquer, fût-il aussi exigeant que les argousins japonais!... Notre passage est payé, ce qui vraiment vient à propos, car, après avoir satisfait ce requin d'Hoki, ce qui nous encombrera, ce ne sera pas la monnaie courante!... C'est sur notre cher consul que je compte pour me procurer cet or, car je craindrais de tout compromettre en me montrant à la banque pour opérer l'échange des valeurs que j'avais cru devoir garder pour parer aux dangers futurs qui pourraient menacer nos précieuses caisses...

— Mais ces caisses, mon oncle, comment allonsnous faire pour atteindre avec elles à l'île Tom-fa. Aucun bateau ne voudra nous y mettre, vous savez...

savez..

— Nous irons à la nage, dit M. Cazaveilh tranquillement.

- Avec cette cargaison?

- Bien entendu.

Dites-moi vite ce que vous projetez! fit Jean-Charles. Je sais bien que pour l'invention rien ne vous arrête. Mais comment nager avec ces caisses que, par précaution, vous avez fait faire si épaisses et si lourdes? Ce qu'il a fallu peiner pour les hisser là-haut!...

- Nous les allègerons.

-- Et pour empêcher l'eau de pénétrer?

- Nous les calfaterons. On dirait que tu as choisi précisément l'atelier qu'il nous faut. Avec l'écorce de ces chênes-liège, nous allons fabriquer sans tarder, pour nos trois colis, une enveloppe, qui non seulement les allègera, mais qui nous permettra de nous appuyer et nous soutiendra pendant cette longue traversée à la nage. Et, pour parer à toute avarie, nous les enduirons préalablement de résine; mon odorat m'avertit que les pins résineux ne sont pas loin d'ici. A l'œuvre, mon neveu! Aussitôt que le travail sera en bonne voie et que je pourrai l'abandonner à tes soins, je cours chez le consul pour changer mon papier en espèces, faire quelques provisions de nourriture, et enfin ramasser le précieux Sam. Avant que le matin soit venu, il faut que nous soyons en route vers le Tom-fa. Te sens-tu la force de travailler dur avec ce morceau de pain dans l'estomac pour tout potage? demanda l'oncle, dissimulant sous un air stoïque la pitié qui serrait son cœur pour l'enfant, si jeune encore, si peu aguerri en comparaison avec lui-même, et qui supportait tant de fatigues sans que sa bonne humeur en fût altérée.

— Ne craignez rien, mon oncle, dit Jean-Charles; je saurai attendre mon déjeuner... Ah! je comprends maintenant pourquoi vous me demandiez à notre premier voyage si je savais prendre le poisson à la main, les oiseaux à la fronde, et cuisiner au pied levé... Ces talents peuvent ... pas

être inutiles en effet!.

BIBLIOTECA NACIONAL DE MAESTROS — Par malheur, dit M. Cazaveilh, qui déjà arrachait de grandes feuilles de liège et les disposait en tas après les avoir taillées symétriquement à l'aide d'un couteau de poche, par malheur, ça manque de gibier par ici. Et, quant à essayer de la pêche, il faut encore que nous nous éloignions de la rive pour aller recueillir cette résine... Enfin, un peu de patience et nous viendrons bien à bout de tout ceci. »

Après une heure de travail méthodique, rapide et adroit, l'une des caisses était descendue de sa cachette, enduite d'une sorte de poix gluante qui avait le double avantage de protéger la caisse et de rendre adhérentes les feuilles de liège sans le secours de clous qu'on eût été bien embarrassé de se procurer; et Jean-Charles ayant assuré qu'il se chargeait des deux autres, M. Cazaveilh reprit pour la seconde fois le chemin de la résidence.

Nous ne dirons pas en détail comment îl parvint à réveiller le consul sans que le voisinage en fût averti, comment ce galant homme se mit aussitôt en quatre pour réaliser les vingt mille francs en or qu'exigeait le rapace Hoki, combien surtout le maître eut de mal à secouer d'un profond sommeil son valet de chambre, à le convaincre de le suivre (la note de l'hôtel était payée, comme on sait), comment enfin il réussit à regagner sans encombre le massif de chênes-liège où Jean-Charles achevait d'envelopper la troisième caisse.

— Me voici! dit M. Cazaveilh et voici Sam qui rechigne un peu, mais qui, Dieu merci, n'a pas mangé depuis quelques heures, car je l'ai tiré d'un sommeil qui durait évidemment depuis assez longtemps. Sans cela il aurait fallu attendre que ce monsieur eût fini sa digestion, ce qui n'eût pas laissé de nous déranger... J'apporte des vivres,

mon cher enfant... Mais il faut attendre, n'est-ce pas, d'être sur notre rocher pour y faire honneur. A présent, avale-moi quelques gorgées de cette eaude-vie. Une fois n'est pas coutume... et en avant!

« Sam sait donc nager? dit Jean-Charles, qui pour la première fois envisageait ce côté de la

question.

- Comme un poisson! C'est son unique talent!

- Qu'allons-nous faire de nos habits?

— Nous les attacherons chacun sur notre caisse. J'ai apporté quelques petits pelotons de corde et du papier goudronné à cet usage. C'est cette bonne M^{me} X... qui m'a donné tout cela, les vivres aussi... Ah! quelle bénédiction qu'une femme courageuse et intelligente! Croirais-tu que c'est elle qui a fourni le complément de la somme en allant dénicher un vieux bas de laine que la nourrice de sa fillette, une Normande rapace mais dévouée, est en train de remplir depuis des années? Mais je te dirai plus tard mon odyssée. Pour l'heure, il s'agit de se lancer en pleine eau. »

Le jour commençait à poindre; au loin, vers l'est, une bande blanchâtre se dessinait vaguement entre le ciel et la mer, lorsque les trois nageurs se

mirent en mouvement.

« Si tu sens la moindre fatigue, appuie-toi sur moi, mon garçon, dit l'oncle, en plaçant Jean-Charles à sa gauche; je puis parfaitement me contenter du bras droit pour mon usage personnel.

— J'espère bien, dit le jeune homme, ne pas vous infliger le surplus de mon poids. Mais vousmême, mon oncle, pensez-vous pouvoir sans danger tirer cette longue coupe?

- Oh! moi, dit M. Cazaveilh, je ne sais pas ce

que c'est que la fatigue! »

CHAPITRE XX

L'EFFORT DÉCISIE

L'effort, certes, était grand, mais non pas audessus des forces d'un garçon bien découplé comme Jean-Charles et déjà rompu à tous les exercices du corps. Ainsi que beaucoup de Parisiens, il était bon nageur, et son éducation nautique s'était perfectionnée sur le lac Michigan. Encadré par M. Cazaveilh et Sam, et poussant devant lui sa caisse. il nageait vigoureusement autant qu'eux; chaque brassée faisait décroître la distance qui les séparait de l'îlot de Tom-fa, qui, d'abord pareil à un petit nuage gris dans le lointain, prenait peu à peu une forme plus précise; bientôt Jean-Charles distingua les rochers dont l'îlot était composé et la pensée de pouvoir dans quelques instants s'y allonger de tout son long lui donnait de nouvelles forces. Enfin on l'atteint ; la houle, plus forte autour des récifs de l'île, s'empare des voyageurs, les soulève de son haleine puissante. Un dernier effort, un suprême coup d'épaule, et Jean-Charles vient tomber sur la grève, à bout de forces pour un moment, mais soutenu par le sentiment si encourageant du succès. Le bateau-pilote est là, sombre

et noir comme un requin, se dissimulant dans une

anfractuosité du rocher.

« Alerte!... Ne perdons pas de temps! s'écrie M. Cazaveilh, en se redressant, après s'être penché plein d'anxiété sur son neveu qui le rassure d'un sourire et d'une pression de main : qu'on le laisse souffler cinq minutes et il sera en possession de toutes ses facultés. »

Le pilote tend sa patte maigre :

« M'n'argent d'abord!... fait-il en dessinant un sourire simiesque.

— Quand nous serons à bord avec les caisses, mon ami, répond M. Cazaveilh ; pas une seconde

plus tôt! »

Le pilote fait la grimace. Qui sait quelles idées vagues de traîtrise s'agitent sous ce crâne déprimé d'Asiatique! Mais M. Cazaveilh est habitué à manier les hommes; il sait lire au fond d'une âme, qu'elle soit jaune, noire ou blanche. Soulevant son neveu entre ses bras, il le dépose dans le bateaupilote. Les trois caisses viennent ensuite, puis Sam que son épreuve de natation paraît avoir réveillé pour de bon; enfin M. Cazaveilh s'installe en face du pilote et le couvre de son regard étincelant.

« En route! commande-t-il d'une voix brève. — Et m'n'argent?... pleurniche le Japonais.

— Devant le capitaine du *Cyphrenès*, répond M. Cazaveilh avec fermeté. Allons, preste! Ne

lambinons plus! »

Le pilote prend son poste en rechignant, et le petit bateau se met à fendre les eaux sombres en emportant son précieux fardeau loin de la terre japonaise. C'est avec un profond battement de cœur, dissimulé sous un calme absolu, que M. Cazaveilh voit diminuer la côte, grandir la silhouette noire du vapeur. Le trajet lui paraît interminable;

il l'emploie à réparer les forces de Jean-Charles que la faim plus que la fatigue encore a accablé; il l'aide à se rhabiller, procède luí-même à sa toilette et veille à ce que Sam en fasse autant. Le paresseux serviteur, une tranche de pâté d'une main et une bouteille de vin vieux de l'autre, se trouve fort bien de son état de nudité primitive et n'hésiterait pas à se présenter sur le pont du vapeur dans le costume d'Adam. Mais son maître veille à sa correction, et quand enfin le bateau-pilote accoste, les trois voyageurs sont habillés de pied en cap, et, restaurés par une excellente collation, semblent ne plus se rappeler l'épreuve qu'ils viennent de subir.

Le capitaine en personne est à la coupée.

« Arrivez donc, que diable!... crie-t-il d'une voix furieuse. Cinq minutes de plus, et je levais l'ancre. Ne voyez-vous pas que nous allons avoir du gros temps?... »

Et une volée de jurons s'ensuit.

« Moi pas pouvoir benir plus tôt, bégaie le pilote : les Folansis pas arribés...

— Patience! patience!... prononça la voix grave de M. Cazaveilh; nous voici. Le bagage d'abord, capitaine. »

« On hisse les caisses, puis les trois voyageurs embarquent à leur tour.

« Et m'n'argent!... crie le pilote frémissant

d'impatience.

— Le voici, dit M. Cazaveilh, en lui remettant le sac de toile à travers laquelle reluisent les pièces d'or. Capitaine, je vous prends à témoin du marché accompli : vingt mille francs pour nous amener à votre bord!...

— Vingt mille francs!... rugit le capitaine. Vingt mille francs à ce misérable, ce loqueteux!... Cent francs auraient amplement suffi!... Mais cela ne se passera pas ainsi!... C'est du vol!... Il faut lui faire rendre gorge... »

Le Japonais serre éperdument dans ses bras le

sac pesant et roule des yeux épouvantés.

« Rentre dans ta barque, dit M. Cazaveilh en le poussant par les épaules. Laissez, capitaine. Après tout, il risquait sa tête et, s'il l'estime vingt mille francs, c'est bien son droit...

— Mais je le nie absolument!... crie le capitaine. Vingt mille francs pour cette caboche-là... Jamais de la vie!... Il faut changer tout ça...

— On ne changera rien du tout, dit M. Cazaveilh avec autorité. Retourne chez toi, Hoki, et prends garde à ton sac; car, si je ne me trompe, il va exciter pas mal de convoitises... Capitaine, comme vous le faisiez fort bien remarquer tout à l'heure, le temps a tout l'air de vouloir se gâter, et nous ferions sagement de nous mettre en route. Allons, Hoki, débarrasse-nous de ta présence. Bonjour et merci tout de même!... »

Le Japonais dégringole l'échelle et va tomber dans sa barque, serrant toujours le précieux sac sur son cœur. Malgré la convoitise que le capitaine ne songe même pas à dissimuler, il sent bien que le moment de s'y livrer n'est pas venu et, confiant au recoin le plus sûr de sa mémoire le nom et la figure d'Hoki pour le retrouver à l'occasion, il se décide à le laisser partir et donne l'ordre d'ap-

pareiller.

Le puissant battement de l'hélice commence à faire palpiter le vapeur. La fumée jaillit hors de la haute cheminée et le grand navire se met à fendre avec rapidité les eaux bouillonnantes. Enfin!... enfin!... les précieuses caisses sont en sûreté!...

On laisse loin en arrière les côtes du Japon, et une heure plus tard elles ne forment plus à l'horizon qu'un nuage bizarre, affectant vaguement la forme d'un dragon. L'empereur du Japon en per-sonne, le puissant Mikado lui-même, ne pourrait plus à présent reprendre ces trois petites caisses, qui représentent tant d'argent et, pour M. Cazaveilh, incarnent l'espoir de ranimer, dans sa chère patrie, une industrie si intéressante et si cruellement éprouvée. Il se promène sur le pont, ne songeant même pas à prendre un repos qu'il a si bien gagné; devant les yeux de son esprit s'esquissent en visions rapides les bienfaits qui vont sortir pour sa terre natale de ces trois petites caisses sombres, dont les flancs recèlent une richesse inestimable. L'industrie lyonnaise va se relever de nouveau; sous les doigts doués par les fées des enfants de la vieille ville, les merveilles délicates vont fleurir, portant aux confins de la terre le renom du goût français. Il y aura du pain dans les hautes maisons noires, de la joie chez les petits enfants, de bons vêtements chauds pour les mères et les vieillards...

M. Cazaveilh sent une noble joie gonfler son cœur généreux; pas un instant il ne songe aux dangers qu'il a courus, à tout ce qu'il a risqué, à tout ce qu'il doit accomplir encore pour mener à bien son entreprise. Qu'il puisse seulement rapporter son butin en France, et il sera cent fois payé

de ses peines!...

Cependant le capitaine vient interrompre ses méditations; c'est pour plaider sa cause, représenter le péril qu'il a encouru en restant dix-huit heures dans les eaux japonaises pour attendre M. Cazaveilh, la témérité qu'il a eue de le recevoir à son bord avec sa marchandise prohibée, et la condamnation à mort qu'il a bravée pour lui. Les

vingt mille francs du pilote ont tellement allumé sa convoitise qu'il ne s'arrête plus dans ses vœux. Il ose nommer une somme qui lui paraît à luimême fabuleuse, comme le prix auquel il estime ses services... Mais M. Cazaveilh se contente de sourire, en lui signant une traite sur son banquier de Hong-Kong.

« Vous faites une bonne affaire, capitaine, ditil; mais vous ne pourrez avoir plus de plaisir à

toucher que je n'en éprouve à payer!... »

Et il s'éloigne, laissant le capitaine abasourdi

de cette façon d'envisager une dette.

Le gros temps annoncé par le marin ne tarda pas à se déchaîner. Le vapeur se mit à fuir devant l'orage comme une mouette, rasant la cime des vagues ainsi qu'un gigantesque oiseau. M. Cazaveilh se frottait les mains. De ce train-là on serait encore plus vite à Hong-Kong. Et plus tôt il y arriverait, plus tôt il pourrait repartir pour la France. Le vapeur courut toute la nuit, poussé par un vent furieux. La tempête faisait rage, et l'équipage entier resta sur le pont jusqu'à l'aube. Quant à Jean-Charles, il ne s'en aperçut même pas, car son permier mouvement, sitôt embarqué, avait été de descendre dans sa cabine et de se jeter sur sa couchette. Il y était à peine allongé qu'un profond sommeil s'emparait de lui; il dormit quinze heures sans seulement se retourner, au milieu d'un fracas de tonnerre et d'un déchaînement de vagues auprès desquels une bataille d'artillerie aurait semblé un simple murmure de flûte... Plusieurs fois, M. Cazaveilh descendit auprès de lu; ; il le trouva toujours dormant du plus paisible sommeil; et il faut avouer qu'il l'avait bien gagné.

Le lendemain, vers midi, l'orage se calma, ne

laissant qu'une longue houle qui continuait à porter le steamer vers la Chine; mais à la tempête succéda la plus étouffante chaleur. Le thermomètre montait à vue d'œil; l'atmosphère devenait suffocante; le goudron commença bientôt à craquer sur le pont, répandant une odeur forte ; les métaux, les cuivres devenaient brûlants au soleil. Jamais Jean-Charles n'avait subi une température pareille. Étendu sur le pont dans une chaise de rotin, il se sentait incapable d'accomplir une autre besogne qu'avaler les boissons fraîches que Sam lui apportait avec sympathie. Il fut d'autant plus surpris de voir que M. Cazaveilh, loin de se laisser accabler par la chaleur, se promenait sur le pont, le front soucieux, l'air agité. Enfin, comme il passait à côté de Jean-Charles, celui-ci se hasarda à le questionner:

« Eh! mon enfant, comment veux-tu que je me

repose par une chaleur pareille?...

Mais justement, mon oncle!... C'est bien

pour cela!...

— Oui, pour toi, je le comprends... Mais quand je pense à ce qui peut arriver!...

- Quoi donc?...

— Ne vois-tu pas que si cette température sénégalienne continue, si elle persiste à Hong-Kong, tout est perdu!...

- Ah! mon Dieu!... la graine!... fit Jean-

Charles consterné et comprenant soudain.

— Mais sans doute!... Si elle germait!... Ah! vois-tu, je donnerais volontiers dix millions pour abaisser la température de dix degrés!... Faut-il avoir assez de malchance!... Réussir jusqu'ici et nous trouver acculés à une difficulté pareille!...

— Et contre laquelle on ne peut rien!... s'écria Jean-Charles désolé. Ah! mon oncle, quel malheur!... Qu'allez-vous faire? Quel parti allez-vous

prendre?

— Comment veux-tu que je le sache?... Si cette maudite graine commence à germer, je ne sais de quelle extrémité je serais capable!... »

Et il se reprit à arpenter le pont à grands pas,

le front couvert de nuages.

Jean-Charles avait perdu toute sa tranquillité. Voir son oncle, si courageux, s'abandonner ainsi à l'inquiétude, il y avait là, en effet, de quoi faire réfléchir. Lui-même en resta éveillé une partie de la nuit; mais le matin, à l'aube, illuminé d'une révélation soudaine, il courut au chevet de M. Cazaveilh.

« Mon oncle, j'ai une idée!...

- Voyons!

- La chaleurne va faire qu'augmenter en mer?...

— Hélas! c'est trop certain...

— Si nous nous embarquons pour la France, ce sera proprement nous mettre dans la gueule du loup?

— Je ne le sais que trop!...

— Eh bien! il ne faut pas nous embarquer pour la France!... Au lieu de courir vers la chaleur, il faut la fuir!... Il faut remonter vers le

— Et rentrer par la Russie!... s'écria M. Cazaveilh en sautant sur ses pieds. Ah! mon enfant, viens que je t'embrasse!... Tu as là la plus fière idée qui fut jamais!... A peine débarqués, nous repartons pour Port-Arthur... nous traversons la Sibérie, et nous ramenons la graine intacte à Lyon!... Et ce sera grâce à toi!... Le diable m'emporte si j'aurais songé à ce parti!... Je vieillis, décidément!... Mais tu seras là pour me remplacer, mon brave enfant!...

— Peut-être pourriez-vous induire le capitaine à forcer la vitesse? Moyennant finances, je crois bien qu'il fera tout ce que vous voudrez!

— Tu as, ma parole, deux fois raison! s'écria M. Cazaveilh, avec son beau rire sonore, et je vais

de ce pas le lui proposer! »

Un nouveau traité fut vite conclu ; le capitaine, excité par l'appât d'un gain encore plus formidable qu'il ne l'avait espéré, mit son navire sous une pression à faire éclater les chaudières ; les mécaniciens se regardaient entre eux, le croyant fou. M. Cazaveilh, l'œil fixé sur le manomètre, veillait auprès des machines. Poussé par cette furieuse ébullition, le steamer accomplit son trajet avec vingt-quatre heures d'avance sur le temps normal.

On entrait à toute vapeur dans le port de Hong-Kong; mais le thermomètre marquait quarante-

neuf degrés et demi.

Il n'y avait pas de temps à perdre. On avait pensé un moment à loger les précieuses caisses dans la glace; mais pouvait-on risquer de les geler et de rendre la graine à jamais stérile? Évidemment, non! Ce parti avait été écarté à peine entrevu. M. Cazaveilh s'était contenté de les faire porter à fond de cale et de faire entretenir dans la soute une température très fraîche au moyen de grands blocs de glace artificielle, car heureusement le steamer possédait une machine à glace. Mais, à peine à terre, le danger allait redoubler.

Le vapeur s'arrêta à Hong-Kong, cette grande île que l'Angleterre a su coloniser, et dont elle s'est fait une sorte de Gibraltar commercial aux portes de la Chine. La ville principale, Victoria, offre un curieux mélange d'architecture chinoise et européenne; à côté du palais de l'évêque an-

glican, des maisons des commerçants anglais — pour la majeure partie marchands d'opium — grouillent les rues chinoises avec leur luxe de porcelaine, de clochetons dorés, leurs toits bizarres et retroussés, et leur révoltante malpropreté, les odeurs infectes qui déshonorent les plus opulentes cités chinoises, et que les Anglais ont été impuissants à bannir de leur colonie. Le Chinois veut son cloaque infâme coulant au milieu de la rue; il veut son tas d'ordures nauséabondes s'empilant au seuil de sa demeure à des hauteurs invraisemblables. Cette odeur fade, caractéristique de l'Empire du Milieu, mélange de musc, de poivre et des senteurs les plus révoltantes, salua les voyageurs à peine débarqués.

La foule qui remplissait les rues de Victoria laissait passer nos amis sans trop prendre garde à eux, car elle était habituée à voir des Anglais, « les diables aux cheveux rouges », ainsi que les appellent les mamans chinoises en les invoquant pour apprendre la sagesse aux petits Célestes in-

disciplinés.

M. Cazaveilh avait eu soin de se munir d'un fort bloc de glace qu'on plaça, enveloppé d'épaisses couvertures de laine, sur les précieuses caisses pour leur faire traverser la ville, afin que la transition de la fraîcheur de la cale à la chaleur torride du soleil, qui dardait ses rayons sur les rues étroites, ne fût pas trop brusque. Après avoir déposé son bagage au Consulat de France, il s'informa d'une barque en partance pour Port-Arthur, la rade que le Japon a cédée à la Russie par un traité récent.

Il espérait y trouver des Russes avec lesquels il pourrait s'arranger pour traverser la Sibérie.

Son premier soin fut d'aller tout d'abord se présenter à la maison Van der Hoghen frères, banquiers hollandais, avec lesquels il était depuis de longues années en rapports suivis, et qui lui ouvrirent avec empressement un crédit illimité.

Ce ne fut pas chose facile que de découvrir un propriétaire de jonque prêt à remonter toute la mer de Corée et à transporter les voyageurs au but qu'ils désiraient atteindre. Enfin, à prix d'or, M. Cazaveilh décida un certain Wan-Lo, Céleste entre deux âges, à la physionomie astucieuse et féroce à la fois, à les recevoir à son bord. L'équipage se composait de deux autres Chinois, de mine assez équivoque, et la jonque portait, en outre, la femme du maître, Mme Odeur-Suave, qui n'était pas tout à fait sans prétention à l'élégance, puisqu'elle titubait noblement sur ses petits pieds qui sont considérés en Chine comme l'indice d'une naissance distinguée; enfin le petit Yang-Ping, bambin de huit à neuf ans, complétait le personnel de la jonque. L'enfant, dont l'amusante physionomie était bien chinoise, paraissait tout absorbé dans l'étude de ses premiers livres de classe : il venait de prendre son nom d'école; jusque-là il avait répondu au nom de lait, qu'il avait reçu à sa naissance et porté, selon l'usage, jusqu'au jour où il était devenu écolier. A vingt ans seulement il devait assumer son nom définitif. Quant aux filles. elles changent leur nom de lait en se mariant seulement. Mme Odeur-Suave, par exemple, s'était appelée tout simplement Mile Quatre jusqu'à ses justes noces avec Wan-Lo.

M. Cazaveilh procéda lui-même à l'embarquement de ses précieuses caisses dans la jonque et les plaça dans sa propre cabine, décidé à ne pas s'en séparer une minute. Il n'avait pas omis de se munir d'une certaine quantité de sels réfrigérants, afin d'y entretenir une température assez fraîche pour écarter tout danger de germination. Le voyage commença le soir même, M. Cazaveilh ayant, par des arguments sonores, fait comprendre

à Wan-Lo la nécessité de se presser.

Jean-Charles, attiré par la mine futée du petit Yang-Ping, ne tarda pas à se lier d'amitié avec lui : et lui avant un jour montré sa ceinture de tsaoi-t'sai, l'admiration du bambin fut sans bornes. Il confia à Jean-Charles son ambition de sortir de sa condition en devenant lettré, lui aussi; et le jeune Bertoux lui avant expliqué certains passages obscurs de ses livres de classe, l'affection du petit Céleste tendit à devenir de l'adoration. C'était d'ailleurs un enfant d'un bon naturel et au courant déjà de toutes les formules de la politesse que pratiquent dans son pays les classes populaires même. C'est ainsi que, sachant qu'il est poli, là-bas, de s'enquérir de l'âge des gens, son premier soin fut de demander à Jean-Charles, en parlant de M. Cazaveilh : De quel âge jouit le distingué et honorable entre tous les vieillards? Et quand Jean-Charles l'eut éclairé sur ce point, l'enfant, avec un profond kotoh ou salut, s'empressa d'ajouter : L'honorable vieillard jouit-il du bonheur? Ce qui, traduit, signifie simplement : « La santé de monsieur votre oncle est-elle bonne? » En outre, Yang-Ping ne parlait de lui-même que sous les noms de ver de terre, misérable puceron, petit chien sans valeur, ce qui prouvait que sa mère l'avait très bien élevé.

M^{me} Odeur-Suave, aidée par un des deux hommes de l'équipage, se tenait en général dans une petite cuisine élevée à l'avant de sa jonque, occupée à fabriquer du bout de ses longs ongles teints en bleu les plus étranges ragoûts; les deux hommes employaient à la pêche tous les instants qui

n'étaient pas pris par la manœuvre, car les Chinois sont passionnés mangeurs de poisson; la mère ne s'asseyait jamais à table, ni avec les passagers, ni avec son mari ou son fils, et se mêlait fort peu à ce qui se passait. Mais on pouvait lire dans ses petits yeux bridés une vive satisfaction lorsque Jean-Charles et le jeune Yang-Ping, assis côte à côte sur le pont, se penchaient sur le même livre pour en déchiffrer le texte obscur. Les explications de son professeur improvisé étaient du plus grand secours pour le petit écolier, qui en concevait la plus vive reconnaissance. Il sut la témoigner à l'occasion, ainsi qu'on le vit bientôt.

Le soin que M. Cazaveilh avait eu de ses caisses, l'anxiété visible qu'elles lui inspiraient n'a-

ses, l'anxiete visible qu'elles fui dispiralent h'avaient pas tardé à exciter la cupidité de Wan-Lo, qui se persuada qu'elles devaient contenir un trésor. Peu à peu germa dans son cerveau l'idée qu'il aurait tout avantage à s'en emparer : de là à former quelque sinistre projet contre les passagers, il n'y avait qu'un pas ; à certains regards obliques, à certains éclairs de férocité aussitôt démentis par un redoublement de politesse obséquieuse, M. Cazaveilh comprit à peu près ce qui se tramait dans cette âme louche ; il résolut de veiller, d'être sur

ses gardes et d'y mettre son neveu.

Cependant, pendant quelques jours, tout marcha à souhait; le maître de la jonque était plein de politesse et de prévenances; les hommes paraissaient être de bonne humeur et de bonne volonté, et le petit navire accomplissait paisiblement son voyage; la vigilance de M. Cazaveilh semblait inutile; mais une nuit, — on se trouvait vers le milieu de la mer de Corée, — le vieillard, qui avait le sommeil excessivement léger, perçut comme un frôlement à l'entrée de sa cabine, séparée du pont par

BIBLIUICUA IX



SOUDAIN, UNE PETITE FORME NOIRE SE DESSINE DANS LE CADRE DE LA PORTE, UNE VOIX PERÇANTE RETENTIT (P. 319).

BIBLIOTECA PACIONAL

une natte suspendue en guise de portière au cadre de jonc. A l'instant éveillé, il se garda de faire un mouvement et attendit en retenant son haleine, serrant son revolver chargé dans sa main droite.

La natte se soulève sans bruit; Jean-Charles ne bouge pas, et le ronflement sonore de Sam, couché en travers du seuil, proclame que lui non plus n'a rien entendu; sur le ciel criblé d'étoiles, le cadre de la porte se dessine ainsi qu'une clarté vague, et sur cette clarté une forme sombre se dresse soudain; le reflet phosphorescent des vagues allume un éclair en travers de sa tête : c'est un long couteau affilé qu'il tient entre ses dents. M. Cazaveilh reconnaît la silhouette de Wan-Lo, ainsi qu'il s'y attendait.

Le patron, léger comme une ombre, enjambe le corps immobile de Sam et se dirige en rampant vers la couche de M. Cazaveilh, qui suivait tous ses mouvements à travers ses paupières mi-closes; il va toucher le lit; mais soudain une petite forme noire se dessine dans le cadre de la porte et une voix perçante retentit, claire et nette comme un

appel de clairon:

« Au secours!... mon père!... Étrangers!... une voie d'eau vient de se déclarer dans la jon-

que!... »

Avec une sourde exécration, Wan-Lo lâche son poignard, se tourne furieusement vers son héritier; M. Cazaveilh, qui s'était couché tout habillé, laisse tomber son revolver dans sa poche, et, se dressant avec le calme et le sang-froid qui ne l'abandonnent jamais, propose d'aller sur-le-champ examiner de près le désastre et s'occuper d'y remédier. Jean-Charles et Sam, réveillés en sursaut par le cri d'appel du petit Yang-Ping, se précipitent avec lui vers l'endroit qu'il leur a signalé. C'était

comme il l'avait dit : près du fourneau de la cuisine, vers l'ouverture où M^{me} Odeur-Suave avait coutume de vider les eaux ménagères, se montrait une large fissure ; l'eau, pénétrant sans bruit par l'orifice, menaçait d'envahir bientôt toute la cabine et de couler la jonque si on ne se hâtait de porter remède au mal. L'accident, d'ailleurs, ne pouvait remonter bien loin, dix minutes ou un quart d'heure à peine : car si la voie d'eau était restée ignorée une heure de plus, le bateau sombrait infailliblement.

D'autorité, M. Cazaveilh prit la direction du sauvetage. Assignant à chacun sa tâche, il eut bientôt sous la main les planches, l'étoupe et le goudron, et, en un temps relativement court, l'eau était expulsée, la jonque radoubée, le danger écarté.

M^{me} Odeur-Suave n'avait cessé de remercier avec volubilité M. Cazaveilh, tout en se glorifiant d'avoir donné le jour à un enfant si intelligent, un enfant à qui, sans conteste, ils devaient tous la vie!... Quant à Wan-Lo, il se taisait; sombre et taciturne, il se contentait d'exécuter en silence les ordres de son passager. A la rage de la tentative manquée se joignait la honte du malfaiteur démasqué, car d'un regard M. Cazaveilh lui avait signifié qu'il n'était point sa dupe. Et maintenant, à la cupidité se joignit dans cette âme oblique une soif-furieuse de vengeance.

Aussi, dès ce moment, n'ayant pas de peine à démêler les sentiments qui l'agitaient, M. Caza-

veilh résolut-il de redoubler de vigilance.

Jean-Charles, à qui il communiqua ce qui s'était passé, fut d'avis comme son oncle que l'intervention du petit Yang-Ping n'avait eu rien d'accidentel, et que, démêlant les criminels projets de son père, il avait eu recours à l'expédient de la voie d'eau pour les déjouer. A en juger par le regard sinistre que Wan-Lo fixait parfois sur le pauvre petit, on pouvait supposer que ce soupçon lui était venu aussi; mais l'enfant conservait un air d'insouciance ingénue qui aurait fait douter M. Cazaveilh lui-même, s'il n'avait surpris parfois au fond de ses yeux noirs un regard si alerte et si profond, une fugitive expression si étrange chez un garçon de cet âge que sa conviction se changeait en certitude. Un drame muet se joua donc sur la jonque à partir de cette nuit. M. Cazaveilh et Jean-Charles se relayèrent pour dormir, et celui qui veillait tint constamment en main un revolver chargé.

Sans ostentation, on laissa voir qu'on était armé et prêt à agir ; et Wan-Lo, comprenant qu'il compromettrait son propre pain en se brouillant avec ses passagers, et d'ailleurs aussi lâche que féroce, renonça à porter la main sur le butin qu'il convoitait.

Enfin on atteignit Port-Arthur et les voyageurs se disposèrent avec joie à quitter la jonque inhospitalière. Tout en comptant à Wan-Lo l'énorme somme stipulée pour le passage, M. Cazaveilh lui conseilla froidement de veiller sur ses fâcheux instincts s'il ne voulait finir ses jours en dansant au bout de la potence. Le Céleste ne répondit que par un regard si affreux que plus que jamais l'oncle et le neveu frémirent à la pensée de laisser à sa merci le pauvre petit Yang-Ping; car de plus en plus la conviction s'imposait qu'on lui devait la vie et que ce père dénaturé voudrait se venger de son échec sur son fils...

Jean-Charles avait posé sa main sur la frêle épaule du petit Céleste et semblait ne pouvoir se résoudre à l'abandonner... Cédant à une impulsion soudaine et posant son magnétique regard droit dans les yeux du sinistre Wan-Lo, M. Cazaveilh proposa de lui confier une lettre ouverte pour la banque Van der Hoghen, annonçant qu'il y déposerait au nom du petit Yang-Ping une somme suffisante pour subvenir aux frais de son éducation jusqu'à sa vingtième année; ladite somme payable à son père, à condition qu'il présenterait chaque mois l'enfant en parfaite santé à la banque européenne.

La rage et la cupidité se livrèrent un hideux combat dans l'âme du patron. L'avarice l'emporta et il consentit au marché. Les larmes de gratitude de M^{me} Odeur-Suave et du pauvre petit, la façon dont ils baisèrent cent fois en pleurant les mains de leur bienfaiteur, montrèrent assez combien ils

avaient partagé ses craintes.

Ayant réalisé son généreux projet, M. Cazaveilh se mit en quête de moyens de transport. Comme il l'avait pensé, il ne tarda pas à trouver une caravane de marchands de fourrures sibériens en partance. Nos amis se joignirent à eux et arrivèrent en leur compagnie, sans incident notable, jusqu'aux rives du fleuve Amour.

CHAPITRE XXI

A TRAVERS LA SIBÉRIE

Enfin on était en terre russe! Le fleuve Amour franchi, les trois voyageurs et leurs trois colis se croyaient enfin séparés des Chinois, ce peuple inquiétant et mystérieux, aux allures équivoques, aux yeux perfides, à l'âme indéchiffrable, à la trahison toujours prête. Certes, les populations à travers lesquelles on allait voyager étaient incultes, barbares, presque sauvages, souvent. Mais ce n'étaient pas des ennemis; il n'y avait pas, entre les habitants de la Sibérie et ceux qui entreprenaient de la traverser, cet antagonisme de race logé au plus profond du cœur dès la naissance, qui peut rester dissimulé par un effort de courtoisie ou sous le mobile puissant de l'intérêt, mais qui éclate vivace, irréssitible et féroce, dès que la moindre étincelle vient mettre la flamme à ce fover latent.

Dans ces provinces reculées, la longue voie ferrée désignée sur les plans sous le nom de Trans-Sibérien, n'existait encore qu'en projet. Le premier soin de M. Cazaveilh fut donc de se procurer une tarentasse attelée de deux bons chevaux et un cocher à peu près instruit de la géographie du pays. L'affaire ne marcha pas toute seule, un obstacle insurmontable s'étant présenté au début, à savoir : l'ignorance où les contractants se trouvaient de la langue l'un de l'autre. Tant qu'il ne s'agissait que de la nourriture et du coucher, le langage des signes était amplement suffisant, surtout avec la grande habitude qu'avait le voyageur de ce genre de négociation par tous pays. Mais quand il fallut aborder l'entreprise compliquée d'un achat de chevaux et de voiture, la situation devint véritablement embarrassante, d'autant plus que le maquignon sibérien (un homme du nom d'Oussambaï), assez semblable en cela à ses congénères sous d'autres cieux, se serait cru lésé en concluant un marché sommaire, dépouillé des longs débats, finasseries, beuveries, refus, faux départs, retours, serments et criailleries qui sont considérés par tous pays comme l'accompagnement obligé d'une affaire chevaline bien entendue. Comme il ne comprenait d'ailleurs pas un mot en dehors du fait brut que l'étranger se présentait pour acheter, la question n'avançait pas d'une semelle. Irrité de ne rien saisir des langues diverses tour à tour essayées, et vaguement inquiété, comme toute nature primitive, par la vue de types à lui inconnus, le marchand de chevaux avait fini par baisser le front d'un air obstiné, et force avait été de comprendre que la séance était levée. C'était, au surplus, une bonne tête aux yeux bleus naïfs, aux pommettes saillantes, enterrées sous une véritable forêt de barbe et de cheveux roux emmêlés, au large frontail de bœuf paisible et doux, logeant peu d'idées, mais s'y cramponnant solidement.

Dérouté un moment par son insuccès, M. Cazaveilh se ravisa bientôt et prit un grand parti. « Ce brave maquignon ne veut pas traiter sans comprendre, dit-il. Eh bien, après tout, il est dans son droit! Il nous faut étudier sa langue.

— Alors, dit Jean-Charles sans s'étonner, nous allons nous établir dans ce village pour quelques

semaines?

— Non pas! Diable! Le temps presse, et il faut se mettre en route demain au plus tard.

- En vingt-quatre heures, apprendre de toutes

pièces une langue nouvelle?

- Non, non! Pas de toutes pièces : rien que les pièces indispensables. Et même, je gagerais que les éléments, je les ai déjà emmagasinés dans la case du langage, dit l'oncle frappant sur son front. Quand on possède plus ou moins bien une douzaine de langues choisies au hasard sur les divers points du globe, il y a fort à parier que la treizième viendra sans trop de peine. Ce qui me manque ici, ce qui me déroute, c'est la musique du parler local, une des plus ingrates, par parenthèse, que j'aie jamais ouïes. Je suis convaincu, ou plutôt je suis sûr, que, lorsque j'aurai saisi le rythme, la me-sure, la coupe que ces barbares abandonnés des dieux ont adoptés pour exprimer leurs rudimentaires pensées, je me ferai entendre tout de suite. Cela se réduit, en somme, à étudier un petit air : une journée doit suffire pour cette tâche! »

Et avec une patience, une volonté prodigieuse, le patriote qui ne reculait devant aucun effort pour servir son pays, se mit, comme il disait, à étudier la dure et monotone mélopée de l'idiome Tcherkesse. L'hôtelier qui se trouvait être, comme il arrive souvent, l'intelligence la moins fermée du village, fut institué du coup maître de langues et ne tarda pas à prendre goût à son métier; car l'élève avait commencé par lui graisser la patte et

continuait par des progrès si rapides que l'autre ne pouvait naturellement les attribuer qu'à son génie didactique. On désigna d'abord les objets visibles qu'on nommait et notait au passage ; puis on aborda les qualités des choses; de là on passa aux verbes; et en peu de temps on arrivait à se dire et à comprendre de part et d'autre quelques phrases élémentaires relatives à la température, à la table, au coucher, au voyage, à la suprême question d'argent!... Selon ses prévisions, M. Cazaveilh, linguiste remarquable, avait retrouvé dans les mots que lui enseignait son professeur improvisé plus d'une vieille connaissance qui avait passé inaperque par suite d'une articulation, et surtout, comme il l'avait deviné, d'une prosodie à laquelle son oreille était inaccoutumée. C'était tout ce qu'il fallait. Pour cet esprit vif et pénétrant, mettre de l'ordre dans ces matériaux épars, y introduire les compléments nécessaires, et s'en servir avec discernement, ce n'était jamais qu'un jeu. Avant la fin de la journée, il avait acquis le bagage linguistique nécessaire pour mener à bien son marché, et le maquignon fut entrepris sur de nouveaux frais. Oussambaï ne parut nullement surpris du tour de force accompli par son client. Si une chose pouvait l'étonner et le choquer, c'était, au contraire, qu'on ne parlât pas le langage de sa province. Mais, une fois en possession de ce rude instrument, M. Cazaveilh acquit si bien le secret de le charmer, qu'au bout d'une demi-heure de libations et de propos oiseux en apparence, non seulement le marché était conclu, mais Oussambaï en personne se chargeait de la fonction de cocher, comprenant obscurément peut-être qu'il avait affaire à un homme extraordinaire : un de ces visiteurs comme on en voit dans toutes les légendes et

mythologies, et dont on se dit qu'ils étaient plus

qu'humains après qu'ils ont disparu...

On était donc parti; les caisses bien calées au fond de la tarentasse, les provisions nécessaires emballées, chacun revêtu du touloupe obligé, et Oussambaï coiffé d'un bonnet de fourrure monstrueux, on avait commencé le long et pénible voyage qui seul permettrait d'amener à bon port la précieuse graine. Le thermomètre toujours à portée, M. Cazaveilh ne cessait de s'assurer que la température était favorable. Si quelque variation dangereuse menaçait, on obliquait aussitôt, on changeait de route, on retournait même sur ses pas, s'il le fallait absolument, pour quelques heures.

De cette manière on franchit les monts Iablonoï-Stanovoï, on arriva sur les bords du majestueux Baïkal, à l'immense étendue, aux eaux douces, au littoral escarpé. Un moment on fut tenté de s'embarquer sur le lac, qui porte ses eaux à l'Iénisséï dont le courant puissant aurait notablement raccourci le voyage. Mais le Baïkal est connu pour sa navigation dangereuse; les naufrages y sont journaliers et on ne les compte plus. A aucun prix il ne fallait risquer de perdre d'un coup la cargaison si péniblement acquise. Mieux valait courir les risques d'une route prolongée.

Les voyageurs poursuivaient donc lentement, patiemment, cette rude odyssée. Ils traversèrent les monts Altaï, ayant dû virer précipitamment vers le sud, à cause de la température orageuse qui régnait dans la région de Tomsk. Puis ils reprirent la route du nord, car Tobolsk était la première grande étape du voyage. C'était là qu'on devait dire adieu au brave Oussambaï, renouveler habits et provisions, et trouver enfin la voie ferrée.

Depuis trois jours, la tarentasse suivait les bords

du Tobal, la température était froide, la neige épaisse comme de raison dans des provinces où les cours d'eau demeurent immobiles et glacés pendant huit mois de l'année. Mais l'air était calme, nos voyageurs n'avaient pas trop souffert, et la graine de ver à soie, protégée avec un soin qui ne se relâchait ni jour ni nuit, n'avait pas éprouvé d'avaries; elle paraissait décidément devoir arri-

ver triomphante au terme du voyage.

Cependant on n'avait pu échapper à quelques légers accidents : des chutes, en particulier, dont les occupants de la tarentasse s'étaient relevés avec de simples contusions, avaient fait du dégât parmi les bagages; l'une des caisses avait été sérieusement entamée. Par bonheur on put l'emmailloter provisoirement de manière à ne pas permettre à la température intérieure de baisser; et M. Cazaveilh, qui se serait plutôt dépouillé de son touloupe que de laisser contracter un rhume à sa graine, constatait fréquemment avec satisfaction que rien d'anormal n'était survenu en dépit de l'ouverture béante, dernier signe visible de la dernière culbute. Mais il ne fallait pas tarder à réparer le dommage, et on se réjouissait d'approcher de Tobolsk, la capitale et la reine de la Sibérie, ville de commerce, d'industrie, de ressources ; où la barbarie a pu être refoulée et endiguée sur un vaste rayon; où l'on voit une Bourse, un archevêché, une citadelle ; où l'on peut espérer enfin trouver des ouvriers habiles, capables de comprendre un ordre et de l'exécuter.

A Tobolsk, ainsi qu'il a été dit, on allait se séparer d'Oussambaï, et chacun en éprouvait du regret. Dans ce long et pénible voyage — excellente pierre de touche pour les caractères — on avait pu apprécier les qualités de l'automédon sibérien: discrétion, prudence, courage, patience, frugalité, etc..., tandis que le pauvre Sam sortait, au con-traire, deux fois diminué de la comparaison. Non que l'honnête moricaud eût rien fait de spécial pour démériter, ou que ses intentions ne fussent les meilleures du monde. Mais la nature, en créant ce spécimen de la race noire, s'était plu à lui donner à profusion les défauts qui, dans l'inhumaine distribution des parts, semblent l'attribut légitime du possesseur d'esclaves, tandis que chez l'esclave même ils paraissent tout à fait déplacés et sont jugés avec une rigueur qui n'admet pas de compromis. Peu soucieux de ces nuances, et tout comme si le sort l'avait fait naître au rang des privilégiés, maître Sam s'était toujours abandonné à ses instincts avec la plus parfaite confiance et le plus admirable laisser aller. Jamais un scrupule n'avait visité sa tête laineuse, suggérant la nécessité de combattre ses innombrables vices et de cultiver quelques vertus. Jamais non plus il n'avait conçu le moindre doute sur l'extrême importance de sa personnalité, et l'urgence de satisfaire tous ses appétits ; car autant et plus qu'un autre il cultivait la religion du moi, du numéro un, comme disent les Anglais.

Sam avait donc passé les longues et dures journées sans que son bien-être en fût trop compromis : dormant la majeure partie du temps, poussant les haut cris si l'un de ses quatre repas fondamentaux menaçait d'être écourté, occupant généralement la meilleure place, estimant, en somme, que cette manière de se faire voiturer à travers le monde ne manquait pas de charme, et formant un parfait contraste avec le cocher tartare chez qui l'abnégation et le sentiment du devoir paraissaient

être une seconde nature.

Toutefois, Sam était loin d'imaginer que sa part de mérite ou de responsabilité fût mince dans l'affaire. Une sorte de fidélité canine, d'attachement instinctif lui faisait généralement comprendre sans paroles ce qui intéressait son maître; et ici, les soins minutieux, les examens répétés, les inquiétudes constantes qu'il avait pu observer entre deux sommes, à propos des fameuses caisses, avaient fini par faire germer dans son obscure cervelle une idée de jour en jour mieux enracinée, à savoir que cette chose mystérieuse qu'on transportait à travers monts et marées au prix de mille peines et de mille dangers, devait être un objet merveilleux, quelque philtre ou charme surnaturel, peut-être un manitou sacré, auquel la fortune, le bonheur, la vie de toute la troupe étaient attachés. De là à concevoir une dévotion violente pour l'invisible fétiche, il n'y avait qu'un pas ; et Sam n'avait pas tardé à lui rendre un culte assidu : tout le temps où il était éveillé, on le voyait couvrir d'un gros œil attendri et dévot les colis renfermant les précieuses reliques; il s'arrangeait toujours pour dormir la tête appuyée sur l'une ou l'autre de ces caisses ; et M. Cazaveilh l'avait surpris plus d'une fois en train de les baiser avec ferveur, de leur murmurer en langue noire d'extatiques incantations. Devenu ainsi le gardien attitré du trésor, Sam n'était pas éloigné de regarder comme une atteinte à ses droits le moindre mouvement pour y porter la main; il rappelait assez la poule qui couve, prête à sauter aux yeux du premier qui voudrait toucher à ses œufs ; inébranlable au poste, oubliant même de prendre sa nourriture dans l'ardeur de son dévouement - à cela près que Sam n'oubliait jamais, lui, la question alimentaire!

On était descendu dans un des faubourgs de Tobolsk ; on avait pris logement dans la première auberge qui s'était présentée, et M. Cazaveilh ayant hâte de régler la question de la caisse à réparer, s'était immédiatement mis en quête d'un menuisier. Il était déjà tard, et l'espoir d'aboutir à un résultat pratique à cette heure aurait pu sembler chimérique à tout voyageur doué d'énergies ordinaires et arrivant en pays inconnu. Mais la résolution de notre héros n'avait rien d'ordinaire. Il avait fait ses calculs, décidé de partir par le premier train du matin, il connaissait suffisamment la langue russe, et l'entreprise de tirer un ouvrier de son lit, de le faire entrer dans ses vues, de le décider à reprendre le rabot, n'avait rien pour faire hésiter un homme habitué de longue date à vaincre les êtres vivants comme la nature inerte.

Tout ce que put obtenir Jean-Charles qui ne le voyait pas sans déplaisir s'aventurer de nuit dans cette ville inconnue ce fut de le décider à dîner. Pour ce qui était de l'accompagner, il n'y devait pas songer. Il fallait que l'un des deux veillât auprès du bagage que jamais ils n'avaient quitté à la fois une seule minute au cours de ce long voyage.

« Oussambaï est fort; il est au-dessus du soupcon, lui dit son oncle; Sam est mieux que dévoué: il est hypnotisé par le trésor qu'il voit dans ces caisses; mais ni l'un ni l'autre ne sauraient te remplacer. Il me faut ici quelqu'un qui pense, qui sache au juste ce qu'il garde et quels intérêts y sont attachés. En demeurant fidèle au poste, tu me rends un service inestimable: bien plus précieux que tu ne pourrais faire en me suivant dans cette course qui ne présente ni difficulté sérieuse, ni danger d'aucune sorte. » Cette conversation se tenait en français dans une salle basse de l'auberge où divers voyageurs étaient attablés, et où tous deux avaient pris place après avoir vu Sam, bien repu, revenir se blottir sur les bienheureuses caisses déposées dans une pièce attenante qui n'avait de sortie que sur la salle et d'où il ne pouvait, par conséquent, s'éloigner sans que ses maîtres en fussent avertis, pas plus qu'on n'y pouvait pénétrer sans leur permission.

L'esprit en paix sur ce point, l'oncle et le neveu achevaient sans trop de hâte le premier repas qu'ils eussent depuis assez longtemps pris dans une auberge; et le bon Oussambaï, invité à s'asseoir avec eux, avait peine à cacher, sous le masque de son impassibilité tartare, le chagrin sincère qu'il éprouvait à se séparer d'eux. Disons en passant que M. Cazaveilh venait de lui faire présent de la tarentasse et de l'attelage superbe que, pressé de brûler les étapes, il avait payé sans compter au dernier relai (car il y avait beau jour qu'on avait laissé en arrière les petits chevaux du départ. On peut penser qu'ils avaient été changés plus d'une fois au courant d'un voyage allant des confins orientaux de la Sibérie jusqu'à l'extrémité occidentale de cette immense région). Si bien qu'au respect affectueux se joignait maintenant une vive reconnaissance; et celui qui serait venu se frotter à son munificent patron aurait trouvé à qui parler.

Mais nul ne semblait entretenir d'intentions hostiles dans la petite hôtellerie. Chacun était occupé surtout à jouer des mâchoires; un à un les hôtes se retiraient pour aller se livrer au sommeil; et si d'aventure, parmi les rouliers et charretiers sibériens qui restaient encore attablés, quelqu'un eût été frappé par la physionomie exotique de l'oncle et du neveu ou curieux de connaître leurs affaires, il n'était guère probable qu'un seul d'entre eux connût le français ou fût capable de saisir l'importance de ces quelques phrases rapidement

échangées.

Ce fut donc sans aucune inquiétude que peu d'instants plus tard, M. Cazaveilh, ayant reçu de l'hôtelier des indications précises sur la topographie des environs et sur la demeure d'un habile menuisier, se mit en marche, laissant son trésor en aussi bonne posture que possible, c'est-à-dire situé comme il suit : Sam endormi, serrant dans ses bras les trois caisses d'une étreinte protectrice tout en leur communiquant une chaleur favorable ; Jean-Charles étendu sur un petit lit à peu de distance ; Oussambaï veillant près de la porte, et prêt à défendre de son corps toute tentative d'invasion.

La nuit était venue; le mince croissant de la lune à son premier quartier éclairait seul les rues de la capitale sibérienne ; mais, fort de ses renseignements, M. Cazaveilh avançait sans hésitation à travers ce lieu inconnu. La demeure du menuisier Irtyche n'était guère qu'à vingt minutes de marche, et, ayant reconnu au passage le monument de Jermak, le voyageur sut qu'il était dans la bonne voie. Bientôt il avait trouvé la maison, réveillé l'ouvrier dans son échoppe ; en quelques moments, Irtyche, un peu ahuri, mais non récalcitrant, se mettait à l'ouvrage, et les échos d'alentour semblaient surpris de répéter à cette heure inusitée le bruit de la scie et du rabot. En deux heures, tout était fait et le voyageur reprenait le chemin de l'auberge, sa caisse sous le bras. Comme il en approchait, il fut frappé du bruit et du mouvement qui régnaient autour de la maison. Tout était tranquille lorsqu'il l'avait quittée, et maintenant des allées et venues, des appels, des lanternes se croisant en tous sens, indiquaient, soit quelque afflux de voyageurs, soit quelque accident. M. Cazaveilh hâta le pas. Oussambaï arrivait à sa rencontre, l'œil féroce, le poil hérissé, avec des traces évidentes de lutte sur toute sa personne. Sur ses talons survenait Jean-Charles, pâle, le visage contracté, une lanterne à la main:

« Mon oncle! les caisses ont été enlevées!... Et

Sam a disparu!... »

Rapidement, M. Cazaveilh se fit conter l'accident. Voici ce qui s'était passé : Jean-Charles dormait, Sam paraissait dormir, Oussambaï était bien réveillé, le seul croyait-il de la maison, car les quelques rouliers restés autour de la table ronflaient comme des poêles, et l'hôte avait disparu dans une pièce intérieure. Soudain, sans pouvoir comprendre d'où venait l'attaque, Oussambaï se sent bâillonné, garrotté, incapable de jeter un appel ou de faire un mouvement. Pendant qu'il essaye en vain de se dégager, qu'il devine vaguement dans ses agresseurs ces gens faussement endormis tout à l'heure, Jean-Charles est à son tour saisi, lié, bâillonné comme lui; mais, vif et souple ainsi qu'une couleuvre, il réussit, après une demi-heure d'efforts, à dégager une de ses mains ; ceci obtenu, le reste vient facilement; il se relève, court au trésor : disparu!! Et Sam n'est plus là!... Désolé, mais sans perdre la tête, il se hâte de délivrer Oussambaï, de réveiller l'hôtelier. On allume des lanternes, on s'arme de bâtons, on cherche de toutes parts. Avec un rugissement, le Tartare à peine libre avait saisi un couteau et, prenant sa course, était allé droit à l'écurie : son attelage n'y était plus!...

Dès lors il était sûr de son affaire. Rapide comme un renne, et doué du flair d'un lévrier, il avait suivi la trace de ses chevaux, franchi sans hésiter les champs et les fondrières. A peine si les malfaiteurs avaient trois kilomètres d'avance; avec une ouïe de sauvage, il les devine arrêtés au loin dans un fourré, discutant sur la conduite à tenir. Prompt comme la foudre, il fond sur eux, les hache, les écrase, les étouffe, les entasse dans la voiture volée, les ramène triomphant à l'auberge. Les misérables étaient trois, trois petits hommes dont il n'avait fait qu'une bouchée. Mais le malheur, c'est qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient rien dire sur ce qu'ils avaient fait des caisses, et on n'en trouvait pas vestige dans la tarentasse. Quant à Sam, son sort demeurait un mystère...

Rien dans la physionomie de M. Cazaveilh n'aurait pu faire soupçonner qu'un tel désastre venait de le frapper; que le fruit de peines sans nombre, de tant de dangers affrontés, de sacrifices sans mesure — bien plus, que l'objet d'un espoir élevé et patriotique, venait de sombrer en un moment. Calme et pensif, il réfléchissait aux moyens, à la possibilité de retrouver ce bien si chèrement ac-

quis, et il se disait, indomptable :

« Si la chose est perdue sans retour, on recommencera! »

Après un instant de méditation, il se dirigea vers l'arrière-cour où les trois coquins, solidement liés et portant les traces de la forte poigne d'Oussambaï, braillaient à qui mieux mieux, protestant de leur repentir, et prêts à tout avouer, demandant grâce à grands cris. Le vieillard écouta attentivement leur déposition.

Ils avaient, dirent-ils, surpris quelques phrases rapides échangées entre lui et le jeune voyageur

au sujet d'objets précieux à surveiller. Ils savaient quelques bribes de français, ayant trafiqué un peu partout, et, ayant flairé un bon coup à faire, avaient promptement élaboré leur plan : affecter de ronfler, tomber à l'improviste sur les gardiens du trésor, les bâillonner, saisir les caisses, avoir tout prêt l'attelage d'Oussambaï, et être bien loin avant que personne pût donner l'éveil... Ces messieurs avaient évidemment une longue pratique du genre d'exploit ainsi projeté au pied levé, et, dans la volubilité de leurs explications, on distinguait plutôt le regret d'avoir échoué que le repentir si bruyamment exprimé. D'ailleurs, toutes les représentations furent vaines quand on essaya de leur faire avouer ce qu'ils avaient fait des objets volés.

Au milieu d'objurgations, de lamentations indescriptibles, de larmes, de poignées de barbe arrachées, de serments dans toutes les langues, les trois misérables protestèrent unanimement qu'ils n'avaient rien emporté. Quand ils avaient voulu garrotter l'un et saisir les autres, Sam et les caisses avaient disparu, répétaient-ils avec ensemble. Il n'y eut pas moyen de leur arracher autre chose : les maîtres coups de bâton distribués équitablement de la pesante main d'Oussambaï n'y changèrent rien ; il fallut bien se résigner à abandonner ces pleutres.

En désespoir de cause, on reprit le chemin de la salle commune, et l'on franchit le seuil de la chambre où avaient été déposées les caisses, pour tâcher de « reconstituer la scène du crime ». C'était une pièce de proportions médiocres, pourvue de deux lits, avec une seule porte ouvrant comme il a été dit sur la salle, et une fenêtre unique grillée, et si haut perchée, si étroite, qu'il était matériellement impossible d'admettre que Sam se fût évadé

par là.

« Si tant est, disait Oussambaï, que le nègre se soit évadé, et que les canailles ne l'aient pas enterré quelque part avec leur butin. J'ai bonne envie d'aller leur arracher quelques dents pour les

forcer à parler!...

— Non, non, dit M. Cazaveilh. Pourquoi se seraient-ils chargés de Sam, puisqu'ils ont juge bon de vous immobiliser simplement, vous deux?... Non; la solution est autre part. Mais, ma parole, ceci tient de la sorcellerie!... Par où a-t-il bien pu s'évader?... Hôtelier! dit-il soudain, appelant le maître de l'auberge, n'y a-t-il dans cette chambre aucune issue dérobée?

- Pas que je sache, dit l'homme. Et sauf la

trappe de la cave...

— Eh! que ne parliez-vous?... s'écria M. Cazaveilh triomphant. Descendons dans la cave. Il ne

faut pas chercher ailleurs notre ami!... »

On descendit à la lueur des lanternes. En effet, Sam était tapi dans un coin, étreignant toujours ses trois caisses, dormant comme un bienheureux, et ne paraissant nullement se douter de tout le bruit qu'on menait là-haut au-dessus de sa tête.

Pressé d'expliquer comment il se trouvait là, il raconta, au milieu de force bâillements, qu'il avait jugé qu'il faisait froid dans la chambre; qu'il avait vu l'hôte surgir de la trappe avec cinq ou six bouteilles; et qu'ayant toujours entendu dire que la température des caves est agréable en hiver, il avait profité du sommeil de massa Jean-Charles pour en essayer...

« Sam dormir comme un roi dans la cave, con-

clut-il avec satisfaction.

- Si bien, disait M. Cazaveilh, lorsque tout fut

rentré dans l'ordre, si bien, après tout, que Sam a sauvé la situation!... Ce n'est pas, je l'avoue, par son génie. Mais, sans lui, les coquins auraient sûrement emporté les caisses; ils auraient essayé de les cacher dans quelque coin, et, même au cas où on les aurait reconquises, notre pauvre graine aurait été probablement perdue à tout jamais!... Je vote des éloges à Sam!...»

CHAPITRE XXII

CONCLUSION

Cette fois, on pouvait crier : Victoire! et les vrais dangers étaient bien définitivement conjurés. A partir du moment où apparaissent les locomotives, les voies ferrées, la régularité des départs, la ponctualité des arrivées, la méthode dans les transports, toute la troupe disciplinée des chauffeurs, conducteurs, porteurs, chefs de gare et inspecteurs, on peut dire que l'imprévu est rayé d'un voyage. Certes, le chapitre des accidents n'est jamais fermé nulle part, moins qu'ailleurs en chemin de fer ; mais ce n'étaient pas des gens échappés aux auberges sibériennes et aux jonques chinoises qui auraient pu craindre outre mesure de voir leur locomotive dérailler, ou le train « délescoper », même avec la précieuse charge qu'il portait.

La chaîne majestueuse de l'Oural était franchie, et, remontant vers le nord, on suivait désormais à peu près sans dévier le soixantième parallèle, pour aboutir à la capitale de toutes les Russies, avec quelques arrêts peu importants dans les gouverne-

ments de Perm, Vologda et Novgorod.

Et voilà qu'un beau jour on débarquait à Pétersbourg! c'est-à-dire presque en France, soit pour la langue natale qu'on entendait à chaque instant parlée avec une absolue perfection, soit pour le facile trajet qui restait encore à accomplir avant de toucher la frontière, soit, enfin et surtout, pour la sympathie où l'on se sentait avec les habitants.

Des dépêches, des lettres nombreuses attendaient nos voyageurs à la poste désignée depuis plusieurs jours par télégramme à la famille Bertoux, avec le jour probable de l'arrivée. Après avoir câblé toutes sortes de nouvelles rassurantes à ceux qui attendaient là-bas impatients et anxieux, et avoir fait un sobre dîner, M. Cazaveilh engagea son neveu à utiliser les deux ou trois heures qui les séparaient du départ pour visiter la ville des tsars. Quant à lui, il demeurait en faction auprès de son trésor ; il ne lui aurait pas souri de

le voir une autre fois compromis.

Sans se faire prier, Jean-Charles sauta dans une voiture de place, et commença le tour de cette cité superbe due au génie d'un seul homme, et qui n'existait pas, alors que Paris était déjà une ville antique. Se confiant à son automédon, il vit défiler, pendant ces deux heures, une longue série de monuments majestueux, de voies larges et bien alignées, de demeures somptueuses. Il admira le port, l'embouchure de la Néva, les quais longs et magnifiques, les innombrables ponts jetés sur le fleuve et sur les canaux qui sillonnent la ville; les places, le palais d'Hiver, la statue équestre de Pierre le Grand; les basiliques nombreuses, entre autres Notre-Dame de Kazan, bâtie dans le style de Saint-Pierre de Rome et de notre Panthéon.

Il aurait bien voulu s'arrêter à l'Académie des Beaux-Arts, le plus beau monument de Saint-Pétersbourg; mais le temps pressait, il ne fallait pas descendre de voiture; ce fut donc en fuyant qu'il entrevit l'Amirauté, la Bourse, la Banque, l'Hôtel de Ville, l'État-Major, la Bibliothèque impériale, le Gostinoï-Dvor (grand bazar à deux étages), le nouvel arsenal, les casernes, manèges, hôpitaux, écoles, couvents, musées, théâtres, les mille palais qui sont la gloire et l'ornement de cette noble capitale.

Enchanté d'avoir retrempé sa vue au spectacle d'une ville vraiment européenne, après tant de visions asiatiques, Jean-Charles se retrouva à la gare en temps voulu et bientôt le train emportait

les trois voyageurs vers l'ouest.

Aussitôt qu'il avait été parfaitement certain de pouvoir annoncer la bonne nouvelle à ses correspondants lyonnais sans leur préparer de déboires, M. Cazaveilh les avait avertis de ce qu'il leur apportait. Le voyageur ne parlait ni de ses fatigues, ni des sacrifices inouïs qu'il s'était imposés. Mais des gens au fait de la question devaient comprendre l'effort immense de volonté que représentaient ces simples paroles: J'ai essayé si je ne pouvais pas me procurer de la graine de ver à soie du Japon; j'ai le très grand plaisir de vous annoncer que je vous en rapporte trente kilogrammes en excellent état.

Aussi, pendant qu'il achevait tranquillement la dernière partie du voyage, heureux du succès de son entreprise autant qu'oublieux de la légitime gloire qui lui revenait, ses compatriotes, transportés de joie, enthousiasmés, devinant les exploits extraordinaires que couvrait la dépêche laconique, s'étaient réunis en comité et avaient choisi parmi

les plus honorables représentants de l'industrie lyonnaise deux négociants chargés d'aller en députation recevoir le bienfaiteur à Paris, de lui remettre les remerciements de sa ville natale et de présenter à la Société de géographie et à la France le rapport des services que venait de lui rendre

son glorieux enfant.

En arrivant à la gare de l'Est et comme ils descendaient du train, M. Cazaveilh et Jean-Charles eurent donc la surprise de se voir salués de vivats, entourés de félicitations, assaillis de poignées de main, tandis que, se détachant d'un groupe en habits noirs, un homme d'une quarantaine d'années s'avançait et, d'une voix émue, offrait à son compatriote l'hommage de reconnaissance et d'admi-

ration de tous les Lyonnais.

Ennemi naturel de la pompe et de la solennité, M. Cazaveilh, qui aurait sans aucun doute préféré un débotté plus tranquille, ne laissa rien voir néanmoins de cette disposition. Respectueux des susceptibilités d'autrui, il n'aurait eu garde de froisser les sentiments honorables qui avaient dirigé ses admirateurs, de laisser percer la moindre hâte de voir finir leurs ovations ou d'écourter leurs dithyrambes. Avec le charme, la bonhomie, la franchise d'allure qui, partout où il passait, lui gagnaient tous les cœurs, il sut accepter les louanges, répondre à toutes les questions, dire à chacun ce qu'il désirait entendre. Il vanta chaleureusement le rôle que son neveu avait joué dans toute l'affaire, n'oubliant même pas de parler de Sam et de la part décisive qu'il avait eue au succès. Et, tandis que Jean-Charles recevait en rougissant éloges et félicitations, Sam se rengorgeait et se trouvait dans son véritable élément à la tête d'un cortège et tenant un rôle marqué...

Enfin la foule se dissipe, les manifestants reprennent le chemin de leurs foyers respectifs, laissant l'oncle et le neveu libres de se livrer à la joie de se retrouver au milieu de leur famille. Avant même d'ouvrir la portière du wagon, Jean-Charles a reconnu les visages radieux de ses parents et de Marguerite, aperçu la silhouette de la bonne Lisbeth pleurant d'avance comme une fontaine à l'idée de revoir son « petit... ». Et maintenant, le premier émoi dissipé, Marguerite ne peut se lasser d'embrasser son frère; Mme Bertoux tient serrée dans les siennes la main de ce fils si cher; elle a peine à rassasier ses yeux de la vue de ses traits aimés; et, en le revoyant grandi, le regard fier et assuré, une expression de mâle décision sur son jeune visage, la pauvre mère n'arrive pas à retenir ses larmes... Son petit Jean-Charles!... Son dernier-né... Est-ce bien ce grand jeune homme, et se peut-il qu'il ait passé assez de temps loin d'elle pour subir une pareille transformation?... Riant pour cacher ses yeux humides, Marguerite gronde doucement sa mère, lui dit qu'on va croire qu'elle n'est pas contente du retour du voyageur... Mme Bertoux se ressaisit, essuie ses yeux et sort de la gare, appuyée au bras de son cher enfant. Il lui faut lever les yeux, maintenant, pour le regarder ...

Avec quel orgueil M. Bertoux contemple son grand fils!... Quel regard éloquent ils échangent, l'oncle et lui!... Oui, Jean-Charles est désormais un homme, un citoyen dont la patrie doit à bon

droit s'enorgueillir.

On monte en voiture pour rentrer chez soi. Jean-Charles revoit les belles avenues plantées d'arbres, les fontaines jaillissantes, les monuments familiers, le grand ciel bleu parcouru de nuages blancs, les passants à l'allure élégante, toute l'animation, le mouvement, qui font de sa bonne ville de Paris une cité sans rivale dans l'univers... Ah! qu'on est bien chez soi!... et on goûte doublement le prix du foyer quand on vient de courir le monde...

Mais, tout en reprenant le chemin du logis, on informe les voyageurs qu'ils ne doivent pas se croire libérés de toute obligation envers le public. Une invitation est venue à leur adresse dès la veille : ils sont attendus à la Société de géographie commerciale, convoquée en séance extraordinaire et urgente afin de pouvoir dire aux triomphateurs l'admiration et la gratitude que le

rapport de leurs exploits a suscitées...

Sentant bien qu'une manifestation pareille avait aussi le droit d'être écoutée, M. Cazaveilh se rendit à l'heure dite au siège de la Société avec Jean-Charles; tous deux reçurent avec le calme et la modestie des véritables héros les éloges enthousiastes, les remerciements chaleureux, non seulement des membres de cette utile Société, mais encore de toute une assemblée brillante accourue pour les recevoir.

« Vous avez, Monsieur, donné un exemple mémorable de ce que peut accomplir un seul homme lorsqu'un vrai cœur de patriote bat dans sa poitrine », dit le président en finissant la lecture d'un rapport où il résumait les étapes de cette véridique odyssée. « Vous avez tout prodigué à pleines mains pour une grande cause : vos efforts, votre bien, votre temps; vous avez cent fois exposé votre vie; - bien plus, vous avez eu le courage de convier aux mêmes risques ce jeune homme, cet adolescent, collaborateur dévoué d'une entreprise hasardeuse, et qui a si bien mérité votre choix. Croyez-le, chacun de nous ici apprécie et comprend l'énergie morale que demandait une pareille décision. Pour vous-même, Monsieur, vous ne craigniez point; vous êtes supérieur à la crainte; et on serait tenté de vous croire invulnérable, tant vous avez le mépris du danger. Mais quelles angoisses ont dû oppresser votre cœur paternel pour le jeune compagnon qui vous tenait de si près par les liens de la famille, et qui devait vous devenir d'autant plus cher qu'il se montrait plus vaillant et plus avisé!...

« Aujourd'hui, cependant, toutes les transes, toutes les fatigues peuvent être oubliées dans la joie du triomphe. Vous avez réalisé un tour de force dont les résultats ne peuvent même pas être évalués encore!... Vous avez rendu un service inappréciable à l'industrie française : Messieurs,

vous avez bien mérité de la patrie. »

Que de choses Jean-Charles avait à conter à sa sœur! Quelles inépuisables causeries, quelles bonnes parties de rire au souvenir des mœurs curieuses observées en Chine, du palais des Examens, de l'infortuné M. Li-Chung, entiché de son ridicule savoir et faisant le plus sérieusement du monde des dissertations sans queue ni tête sur des sujets aussi incompréhensibles pour les bourreaux qui les avaient choisis que pour le candidat lui-même! Cependant, Marguerite, qui lui gardait un bon souvenir à cause de la façon dont il s'était comporté avec Jean-Charles, se mit en tête d'apprendre quelques mots de chinois, ne fût-ce que pour le saluer dans sa langue, si jamais il tenait la promesse de venir à Paris... Mais lorsqu'elle eut réussi à reconnaître entre mille étranges caractères qui représentaient le nom si familier de Jean-Charles Bertoux, — sur le diplômé de Sieou-tsai qu'elle avait de sa main encadré et suspendu dans sa propre chambre, la pauvre petite dut confesser l'entreprise au-dessus de ses forces, déclara se tenir pour battue et vouloir se contenter à l'avenir de langues dont l'alphabet compterait vingt-cinq caractères au plus...

Peu de temps après son retour, Jean-Charles reçut un parchemin couvert d'hiéroglyphes à l'encre rouge, par lequel le vieux lettré lui annonçait qu'il avait enfin atteint le but suprême de ses vœux, qu'il était *Han-lin!*... (académicien). Il pouvait, disait-il, désormais fermer les yeux à la

lumière : il n'avait pas vécu en vain...

Jean-Charles s'empressa de lui adresser ses félicitations; mais il eut grand'peine à se hausser au ton dithyrambique dans lequel le vieillard lui annonçait une si importante nouvelle; car il avait assez vécu en Chine pour savoir combien était vaine la science, et inutile l'effort qu'avait fait le vieux Li-Chung pour arriver, à quatre-vingts ans sonnés, à faire son entrée solennelle dans la Forêt des Pinceaux!...

Il va sans dire que Jean-Charles, — plus encore que M. Cazaveilh, qui avait le secret d'échapper à toutes les curiosités, — se trouva, aussitôt de retour, le lion de son petit cercle. Tous les amis de la famille, tous ceux qui étaient de près ou de loin en relations avec elle, tous ses camarades du lycée surtout, voulaient le voir, le féliciter, l'interroger sur les détails de son aventureux voyage. Beaucoup de gens qui avaient blâmé les Bertoux de le laisser ainsi partir pour courir seul le monde, s'extasiaient maintenant sur les résultats obtenus. Si bien que M^{me} Bertoux et Marguerite se sentirent obligées à donner une petite fête pour célébrer le retour des voyageurs; et comme — bonheur rare

à Paris - leur maison était entourée d'un grand jardin, c'est sous les arbres qu'on se réunit pour jouer au tennis, déguster glaces, thé et gâteaux, et mêmes risquer un tour de valse; et M. Bertoux, aussi bien que sa femme et sa fille, ne put s'empêcher de remarquer la belle prestance de Jean-Charles, son air d'assurance calme, sa physionomie sérieuse et intelligente, à côté de ses camarades du lycée, si petits garçons par devers lui!... Léon Forestier, tout occupé de son premier habit noir et de la dernière manière de nouer sa cravate ou de tenir une canne pour un jeune homme qui se respecte, faisait, il faut l'avouer, une piètre figure comparé à Jean-Charles, déjà rompu au commerce des hommes, ayant appris à les connaître en se connaissant lui-même, à ne compter que sur soi dans les difficultés ou les dangers... L'intelligence aiguisée, ouverte à tout, ayant acquis des vues exactes et larges sur le monde terrestre, Jean-Charles avait prouvé déjà qu'il était un homme; désormais propre à tout, grâce à sa double éducation française et américaine, complétée par son tour du monde, toutes les carrières lui étaient ouvertes : il n'avait plus qu'à choisir, sûr d'être utile à lui-même et à son pays.

Et lorsque M. Cazaveilh vint s'asseoir à côté de M^{me} Bertoux pour boire une tasse de thé, tandis que les groupes, brillants de jeunesse et de gaieté, évoluaient joyeusement sous les arbres, il ne put s'empêcher de demander à sa nièce si elle ne trouvait pas, elle aussi, que le résultat de l'expérience

était satisfaisant.

« Ah! mon oncle, s'écria la bonne M^{me} Bertoux, mon Jean-Charles est tout ce que je peux désirer, et je reconnais que votre méthode est sans rivale pour développer les facultés et prouver de quelle étoffe on est fait. Mais... mais... que j'ai eu peur, que j'ai souffert pendant ces longs mois d'absence!...

— Vous avez fait vaillamment votre devoir, ma nièce! Si toutes les mères, toutes les sœurs étaient prêtes comme vous à donner ce qu'elles ont de plus cher pour le bien général, la grandeur de la patrie serait assurée!... Et convenez, après tout, que l'expérience acquise par le cher enfant vaut bien qu'on coure quelques dangers...

— Je conviendrai de tout ce que vous voudrez pourvu qu'on me le laisse, s'écria M^{me} Bertoux.

— Jusqu'au service militaire, du moins, interrompit M. Bertoux; avant tout, il va accomplir ce devoir... Puis, on verra...

— Quoi qu'il arrive, dit M. Cazaveilh, il sera un bon soldat, un citoyen utile. Je voudrais qu'il y en eût beaucoup comme lui parmi cette belle jeunesse!...

— Ce n'est pas parce que je suis sa mère, protesta M^{me} Bertoux, mais... j'avoue n'en pas voir

beaucoup...

— Mon oncle, interrompit Marguerite en arrivant, toute rose et animée dans sa robe blanche, on vous réclame!... Les petits assurent que vous avez promis de leur montrer un jeu chinois... ou japonais... ou russe... Je ne sais plus lequel!...

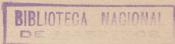
— Va pour le jeu chinois!... Car il faut toujours tenir ses promesses », dit le bon oncle en

souriant.

En un clin d'œil, il fut entouré par ses jeunes amis; car tous s'étaient épris d'enthousiasme et d'affection pour lui; chacun voulait un mot, un regard; les enfants venaient spontanément s'attacher à son bras, à sa redingote, lui offrir un frais baiser; et bientôt le jardin retentit de leurs joyeux éclats de rire, tandis que l'homme éminent, dont le cerveau puissant pouvait embrasser les conceptions les plus grandioses, jouait avec eux comme un simple camarade.

BIBLIOTECA NACIONAL BIBLIOTECA NACIONAL DE MAESTROS





TABLE

			Pages.
HAPITRE	I.	Bachelier	5
-	II.	Projets	17
_	III.	Premières leçons de choses	34
-	IV.	En pleine eau	47
_	V.	De Marseille à Alexandrie d'E-	
		gypte	58
-	VI.	La maison Damirol	75
_	VII.	Quarante siècles me contemplent.	91
-	VIII.	L'Université de Bombay	103
-	IX.	Un vieil étudiant	115
-	X.	Compagnons imprévus	123
-	XI.	Colonies françaises	140
-	XII.	Au Céleste-Empire	174
	XIII.	Par caravane	190
-	XIV.	Le Palais des examens	210
-	XV.	Par Pékin à Tokio	230
	XVI.	L'idée fixe de l'oncle Cazaveilh.	245

· 施 注 ·			Pages.
CHAPITRE	XVII.	Négociation délicate	. 261
	XVIII.	Le Coup de maître	. 273
100	XIX.	Contrebande sainte	. 291
	XX.	L'Effort décisif	. 304
	XXI.	A travers la Sibérie	. 321
	XXII	Conclusion	339

